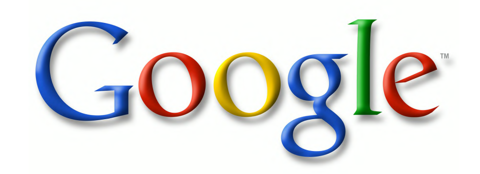




OEUVRES
COMPLETTES
DE
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

TOME QUATORZIEME.

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME CINQUIEME.

1790.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. D'ALEMBERT.

1775 — 1783.

LETTRES DU ROI DE PRUSSE ET DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE CXXIII.

DU ROI.

Le 6 janvier.

1775.

JE ferais fort flatté, s'il était sûr que mes mauvais vers vous eussent amusé un moment. Je crois que les commis des postes les auront lus, car ils sont dans l'usage d'ouvrir tous les paquets. Cette lettre-ci ne sera pas ouverte, puisque Taffart, avec lequel le contrat est passé, vous la rendra, ainsi qu'une plus ancienne dont il est le porteur également. Je félicite les Français de pouvoir être contens de leur Roi; je leur en souhaite toujours de semblables. Le poste que ce prince occupe, est scabreux; il a à faire à des milliers d'hommes, qui ont intention de le duper et de le pervertir; s'il échappe aux uns, il est bien

1775. difficile qu'il ne devienne la victime des autres; mais lorſque dans les ſouverains le cœur eſt bon et les intentions ſont droites, il faut avoir plus d'indulgence pour eux que pour d'autres individus, qui ſe trouvant moins expoſés aux embûches, peuvent les éviter plus facilement.

Vous voulez donc que le Pape ait été empoiſonné? Je ſais de ſcience certaine que outes les lettres d'Italie qui arrivent chez nous ſe récrient contre le poiſon, et ne trouvent rien d'extraordinare dans la mort de Ganganelli, à moins que ces Italiens n'ayent double poids et double meſure, en écrivant en France ce qui peut y plaire et ici ce qui nous convient le mieux: je n'y comprends rien; toutefois il eſt sûr que mes bons pères ſiléſiens et pruſſiens n'ont point trempé dans toutes ces horreurs. Pour Carthage je vous la ſacrifie, j'entends ce que Calvin nommait Babylone, la hiérarchie et toutes les ſuperſtitions qui en dépendent: ce ſerait un bien pour l'humanité que d'en délivrer les hommes; mais ni vous ni moi ne verrons cet heureux jour; il faut des ſiècles pour l'amener, et peut-être qu'alors une nouvelle ſuperſtition remplacera l'ancienne; car je ſuis perſuadé que le penchant à la ſuperſtition eſt né avec l'homme.

Vous aurez ce portrait qui ne vaut pas certainement la peine de vous être envoyé et dont la matière fait tout le prix. Je crains avec raiſon que la philoſophie protectrice de l'innocence n'échoue contre vos préſidens à mortier, hériſſés de formalités, et trop opiniâtrément attachés à leurs anciennes déciſions pour ſe prêter à en modifier la rigueur. Ce pauvre Etallonde m'a la mine de demeurer déshérité,

pour n'avoir pas bien su faire la révérence à une mauvaise confiture qu'un prêtre promenait en cérémonie dans les rues d'Amiens; il n'en est pas moins affreux que le sort des hommes dépende de telles niaiseries. Je vous souhaite, mon cher Anaxagoras, non-seulement une bonne nouvelle année, mais encore toutes les prospérités que vous pouvez désirer vous-même, sur-tout la santé, sans laquelle le reste se réduit à zéro. Sur ce etc. 1775.

LETTRE CXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 Février.

SIRE,

Je me prosterne aux pieds de V. M., et je n'ai point d'expressions pour lui témoigner ma vive et tendre reconnaissance. M. Tassart vient de me remettre les superbes porcelaines que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'étais déjà trop content et trop honoré de l'écritoire qu'elle voulut bien me donner il y a quinze ans, le même jour où elle se couvrait de gloire dans les plaines de Lignitz; mais V. M. veut sans doute, et en cela elle n'aura point de violence à me faire, que je pense à elle non-seulement en écrivant, mais en fesant tous les matins mon déjeuné frugal, que jaccompagnerai d'actions de grâces pour elle, après avoir écrit sur la belle boîte qui renferme ces porcelaines les deux mots si chers

1775. à mon cœur: *Dedit Fredericus.* Mais si je ne puis, Sire, vous exprimer ma sensibilité pour un si beau présent, que pourrais-je vous dire pour peindre toute ma reconnaissance du beau portrait que vous avez eu la bonté d'y joindre? Je le porterai sur moi sans cesse, et la nuit je le mettrai au chevet de mon lit, à l'endroit où les dévots placent leur crucifix et leur bénitier. Je conserve précieusement le portrait que V. M. voulut bien me donner il y a près de douze ans, et qui la représente à la tete de ses armées; celui que je viens de recevoir, Sire, vous représente dans votre cabinet, comme le philosophe le plus aimable, et de la physionomie la plus auguste et la plus noble; j'admirerai toujours le premier, et j'adorerai toujours le second. Tous mes amis, à qui j'ai dit combien ce nouveau portrait est ressemblant, lui ont déjà rendu le plus tendre hommage, et veulent en faire faire des copies, pour partager mon plaisir et mon bonheur.

M. de Voltaire vient de m'envoyer une tragédie de Dom Pèdre, où il y a encore des tirades et même des scènes entières dignes de lui. Il a mis à la suite un *Eloge de la raison*, qui est, à mon avis, une des choses les plus charmantes qu'il ait faites. J'imagine qu'il l'aura envoyé à V. M. A 80 ans, quel homme! Mais ce qui l'occupe sur-tout, c'est l'atroce et ridicule affaire du jeune homme auquel V. M. s'intéresse, et qui m'en paraît bien digne par tout ce que M. de Voltaire m'écrit de son caractère et de son application. Un très-grand nombre d'honnêtes gens sont actuellement occupés de cette affaire abominable, qui rend nos Welches

des juges aussi odieux que méprisables ; V. M. doit bien compter sur mon zèle, et sur tout ce qui dépendra de moi pour laver l'affront dont nous sommes couverts par cet infame jugement. 1775.

Notre jeune Roi continue à se faire aimer, à vouloir le bien, enfin à nous donner les plus heureuses espérances. On ne cite de lui que des actions honnêtes, et des mots pleins de sens et de raison. Il a pris pour ministres des hommes très-vertueux, et sur-tout un Contrôleur général qui rétablira nos finances, si la cupidité, l'envie, la calomnie veulent bien le laisser faire.

Je suis très-affligé de l'état du pauvre M. de Catt, dont les services doivent d'autant plus manquer à V. M., que je connais la tendre vénération qu'il a pour elle.

M. Tassart est enchanté d'entrer au service de V. M. ; il voudrait déjà être à Berlin ; il y serait resté sans quelques affaires indispensables qu'il lui faut terminer en France, et il est bien décidé à se rendre aux pieds de V. M., selon la promesse qu'il lui en a faite, à la fin de Juillet au plus tard. Je crois pouvoir assurer à V. M. qu'elle sera très-contente de sa capacité, de son travail, et de son caractère, et qu'elle le trouvera plus sage et plus honnête que la plupart des artistes français dont elle a eu lieu d'être si peu contente. Pour rendre son bonheur parfait, il aurait une grâce à demander à V. M., ce serait de vouloir bien lui accorder, outre l'attelier qu'elle lui a donné, un logement où elle voudra, pour lui et pour sa famille. Je lui ai fait espérer que V. M. ne lui refuserait pas cette grâce, ne doutant

1775. point qu'elle n'ait dans ſa capitale quelque appartement dont elle puiſſe diſpoſer. Cette faveur mettrait le comble aux bienfaits de V. M., et à la reconnaiſſance de M. Taſſart. J'y joindrais, Sire, toute la mienne, par l'intérêt que je prends à lui, et par la certitude où je ſuis que V. M. ne ſe repentira pas d'avoir rendu la ſituation de cet artiſte douce et heureuſe.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, et le plus profond reſpect etc.

LETTRE CXX.

DU ROI.

Le 22 Février.

Je ſuis bien aiſe que les bagatelles que je vous ai envoyées vous ayent fait plaiſir; au moins pourrez-vous vous ſouvenir de moi quand vous prendrez le caffé; c'eſt toujours un objet intéreſſant pour moi, que mon nom raviſſe un inſtant d'attention au cerveau d'Anaxagoras, occupé des plus profondes méditations de philoſophie. Je noterai qu'on mette dans mon oraiſon funèbre, que mon ſouvenir a dérobé une minute au calcul infinitéſimal, et ce ſera ce qu'on pourra dire de plus flatteur pour ma mémoire. Je viens de voir le Comte Czernichef, qui m'a beaucoup entretenu de vous et de Louis XVI; nous nous ſommes cependant plus arrêtés ſur le philoſophe que ſur le monarque, parce que l'un a une réputation

faite et que l'autre doit encore travailler à ſe faire un nom. 1775.

On dit le Roi fâché contre ſon parlement; et je le ſuis auſſi; car je n'aime point du tout les atrocités jointes à l'injuſtice; et non-ſeulement je crois que ces robins doivent réparer le tort qu'ils ont fait à Etallonde, mais je les condamnerais de plus à reſſuſciter ce malheureux la Barre. Toutes les lettres qui me viennent de Paris diſent que vous y verrez inceſſamment Voltaire, que la Reine le veut voir et que la nation doit le récompenſer de l'honneur qu'il a fait rejaillir ſur elle. Je ne connais point les nouvelles pièces de ſa façon dont vous me parlez; ce ſont des ouvrages dignes d'être envoyés dans la Grèce moderne à l'Athènes de Paris, non pas aux Vandales ni aux Oſtrogoths; mais cela nous viendra par la Hollande. Nous n'avons ici qu'une traduction admirable du Taſſe, avec un avant-propos unique. Il eſt sûr que Voltaire ſe ſoutient merveilleuſement; quoique ſon corps ſe reſſente de l'âge, ſon eſprit a toute la fraîcheur et tous les agrémens qu'il avait dans ſa jeuneſſe; mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'avoir comme lui une ame immortelle. Nous avons eu ici le Duc de Lauzun et le plus ancien Baron de l'Europe Montmorency-Laval: ce ſont des lumières qui viennent éclairer nos ténèbres tudeſques, qui paſſent rapidement comme des comètes, pour retourner aux ſphères bienheureuſes où leur deſtin les fixe, et qui par leur départ nous replongent dans notre obſcurité ordinaire.

Vous autres Pariſiens, vous allez vous remettre en pourpoints, vous aurez des ſaintes ampoules, dès

1775. ſacres, des cavalcades de ſacre, des fêtes et des choſes admirables avec des coiffures de vingt-deux pouces de hauteür, et nous n'aurons que le ſculpteur Taſſart, auquel même nous ne pouvons pas trouver de logement, parce qu'il y a long-temps que j'ai donné à occuper tout ce qui était logeable. Cela n'empêchera pas que nous ne trouvions des expédiens, il faudra bâtir; mais la difficulté ſera de trouver une place. C'eſt mon affaire et j'y pourvoirai le mieux que poſſible. En attendant conſervez votre ſanté; ayez la noble émulation de joûter contre Voltaire et de réſoudre après quatre-vingt ans paſſés un beau problème de géométrie; c'eſt ce que l'hermite de Sans-Souci ſouhaite à ſon cher Anaxagoras.

Sur ce etc.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

Le 16 mars.

M'AYANT paru que vous trouviez la porcelaine de Berlin à votre goût, je vous envoie un morceau repréſentant le buſte d'un des hommes les plus célèbres de l'Europe; il a le mérite de la reſſemblance, ce qui en fait le prix. Vous voyez par cet eſſai, que juſqu'à nos artiſtes honorent le mérite et les talens des grands hommes en leur genre; et que tout épais que ſont nos bons Germains, ils ſont cependant aſſez éclairés pour rendre aux hommes ſupérieurs les hommages qui leur ſont dûs. Nous avons vu paſſer ici des colonies

ruſſes qui voyagent, dit-on, pour ſe former le cœur et l'eſprit. Le Duc de Lauzun, qui a ſéjourné aſſez long-temps chez nous, pour ſe déſennuyer, eſt allé faire l'amour à Varſovie, et je crains que nous ne nous rouillions inceſſamment, ſi Paris par un généreux effort, ne nous renvoie quelqu'un pour nous décraſſer. Les froides côtes de la Baltique glacent les eſprits comme les corps, et nous ſerions gelés, ſi de temps en temps quelque Prométhée Gaulois n'apportait du feu de l'éther pour nous ranimer. J'en ſaurais bien un qui pourrait nous rendre ce ſervice; mais il n'en fera rien, car on dit qu'il eſt ſecrétaire perpétuel de l'académie, et depuis peu intendant des eaux et des rivières. Si vous le voyez, faites-lui mes complimens, et aſſurez-le que perſonne ne s'intéreſſe plus à ſa conſervation que l'anachorète de Sans-Souci. *Vale.* 1775.

Sur ce etc.

LETTRE CXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 avril.

SIRE,

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui 12 avril, la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 18 mars, et par laquelle elle veut bien m'annoncer elle-même un buſte de porcelaine qu'elle a encore la bonté de m'envoyer, après m'avoir comblé des plus beaux

1775. préſens de cette porcelaine, et ſur-tout après m'avoir envoyé ſon portrait, qui ne me laiſſe rien à déſirer, et que j'ai fait monter plus ſuperbement qu'il n'appartient à un philoſophe, afin de pouvoir le porter toujours avec moi ſans crainte de l'endommager. V. M. me fait l'honneur de me dire que le buſte qu'elle veut bien me donner eſt celui d'un *des hommes les plus célèbres de l'Europe.* Je déſirerais bien vivement, Sire, que ce fût encore le buſte de V. M.; mais elle ne parlerait pas ainſi d'elle-même, toute l'Europe l'en diſpenſe, et la louange ſerait d'ailleurs bien modeſte pour le plus grand et le plus illuſtre prince de nos jours, pour celui que le peu d'hommes *célèbres* qui exiſtent aujourd'hui regardent comme leur chef et leur modèle. Si ce buſte eſt celui de Voltaire, comme je l'imagine, j'écrirai au bas : *Portrait d'un grand homme, donné par un plus grand.* Enfin, Sire, j'attends avec la plus vive impatience cette nouvelle preuve des bontés dont V. M. m'honore, et je ne manquerai pas, dès que je l'aurai reçue, de lui en témoigner de nouveau ma vive et reſpectueuſe reconnaiſſance, dont je n'ai point voulu retarder les expreſſions. Je ſupplie V. M. de vouloir bien les recevoir avec cette bonté qu'elle m'a fait éprouver tant de fois, et ſur-tout de croire ces expreſſions fort au-deſſous des ſentimens de mon cœur.

M. le Comte de Czernichef, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler dans ſa dernière lettre, et avec qui je me ſuis ſouvent entretenu de la gloire, des talens ſuprêmes, et des vertus de V. M., et ſur-tout de mon admiration et de mon dévouement pour elle, aura ſans doute rendu juſtice à ces

sentimens, lorsqu'il a bien voulu parler de moi à V. M., pour laquelle il m'a paru pénétré de la vénération qu'elle inspire à toute l'Europe. 1775.

Je ne crois pas que nous voyions Voltaire à Paris; je doute que sa santé le lui permette, et encore plus que la cour soit fort empressée de le voir. Il nous trouverait tels qu'il nous a laissés il y a vingt-cinq ans, fesant et disant beaucoup de sottises. Une des plus sérieuses, parce que les suites en ont été éxécrables, est l'affaire du malheureux Etallonde, dont beaucoup de gens honnêtes continuent à s'occuper; mais nous avons à faire à une compagnie qui est encore bien absurde et bien barbare. Il faut que la justice et la raison combattent ici contre la superstition, l'atrocité, et l'orgueil réunis, et le combat n'est pas égal.

Le Sr. Tassart, que je vois de temps en temps, ne cesse de me témoigner combien il est ravi d'entrer au service d'un grand homme, et de l'appréciateur le plus éclairé des talens. Il est si empressé de se rendre à son devoir, qu'il avancera beaucoup son départ; il compte se mettre en route dans un mois, et arriver dans les premiers jours de juin, c'est-à-dire environ six semaines plutôt qu'il ne comptait pouvoir faire. Je prends la liberté de le recommander à V. M. pour le logement qu'il désire, et qui en mettant le comble à son bonheur, augmenterait encore, s'il est possible, son ardeur et son zèle pour le service de V. M.

Je ne prends guères d'intérêt, Sire, à tous nos brillans Français, qui ne voyagent guère que pour rendre notre nation ridicule. Elle l'est déjà assez sans sortir de chez elle, et sans aller porter ailleurs sa sottise et sa frivolité.

1775. Je ſuis bien plus touché de l'intérêt que V. M. m'a marqué pour l'état de M. de Catt. Il me paraît pénétré de reconnaiſſance de vos bontés ? Il m'en parle ſans ceſſe dans toutes ſes lettres, et j'oſe dire qu'il les mérite par ſa fidélité inviolable et ſon dévouement ſans bornes pour V. M. Ce ſont, Sire, les ſentimens que doivent prendre pour V. M. tous les hommes vertueux qui l'approchent. Ceux qui ne le ſont pas peuvent penſer autrement ; mais leurs plaintes font l'éloge de V. M. J'oſe pourtant réclamer ſes bontés pour un malheureux qui aſſure qu'on l'a calomnié auprès de vous ; c'eſt le Sr. E***, qui ſupplie V. M. de vouloir bien écouter les preuves qu'il déſire lui donner de ſon innocence. Je l'ai vu de temps en temps pendant ſon ſéjour à Paris ; il m'a paru avoir une conduite ſage et honnête, et je n'ai rien appris qui puiſſe me donner de lui des idées peu favorables. Il ne demande à V. M. que la permiſſion de ſe juſtifier auprès d'elle. Mille pardons, Sire, de la liberté que je prends de lui préſenter la requête de ce malheureux, dont je n'aurais pas oſé lui parler, ſi je le croyais coupable. Je ſuis etc.

LETTRE CXXXIII.

DU ROI.

Le 8 mai.

Vous avez deviné juste sur le buste qui vous a été envoyé, c'est celui de Voltaire. Le mérite de ce morceau consiste dans la ressemblance ; c'est Voltaire lui-même, il ne lui manque que la parole. Vous direz qu'il y manque donc ce qu'il y a de mieux ; mais la porcelaine et la sculpture ne vont point jusqu'à cette perfection, et pour avoir l'ensemble, il faut regarder le buste en lisant la Henriade. Si nous pouvions vous posséder ici, nos artistes ne resteraient pas oisifs, et je suis sûr que votre buste ferait dans peu le pendant de celui de Voltaire ; mais nous aurons ici des ducs et des plus anciens barons de France, sans que ceux qu'on leur préférerait de beaucoup, s'abaissent jusqu'à éclairer notre horizon de leur lumière. Je me doute que vous prenez pour des plaisanteries les éloges que je vous ai faits des seigneurs qui n'ont pas dédaigné de visiter nos foyers rustiques ; ce sont des Christophe Colomb, qui ont bien voulu traverser les forêts hercyniennes, pour examiner les sauvages qui habitent les bords de la mer Baltique. Ils ont été étonnés de nous voir marcher sur nos deux pieds de derrière, mais nous leur avons confessé que nous devions cet avantage au zèle de Louis XIV, qui nous a pourvus d'une colonie de Huguenots, laquelle nous a rendu autant de services que la société d'Ignace en a rendu aux Iroquois ; mais avec tout cela nous sommes bien

1775.

1775. ruſtres ; nous ignorons une multitude de phraſes néologiques, dont la fécondité et l'imagination élégante des gens du bon ton ont enrichi la langue françaiſe. Nous voudrions nous façonner au langage des toilettes, nous voudrions ſavoir diſſertèr ſur les pompons et les panaches, ſoutenir une converſation intéreſſante ſur la manière d'appliquer les mouches, de bien placer le rouge, et ſur cent choſes de cette nature auxquelles notre ſtupidité ſe refuſe. Nous ſommes ſi humiliés quand on nous parle du grand ou du petit couvert, du débotté, des petites entrées, de l'honneur de porter le bon jour, que nous ſommes anéantis devant ces gens du grand monde qui nous en font les deſcriptions les plus impoſantes. Nous ne ſommes pas dans le cas de dire comme ce philoſophe grec, qu'il remerciait les Dieux de l'avoir fait homme et non pas bœuf, de l'avoir fait naître à Athènes plutôt que dans la Béotie, et de lui avoir fait voir le jour dans un ſiècle éclairé plutôt que dans un ſiècle d'ignorance. Nous ne ſommes pas même Béotiens ; nous ſommes pis que des lices placés dans un carrefour ſeptentrional de l'Allemagne ſur les bords de la Baltique. Ovide exilé dans le Pont ne vit jamais autant de frimats dans les lieux où le Danube par ſept bouches va ſe précipiter dans le Pont Euxin, que nous en eſſuyons ici annuellement. Jugez donc quelle impreſſion doit faire ſur des habitans d'un pays auſſi diſgracié de la nature l'arrivée d'Athéniens modernes, étincelans de grâces, d'eſprit et de gentilleſſes ? Que ceci me ſerve au moins d'apologie, et qu'on ne ſoupçonne plus de malignité un citoyen d'une nation célèbre, chez les anciens

Romains

Romains mêmes, pour sa candeur et pour sa bonne foi. 1775.

Votre recommandation ne sera certainement pas inutile au sieur Tassart. Pour de maison ni de logement, il n'en est point à ma disposition; je n'ai de ressource que celle de faire élever quelque bâtiment nouveau pour lui. Tassart encore nous parlera du sacre de Rheims, des ôtages pour la sainte ampoule, d'entrées, de chars de triomphe de six cent mille livres de valeur, et nous de nous extasier et d'admirer des merveilles auxquelles notre imagination même ne pouvait atteindre. Cette sainte ampoule qu'une colombe apporta du ciel pour oindre un Roi de France et qui ne se vide jamais, fera dire à nos bonnes gens, hélas! quand notre huile de Provence est consommée, il faut en acheter de nouvelle; mais aussi n'y a-t-il qu'un Roi très-chrétien dans le monde, et nous sommes bien loin de l'être. Vous autres Parisiens qui vivez dans cette sphère d'opulence et de grandeur, vous traitez de choses communes celles qui nous paraissent extraordinaires, et vous ne concevez pas l'impression qu'elles font dans le lointain et sur la simplicité de nos mœurs. Je m'arrête en si beau chemin, de crainte de scandaliser les mécréans. Soupçonnez-moi de tout ce que vous voudrez, mais au moins rendez justice à l'intérêt que je prends à votre personne, à l'admiration que j'ai pour vos talens et aux vœux que je fais pour votre conservation. Sur ce etc.

LETTRE CXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 Mai.

SIRE,

1775. JE viens de recevoir le nouveau présent dont V. M. a bien voulu m'honorer, et je ne perds pas un moment pour lui en témoigner ma vive reconnaissance; ce buste de M. de Voltaire, Sire, m'est encore plus cher par la main auguste et chérie de qui je le tiens, que par l'ancien et illustre ami dont il me retrace si bien l'image. La ressemblance est parfaite, et la finesse de l'exécution ne laisse rien à désirer. L'inscription *Immortalis*, est digne par sa vérité, sa simplicité, et sa noblesse, du grand homme à qui elle est consacrée, et du plus grand homme qui l'a imaginée; il ne manque, Sire, à cette inscription que deux mots que je prendrai la liberté d'y ajouter, avec la permission de V. M.; c'est que cet homme *immortel* m'a été donné par un autre homme immortel, *ab immortali datus*. Puisse cet homme immortel joindre à tous ses titres de gloire, si bien mérités, celui de pacificateur du nord et de l'Europe! Puisse-t-il par son ascendant et par son influence si puissante éloigner la guerre dont on dit que les taureaux menacent nous autres grenouilles! Les pauvres Welches en particulier, Sire, tout Welches qu'ils sont, n'ont

pas besoin de nouveaux malheurs ; V. M. aura sans doute appris les troubles qu'il y a eu en différens endroits du royaume, au sujet de la cherté du pain ; troubles dont cette cherté n'a été que le prétexte, car le pain a été beaucoup plus cher sous le ministère précédent, sans que personne se soit plaint ; mais les fripons qui fesaient sous ce ministère le commerce du blé au préjudice du peuple, ne peuvent souffrir un ministre qui ne les laisse pas friponner, et ils ont prodigué l'or, les manœuvres perfides, et les infamies de toute espèce, pour culbuter, s'ils le pouvaient, le plus honnête homme et le plus vertueux qui ait jamais été à la tête des finances. Heureusement notre jeune Roi, qui aime la vertu, et à qui les fripons n'en imposent pas, a connu le principe de tous ces troubles, et il y a mis ordre avec une fermeté, un courage et un calme, dont tous les bons citoyens ne doivent parler qu'avec reconnaissance et avec attendrissement. Mais ce qui a dû lui paraître étrange, et ce qui ne le paraîtra pas à V. M., plus exercée à la connaissance des hommes et sur-tout des prêtres, c'est que pas un de ces évêques qu'on voit par-tout à Versailles, et dont les diocèses ont souffert de ces troubles ; n'ait élevé la voix pour les faire cesser. L'archevêque de Paris a donné l'exemple de ce silence édifiant, lui à qui les mandemens ne coûtent rien pour des choses bien moins nécessaires. Enfin V. M. croira-t-elle que le Roi a été obligé de faire lui-même la besogne de ces Messieurs, et d'adresser aux curés une *instruction* qui leur apprend ce qu'ils ont à faire, et ce que les évêques 1775.

1775. auraient dû leur dire ? Il eſt vrai que cette inſtruction eſt un chef-d'œuvre de ſageſſe et de bonté, et qu'aſſurément ni l'archevêque de Paris, ni le grand, ni le premier aumônier, ni tous les aumôniers de la cour n'étaient capables de la faire. Tous ces grands zélateurs de la religion, qui déclament tant à la cour contre les philoſophes, parce que les philoſophes les connaiſſent et les jugent, s'étaient déjà bien impudemment et bien mal-adroitement déſmaſqués dans la maladie du feu Roi, qu'ils voulaient laiſſer mourir ſans ſacremens. Cette nouvelle aventure achève de les faire connaître, et c'eſt un bien pour la raiſon et la vertu qu'ils perſécutent.

Voilà, Sire, un long verbiage qui n'intéreſſe peut-être guère V. M. ; j'aime mieux lui parler du Sr. Taſſart, qui empreſſé de ſe rendre à ſon devoir, a hâté le moment de ſon départ de près d'un mois, pour ſe rendre auprès de V. M., au ſervice de laquelle il me paraît enchanté de conſacrer ſes travaux et ſes jours. Je ſuis bien sûr que V. M. ſera contente des ſervices, de l'honnêteté, et de la ſageſſe de ce bon Flamand, plus qu'elle ne l'a été de nos turbulens artiſtes welches. Le Sr. Taſſart, Sire, ſe recommande aux bontés de V. M. pour le logement dont elle a bien voulu lui donner l'eſpérance dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Ce logement, Sire, mettrait le comble à ſon bonheur, et à la reconnaiſſance dont il me paraît pénétré pour les bontés de V. M.

Après avoir parlé si long-temps à V. M. de nos sottises *atroces*, je ne lui parlerai point de nos sottises *ridicules*, de nos mauvais vers, de nos mauvais livres, et de la hauteur de nos coiffes. J'aime mieux lui parler de la hausse de nos fonds publics, qui est incroyable depuis que le nouveau contrôleur général est en place, et que les troubles présens n'ont pas même altérée, parce que toute la nation est pleine de confiance dans la probité du ministre, et dans les vertus du Roi. 1775.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie etc.

LETTRE CXXX.

DU ROI.

Le 19 Juin.

Un petit voyage équivalent à trois cents lieues de France m'a empêché, mon cher Anaxagoras, de vous répondre plutôt. Je suis bien aise que vous soyez content du buste de Voltaire; chacun veut l'immortaliser comme il peut. La pâte de la porcelaine n'était pas une matière assez durable pour l'homme qu'elle représente; cependant nos artistes, zélés pour le mérite de l'original, ont voulu travailler autant qu'il était en eux à éterniser sa mémoire, et j'ai été bien aise qu'à Berlin on rendit justice aux talens supérieurs. Vous me croyez, mon cher, dans les nues, occupé à

gouverner l'Europe. Vous vous trompez beaucoup.
1775. Je vis en ſolitaire et comme le plus pacifique des hommes. L'orient eſt pacifié, le nord reſpire, après avoir ſoutenu une cruelle guerre, et les Gaules, autant que j'en ſuis informé, n'ont aucun trouble à craindre. J'ai admiré la conduite de votre jeune roi, que des ſéditions excitées par les cabales de mauvais ſujets n'ont point ébranlé, et qui n'a point cédé aux deſſeins pernicieux de quelques frondeurs. Ce trait de fermeté aſſurera à l'avenir ſon adminiſtration. Des gens avides de changemens l'ont tâté; il leur a réſiſté, il a ſoutenu ſes miniſtres; à préſent on ne haſardera plus de telles entrepriſes. Je ne m'étonne point de la mauvaiſe conduite de vos évêques et de vos prêtres. Quel bien peut-on attendre d'une telle engeance ? Ils n'ont que deux Dieux, l'intérêt et l'orgueil. Il eſt bon que votre jeune roi ſe détrompe par ſa propre expérience des préjugés qu'on lui avait inſpirés pour ces charlatans ſacrés. Heureux les Penſylvaniens qui ſavent s'en paſſer tout à fait!

J'ai vu ici un M. de Laval-Montmorency et un M. Clermont Gallerande, qui me paraiſſent des jeunes gens fort aimables, modeſtes et ſans fatuité; ils ont été avec moi dans ce pays que j'appelle notre Canada, dans la Pomérellie. Je penſe qu'à leur retour ils en feront une belle deſcription aux Pariſiens. Des tailleurs et des cordonniers ſont des virtuoſes qu'on recherche dans ce pays, faute d'en avoir. J'établis à préſent cent quatre vingts écoles tant proteſtantes que catholiques, et je me regarde comme le Lycurgue ou le Solon de ces

barbares. Imaginez-vous ce que c'eſt ; on ne connaît point le droit de propriété dans ce malheureux pays ; pour toute loi le plus fort opprime impunément le plus faible ; mais cela eſt fini, et on y mettra bon ordre à l'avenir. Les Autrichiens et les Ruſſes ont trouvé chez eux la même confuſion. Ce ne ſera qu'avec bien du temps et une meilleure éducation de la jeuneſſe qu'on parviendra à civiliſer ces Iroquois. 1775.

Taſſart eſt arrivé. Je ferai ce qui ſera poſſible pour le contenter, ſur-tout en faveur de votre recommandation. A préſent qu'une partie de mes tournées eſt achevée je me rejette à tête baiſſée au milieu des lettres, ſeul vrai aliment de l'eſprit et ſeuls amuſemens dignes des êtres qui forment quelques prétentions à la raiſon ; car dans le fond, il me ſemble que nous n'en avons que fort peu. Adieu, mon cher Anaxagoras, vous feriez une œuvre bien méritoire, ſi vous pouviez vous déterminer un jour à venir viſiter l'hermite de Sans-Souci. Cependant je ne vous preſſe point. Vous vivez dans un pays où il faut tant de conſidérations, de conſidérations, de conſidérations, qu'un ſecrétaire perpétuel de l'académie n'y fait pas tout ce qu'il veut. Sur ce etc.

LETTRE CXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 juillet.

SIRE,

1775. On m'avait alarmé beaucoup, il y a peu de temps, sur la santé de V. M.; j'avais couru sur le champ chez M. le Baron de Goltz, qui m'avait rassuré par les nouvelles toutes récentes qu'il avait reçues; la dernière lettre que V. M. a eu la bonté de m'écrire, a dissipé tout-à-fait mes inquiétudes, et m'a prouvé que non-seulement V. M. jouissait d'une santé parfaite, mais de cette gaieté qui pour l'ordinaire en est la suite et la preuve. Jouissez-en long-temps, Sire, et pour votre gloire, et pour le bien de la philosophie, à laquelle vous êtes si nécessaire.

Vous avez bien raison, Sire, dans les éloges que vous donnez à la conduite de notre jeune monarque; il ne veut que le bien, et ne néglige rien pour y parvenir; il fait les meilleurs choix, et il vient encore de nommer pour successeur au duc de la Vrillière (qui part enfin à la satisfaction générale) l'homme le plus respecté peut-être de notre nation, et avec le plus de justice, M. de Malesherbes, qui concourra avec M. Turgot à mettre par-tout la règle, l'ordre et l'économie, bannis depuis si long-temps. Grande est l'alarme au camp des fripons; ils

n'auront pas beau jeu avec ces deux hommes; mais toute la nation est enchantée, et fait des vœux pour la conservation et la prospérité du Roi Je parle de ces deux vertueux ministres avec d'autant moins d'intérêt, qu'assurément je ne veux et n'attends rien d'eux. Le Contrôleur général, à qui j'ai offert mes services, à condition qu'ils seraient gratuits, me disait, il y a quelques jours, qu'il voudrait bien faire quelque chose pour moi: *Gardez-vous en bien*, lui répondis-je; *outre que je n'ai besoin de rien, je veux que mon attachement pour vous soit à l'abri de tout soupçon.* Enfin, Sire, toute la nation dit en chorus: *Un jour plus pur nous luit*; et elle espère que ses vœux seront exaucés. Les prêtres seuls font toujours bande à part, et murmurent tout bas, sans oser trop s'en vanter; mais le Roi connaît les prêtres pour ce qu'ils sont, ne fût-ce que par l'éducation qu'ils lui ont donnée. Il vient de récompenser du cordon bleu le seul honnête homme qui ait été parmi ses instituteurs; il fera sans doute justice des autres, en n'écoutant point leurs conseils, s'ils s'avisaient de lui en donner. 1775.

On dit qu'on a envoyé à V. M. le détail des cérémonies du sacre; elle aura été indignée sans doute de l'affectation et je pourrais dire le l'impudence avec laquelle les prêtres ne font faire au Roi de serment que pour eux. On assure qu'ils ont mieux fait encore dans cette occasion, et qu'ils ont supprimé l'endroit de la cérémonie où deux des évêques assistans demandent au peuple, *s'il reconnaît Louis XVI pour Roi.* Ces bons citoyens briseraient, s'il leur était possible, les liens les plus chers qui

1775. unissent le monarque aux sujets, l'obéissance commandée par l'amour. Je sais bien mauvais gré à l'auteur du *système de la nature* du prétendu pacte qu'il imagine que les rois ont fait avec les prêtres pour opprimer les peuples; si cet écrivain dangereux eût seulement ouvert l'histoire ecclésiastique, il y aurait vu que de tout temps et en toute occasion les prêtres ont été les plus grands ennemis des rois. Puissent tous les souverains, Sire, penser comme vous sur cette engeance, qui ne connaît, comme vous le dites si bien, que deux Dieux, l'intérêt et l'orgueil!

Je suis bien sûr que la Pomérellie se sentira du gouvernement de V. M. que les lumières, et la justice y règneront, et que vous rendrez ces Esquimaux plus heureux et plus éclairés.

Je prends toujours la liberté de recommander le Sr. Tassart aux bontés de V. M., et j'espère qu'il en sera digne par son travail et par sa conduite.

C'est un spectacle bien doux pour moi que de voir V. M., au milieu de tant d'occupations, trouver encore du temps à donner aux lettres; elles en recueilleront le fruit et par vos ouvrages et par votre protection; et on pourrait frapper une médaille où Frédéric serait d'un côté, et Minerve de l'autre, avec ces mots *Ditat et defendit*, il *l'enrichit et la défend.* Pour moi, Sire, je ne puis plus guères être autre chose que le témoin des succès de la philosophie; ma santé me permet à peine un léger travail; elle commence cependant à prendre un peu plus de consistance, et je voudrais bien qu'elle en pût prendre assez pour me permettre d'aller encore

présenter à V. M. le juste hommage de mon profond respect, de mon admiration, et de la vive reconnaissance que je dois à ses bontés. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie etc. 1775.

LETTRE CXXXII.

DU ROI.

Le 5 août.

On vous avait alarmé mal à propos, mon cher Anaxagoras; je n'ai eu que quelques accès de fièvre et un rhume de poitrine dont le voyage de Prusse m'a entièrement guéri. Croyez-moi, il n'y a point de santé sans exercice. Un voyage est un remède plus efficace que l'ipécacuanha et le quinquina. Si vous veniez chez nous, vous regagneriez vos forces. Un vieillard assez gai pour son âge, vous communiquerait sa bonne humeur, et vous retourneriez à Paris rajeuni de dix ans. Un Milord au nom baroque, à l'esprit aimable, m'a rendu une lettre de votre part. Pour moi d'abord, eh! comment se porte le prince des philosophes, est-il gai? Travaille-t-il? L'avez-vous vu souvent? Moi point, je viens de Londres. Mais d'Alembert est à Paris... Mais il m'a envoyé sa lettre pour vous la rendre. Ainsi d'explication en explication j'ai débrouillé qu'il a été précédemment à Paris, et qu'ayant fait votre connaissance, il avait d'abord imaginé que pour être bien reçu ici, il lui fallait un

1775. passeport d'Anaxagoras. Il ne s'est pas trompé, et je conviens que c'est un des Anglais les plus aimables que j'aye vus; je n'en excepte que le nom, que je ne retiendrai jamais, et dont il devrait se faire débaptiser, pour prendre celui de Stair qui lui convient également.

A présent, grâce à l'inconstance, on ne parle plus ni de pigeon céleste, ni de sainte ampoule, ni de sacre, ni de toutes ces pauvretés qui rappellent le souvenir des siècles d'ignorance et de barbarie. On dit beaucoup de bien de votre nouveau Roi. J'en suis charmé, pourvu qu'il persévère et qu'il ne se laisse pas entraîner aux manigances de ses courtisans et de cette tourbe qui environne les rois et réunit ses complots pour leur faire commettre des sottises. On vante fort le choix de ses ministres. Pour moi, qui ne suis ni comme les singes qui imitent, ni comme les perroquets qui répètent, j'attends qu'ils ayent été certain temps en activité pour juger d'eux par leurs actions. Je ne connais ni Turgot ni Malesherbes, mais bien un M. de Malesieux, homme très-instruit et aimable qui passait sa vie auprès de Madame du Maine à Seaux. Vos financiers et vos robins ne sont connus que de ceux auxquels les uns donnent des billets payables au porteur, ou de ceux qui gagnent les procès par leur habileté; leur réputation ne passe pas le Rhin, à moins qu'il ne paraisse quelque factum bien fait sur quelque cause célèbre. On aime dans l'étranger ceux qui font plaisir, non ceux qui ennuyent. L'auteur d'une bonne tragédie aura un nom plus généralement

connu que le premier président aux enquêtes et que le chancelier même. Et puis tous ces ministres passent; ils sont sur un piédestal si mobile, que le moindre choc les renverse, et l'on regrette d'en avoir fait la connaissance. J'ai vu, moi qui n'ai que soixante-trois ans, plus de quatre-vingt ministres en France. Ces productions de la faveur ou de l'intrigue n'intéressent guères, à moins qu'il ne se trouve dans leur nombre quelque homme bien supérieur. Je m'en tiens à un Voltaire à un Anaxagoras; leur espèce n'a pas besoin de décorations étrangères, elle vaut par elle-même; je leur donne la préférence sur les la Vrillière, les Amelot, les la Verdier, les Terray, les Rouillé et toute leur séquelle; non pas qu'un ministre habile et honnête ne soit estimable, mais il doit se contenter de l'approbation du peuple auquel il fait du bien; au lieu que les gens de lettres instruisent, plaisent et amusent toute l'Europe; ils doivent donc de justice en recueillir les suffrages. 1775.

Je laisse à Messieurs vos évêques la faculté de faire de leurs tours. Ce sont des moules à sottises; on ne peut attendre autre chose d'eux; je les abandonne aux anathèmes encyclopédiques, et les dévoue eux et leur séquelle aux Dieux infernaux, s'il y en a; mais non les bons pères jésuites, pour lesquels je conserve un chien de tendre, non comme moines, mais comme instituteurs de la jeunesse, comme gens de lettres dont l'établissement est utile à la société. J'ai vu jouer le Kain, et j'ai admiré son art. Cet homme serait le Roscius de son siècle, s'il était un peu moins outré. J'aime à voir représenter

1775. nos passions avec vérité, telles qu'elles sont; ce spectacle remue le cœur et les entrailles; mais je me refroidis aussi-tôt que l'art étouffe la nature. Je parie que vous pensez, voilà les allemands, ils n'ont que des passions esquissées, ils répugnent aux expressions fortes, qu'ils ne sentent jamais. Cela se peut; je n'entreprendrai pas de faire le panégyrique de mes concitoyens; il est vrai qu'ils ne ruinent les moulins ni ne gâtent les semailles, en se plaignant de la cherté des blés; ils n'ont point fait jusqu'ici de saint Barthélemi ni de guerres de la fronde; mais comme le monde s'éclaire de proche en proche, nos beaux esprits espèrent que tout cela viendra avec le temps, sur-tout si les Welches veulent bien nous honorer de la friction de leurs esprits. Parmi ces Welches j'excepte toujours les Voltaire et les d'Alembert, desquels je serai l'admirateur jusqu'au moment où la nature me fera rentrer dans la masse dont elle m'a tiré pour me produire. Sur ce etc.

LETTRE CXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 août.

SIRE.

Monsieur de Voltaire vient de m'écrire, pénétré de reconnaissance des bontés de V. M. pour M. d'Etallonde Morival, et de la grâce que vous venez

d'accorder à ce jeune homme, si cruellement et si bêtement persécuté par les fanatiques du pays des Welches. La protection, Sire, que vous accordez à M. d'Etallonde, est digne du génie et de l'ame de V. M., et sera la honte éternelle des barbares absurdes qui n'ont pas rougi de le condamner à perdre la tête, pour n'avoir pas salué une procession de capucins. M. de Voltaire, et tous ceux qui ont vu ce jeune homme à Ferney, assurent qu'il est bien digne des bontés de V. M. par la noblesse de ses sentimens, par la douceur de son caractère et de ses mœurs, et par son application à s'instruire. J'espère que M. d'Etallonde, par l'usage qu'il fera de ses connaissances et de ses talens au service de V. M., répondra aux bontés et à la protection dont elle l'honore. Je prends la liberté de lui en demander la continuation pour ce jeune homme, innocente victime de la plus atroce et de la plus absurde superstition. C'est à César à réparer les sottises des druides et de leurs agens, et c'est à lui à donner tout-à-la-fois à son siècle des leçons de guerre, de paix, de philosophie, d'humanité et de justice. Recevez-donc, Sire, par ma faible voix, les très-humbles remercîmens de tous les hommes honnêtes et éclairés pour ce que vous voulez bien faire en faveur de ce jeune homme, et pour l'opprobre dont vous couvrez en ce moment la superstition et le fanatisme. 1775.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive admiration, et la plus sincère reconnaissance etc.

LETTRE CXXXIV.

DU ROI.

Le 9 septembre.

1775. La religion n'est donc pas la seule qui ait ses martyrs et la philosophie aura également les siens. *Divus Etallondus* va dans peu arriver ici, et protégé par vous et Voltaire; je tâcherai de lui faire un sort dans ce monde jusqu'au temps où il fera des miracles après sa mort. On dit que vous autres Français commencez à prononcer sans horreur le mot de tolérance: vous vous en avisez un peu tard. Du temps de Louis XIV, ce mot n'était pas admis dans le dictionnaire théologique de son confesseur. Les Malesherbes et les Turgot vont donc faire des merveilles; ce seront les apôtres de la vérité, qui terrasseront facilement l'erreur, mais qui trouveront de grands obstacles à vaincre, les préjugés de l'éducation. Vous savez que lorsqu'on est très-chrétien, il est difficile d'être en même temps très-raisonnable. J'abandonne ce problème à vos équations algébriques, qui sans doute pourront le résoudre.

Deux de vos jeunes Français ont été en Silésie, M. de Laval Montmorency et M. de Clermont Gallerande; je les ai chargés tous deux de vous faire mille complimens de ma part. Ce sont des gens aimables. Clermont a de l'esprit et je crois même quelques connaissances; par discrétion je n'ai pas voulu sonder ses profondeurs. Mais, mon cher d'Alembert, si vous n'avez pas pu venir chez nous cette année,

cela

cela ne fe pourra-t-il pas dans la prochaine ? Savez-vous bien que je fuis vieux et que fi je ne vous revois pas dans ce monde-ci, je vous donnerai rendez-vous à pure perte dans la vallée de Jofaphat? Croyez-moi, il n'y a pas de temps à perdre; fefons ce que nous voulons exécuter tant que nous en fommes les maîtres, ou cela ne fe fera jamais. Je ne puis point aller en France; mais avec un congé vous pouvez-vous rendre ici, fans que vos académies ayent à s'en plaindre. Combien de fecrétaires perpétuels ont fait des abfences? et je crois l'air de ce pays très-convenable à votre fanté. Que je vous voie avant de mourir, et que je puiffe encore vous affurer de mon eftime, voilà mes fouhaits. Sur ce etc. 1775.

LETTRE CXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 feptembre.

SIRE,

J'AI eu l'honneur d'écrire il y a quelque temps à V. M. une lettre particulière en faveur de M. d'Etallonde Morival, pour remercier V. M. au nom de l'humanité et de la juftice, de ce qu'elle veut bien faire pour ce jeune homme, qui en eft vraiment digne par fon honnêteté, fa douceur, fon application, et fon zèle pour votre fervice. Tous ceux qui ont vu cet officier n'ont qu'une voix fur fon éloge ;

1775. et regardent comme une des plus belles actions de V. M. la protection qu'elle veut bien accorder en cette occasion à l'innocence et à la raison, persécutée par l'absurde et atroce fanatisme. Ce sera un nouveau trait à ajouter à votre histoire, qui en a déjà de si glorieux et de si grands.

Je suis pénétré de reconnaissance de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu, Sire, accueillir Milord Dalrymple, dont le nom est presque aussi difficile à écrire qu'à prononcer; mais qui ne m'a point trompé dans l'idée qu'il vous a laissée de lui. Il joint à l'amabilité à laquelle nos Français prétendent à tort ou à droit, une maturité de raison à laquelle malheureusement ils ne prétendent pas. Je lui envie bien sincèrement le bonheur qu'il a eu d'approcher de V. M., et je désirerais bien de jouir de ce bonheur au moins encore une fois, avant de rendre mon corps aux élémens qui ne tarderont pas à me le redemander. Mais je suis si peu sûr de ma santé, et une maladie en voyage me rendrait si malheureux, que je n'ose pas même m'exposer à des courses beaucoup moindres que celle de Paris à Berlin, par exemple à celle de Hollande, que j'aurais pourtant grande envie de faire, et que je n'ose entreprendre. Cependant je suis en général un peu moins mécontent de mon individu, et dès que je croirai pouvoir m'y fier, je me traînerai encore, s'il m'est possible, aux pieds de V. M., pour y mettre les dernières et les plus vives expressions des sentimens que je lui ai voués à si juste titre.

Notre jeune roi continue à aimer les honnêtes gens, à leur donner sa confiance, et à faire le bien

tant par lui-même que par ses ministres. Il n'y a point de jour où l'on ne fasse cesser quelque vexation ou quelque abus ; mais la pelote était si énorme, qu'à peine paraît-elle encore dégrossie. Ce sera l'ouvrage du temps ; aussi fesons-nous tous des vœux pour la conservation de ce jeune prince. On dit pourtant que les prêtres ont juré d'empêcher tout le bien qu'ils pourront, et qu'ils proposent aux parlemens de se joindre à eux pour cette belle œuvre. Grâce aux magistrats vertueux qui sont dans le conseil, ce projet d'iniquité ne s'accomplira pas. 1775.

V. M. a très-bien jugé le Kain, au moins si j'en crois mon petit sens et ma sévérité géométrique. Cet acteur a des momens de vérité ; mais dans tout le reste il est d'une lenteur qui rend son jeu fatigant et monotone. Je voudrais que V. M. eût vu jouer Mlle Clairon. Elle n'avait pas ce défaut, et je suis presque assuré, Sire, qu'elle vous aurait plû bien davantage.

J'ai fait mettre il y a quelques jours au carrosse de Strasbourg un exemplaire destiné à V. M. du catalogue de feu M. Mariette, amateur très-curieux et très-éclairé, qui avait la plus superbe collection de desseins et d'estampes. La vente commencera dans deux mois ; et peut-être V. M. voudra-t-elle y faire quelques acquisitions. C'est ce qui a engagé les héritiers à me prier de vous faire parvenir cet ample et curieux catalogue.

M. Tassart doit être à présent en pleine fonction au service de V. M. ; et je me flatte qu'elle sera contente de son travail et de sa conduite.

Il ne me reste, Sire, en finissant cette lettre, qu'à

1775. renouveler mes vœux pour la conservation de V. M.; pour son bonheur et pour sa gloire; qu'à souhaiter qu'elle puisse faire goûter à ses peuples, et par contre-coup à l'Europe, les fruits d'une paix douce et durable; qu'elle continue long-temps à protéger les sciences, les arts, les lettres et la philosophie, et qu'elle contribue toujours elle-même à leurs progrès par des écrits pleins de lumière, de grâce et de force. Ne pouvant plus, Sire, vous suivre même de loin dans cette carrière, je vous suivrai du moins des yeux, et j'applaudirai à vos brillans succès.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance etc.

LETTRE CXXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 octobre.

SIRE,

Il n'y a que très-peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M.; et ce que je crains le plus, c'est de l'importuner par des lettres trop fréquentes qui lui déroberaient un temps si précieux pour elle. Mais la lettre pleine de bontés que je viens d'en recevoir, exige de ma part, Sire, de nouvelles expressions de toute la reconnaissance et de toute la vénération que je vous dois à tant de titres. V. M., en honorant de ses bienfaits le malheureux et intéressant

d'Etallonde, va donc venger d'une manière éclatante et digne d'elle l'innocence opprimée par le fanatisme des prêtres, et l'atrocité des parlemens! Ils ne valent pas mieux, Sire, les uns que les autres, et ce qui le prouvera bien à V. M., c'est que ces mêmes hommes qui se sont déchirés avec tant de fureur pour des sottises sous le règne du feu roi, font actuellement entr'eux une ligue offensive et défensive, qu'ils ont l'insolence d'annoncer publiquement, pour s'opposer à l'autorité royale, qui sans doute ne le souffrira pas; et pour empêcher, s'ils le peuvent, le bien que des ministres éclairés et vertueux voudraient faire. Je disais l'autre jour à quelqu'un, et je crains bien d'avoir raison, qu'en chassant le parlement nouveau pour reprendre l'ancien, nous n'avions fait que changer notre bête puante en une bête vénimeuse. Quant aux prêtres, qui sont actuellement assemblés, comme ils le sont par malheur tous les cinq ans, et qui dans cette assemblée se dévorent et se déchirent entr'eux, ils partent de-là pour aller à Versailles conjurer le roi de renouveler les édits atroces et absurdes qui ordonnent la persécution des protestans. Voilà ce qu'ils ont fait jurer à ce prince dans la cérémonie de son sacre. Je ne sais si V. M. a reçu l'ouvrage imprimé qui a pour titre: *Formules et cérémonies pour le sacre de S. M. Louis XVI.* Je voudrais, Sire, que vos occupations, à la vérité trop importantes pour que des sottises les interrompent, vous permissent de jeter les yeux sur ce livre, qui a indigné tous les bons et fidelles sujets de notre jeune et vertueux monarque; vous y verriez à la page 60 que les prêtres recommandent à Dieu le nouveau roi, que nous

1775.

1775. *élisons*, disent-ils, pour souverain de ce royaume. Comment souffre-t-on cette insulte impudente au monarque et à la nation ? Comment souffre-t-on que dans cette ridicule et révoltante cérémonie, il ne soit jamais question que des prêtres, de leurs priviléges, de leurs biens, de leurs prétentions, et point du tout des droits du roi et du peuple ? Il ne reste plus aux patriotes éclairés et fidelles qu'une consolation, c'est d'espérer que pendant le règne de Louis XVI, dont nous souhaitons tout le bonheur et la durée, les lumières feront assez de progrès pour que cette cérémonie bisarre et absurde, dont la religion n'est que le prétexte et nullement l'objet, soit enfin abolie sans retour. Le premier ministre du roi de Naples, M. le marquis Tanucci, homme très-éclairé, qui connaissait apparemment en détail tout ce qu'il y a d'odieux et d'insolent dans les formules sacerdotales pour le sacre des rois, a empêché que le roi de Naples d'aujourd'hui ne se soumit à cette espèce d'humiliation; puissions-nous en faire de même à l'avenir !

L'indignation contre les prêtres m'a emporté si loin, Sire, qu'à peine me laisse-t-elle de la place pour des objets plus intéressans. M. Margraff, très-habile chimiste de votre académie, Sire, est, dit-on, près de sa fin, et aurait besoin d'un successeur. Si V. M. n'avait personne en vue pour le remplacer, et qu'elle voulût bien me témoigner sur ce sujet la même confiance, qu'elle a bien voulu déjà me marquer en d'autres occasions, je trouverais peut-être quelqu'un qui pourrait lui convenir, et j'aurais peut-être le bonheur de réussir dans ce choix, comme dans quelques autres qui ont eu l'agrément de V. M. J'ai appris aussi

la mort de M. Heinius, directeur de la classe de philosophie. Je crois que M. Béguelin serait très-digne de cette place par son honnêteté, ses travaux et ses lumières; et je prends la liberté de le recommander aux bontés de V. M. Que ne puis-je, Sire, aller vous dire moi-même tout ce que je suis forcé de ne vous dire que par lettres? V. M. a la bonté de me faire à ce sujet des invitations nouvelles, et qui me pénètrent de tendresse et de reconnaissance. Que ne suis-je en état d'y répondre! Ma place de secrétaire ne m'empêcherait pas d'aller passer encore quelque temps auprès de V. M. et de mettre à ses pieds, avant que de mourir, tous les sentimens qui sont depuis si long-temps dans mon cœur. Mais, Sire, une santé très-faible, et qui craint de ne pouvoir résister à la fatigue, des amis malades à qui je suis cher, et qui ont besoin de moi, ne me permettent pas de former sur ce sujet des projets arrêtés. Je ne désespère pourtant pas tout à fait de remplir mes vœux à ce sujet, et de pouvoir renouveler à V. M. les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie etc. 1775.

LETTRE CXXXVII.

DU ROI.

Le 23 octobre.

1775. QUOI qu'en dise Posidonius, la goutte est un mal physique très-réel. Cette maudite goutte m'a tenu quatre semaines tous les membres garrottés et m'a empêché de vous répondre. Votre dernière lettre m'a fait bien du plaisir, parce qu'elle me fait espérer de voir et d'entendre encore le sage Anaxagoras avant de boire du fleuve Léthé. Croyez-moi, jouissons de la liberté de nous voir tant que nous pouvons. Dès que je saurai la route que vous aurez choisie, je prendrai le contre-pied des prêtres qui sèment la route du paradis d'épines et de ronces, pour semer la vôtre de roses et d'œillets. A la vérité vous ne serez pas chez nous dans le paradis, mais dans une contrée bien sablonneuse, où cependant les vrais philosophes sont plus estimés que ne le sont chez les Juifs les chérubins et les séraphins.

Je vous félicite du ministère philosophique dont le XVIème des Louis a fait choix. Je souhaite qu'il se maintienne long-temps ce ministère, dans un pays où l'on veut sans cesse des nouveautés et où la scène est toujours mobile ; gare que leur règne ne soit de courte durée. *Divus Etallondus* vient d'arriver. Nous lui préparons une niche comme martyr de la philosophie et du bon sens, et nous espérons qu'il opérera incessamment des miracles ; par exemple,

qu'il rendra complétement fous ses perfécuteurs, qu'il fera mettre les fanatiques aux petites maisons, qu'il ressuscitera la Barre et Calas, enfin qu'il décorera dignement la tête de tous vos sorbonniqueurs. Si vous voyez là-bas quelque commencement de pareils miracles, ne manquez pas de m'en avertir, pour qu'on les note dans la légende du saint. 1775.

Quant à ce que vous me proposez touchant notre académie, je crois que la place a été donnée avant l'arrivée de votre lettre; cela n'empêche pas qu'à la première occasion je ne puisse y déférer. Enfin venez vous-même, comme vous me le faites espérer, pour rendre la vie à cette académie, dont vous êtes l'ame quoiqu'absent, et recueillez ici les approbations sincères et les marques d'amitié d'un peuple obotrite qui vous rend plus de justice que vos compatriotes. Sur ce etc.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 décembre, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

SIRE,

Je suis absolument de l'avis de V. M., et nullement de celui du charlatan Posidonius; je pense que la goutte est un grand mal, non-seulement pour ceux qui la souffrent, mais même pour ceux qui s'intéressent aux souffrans. Celle dont V. M. a été si

1775. cruellement attaquée, m'a causé les plus vives alarmes, même depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir d'elle; il a couru les plus mauvais bruits à ce sujet, et ce n'a été qu'à force d'informations que je suis parvenu à calmer un peu mes inquiétudes. Cependant, Sire, je n'en serai entièrement délivré, que quand V. M. aura bien voulu me faire donner des nouvelles de son état, (car je n'ose lui en demander à elle-même,) et ne me laisser plus aucun doute sur le rétablissement d'une santé aussi précieuse à mon cœur.

J'ai reçu une lettre de *divus Etallondus*, comme V. M. l'appelle; il me paraît pénétré de reconnaissance des bontés de V. M., et bien résolu de ne rien négliger pour s'en rendre digne. J'espère que son application, sa conduite et ses mœurs, prouveront à V. M. ou plutôt aux fanatiques absurdes et atroces à qui vous avez arraché cette malheureuse victime, qu'on peut être digne des bienfaits et de l'estime d'un grand Roi, quoiqu'on ait passé à 18 ans devant une procession de capucins en temps de pluie, sans avoir l'honneur de la saluer.

Sur l'espérance que V. M. veut bien me donner, d'avoir égard dans une autre circonstance à la requête que j'ai eu l'honneur de lui présenter en faveur de M. Béguelin, je prends la liberté de recommander de nouveau à ses bontés cet homme estimable, que j'en crois digne par la sagesse de sa conduite, et par son assiduité au travail. J'avais eu l'honneur aussi d'offrir à V. M. de lui chercher quelqu'un pour succéder à M. Margraff, dans le cas où l'académie viendrait à perdre cet habile chimiste. Comme je ne

fais acception de perſonne, quand il eſt queſtion de ſervir V. M., et de faire le bien de ſon académie, 1771. j'ai appris il y a peu de temps qu'il y avait à Stockholm un très-habile chimiſte, nommé M. Schéele, membre de l'académie des ſciences de cette ville, et qui, ſans m'être d'ailleurs connu, me paraît fort eſtimé par les plus habiles chimiſtes de la France. V. M. pourrait faire prendre à ce ſujet des informations, et faire l'acquiſition de ce ſavant, qui peut-être ne ſerait pas difficile. On m'a dit auſſi que M. Michaelis de Gœttingue, avec lequel je n'ai d'ailleurs aucune relation, mais qui eſt un ſavant très-diſtingué, et que V. M. déſirait il y a douze ans d'attirer à Berlin, ſerait aujourd'hui plus diſpoſé à cette tranſplantation, par quelques dégoûts qui diminuent ſon attachement pour le pays de Hanovre. C'eſt encore un avis que mon zèle ſeul me dicte, et dont V. M. fera l'uſage qu'elle jugera à propos, ſuivant ſa ſageſſe et ſes lumières.

Je reçus il y a quelques jours, Sire, une lettre de Madame la Marquiſe d'Argens, qui me paraît pénétrée de douleur du mécontentement que lui a, dit-elle, marqué V. M. de ce que le mauſolée de ſon mari eſt à Aix, et non pas à Toulon. Elle me mande que l'évêque de Toulon n'a pas voulu que ce monument fût érigé dans ſon diocèſe, quoique la manière dont eſt mort le Marquis, muni des ſacremens de l'Egliſe romaine, ait dû calmer les ſcrupules des ames les plus timorées. Sa veuve n'aurait pu, ce me ſemble, oppoſer de réſiſtance à cette vexation, ſans avoir contr'elle toute la horde des pénitens bleus, blancs, rouges etc. dont ce malheureux

pays est inondé, et sans compromettre en quelque
1775. sorte V. M. vis-à-vis des prêtres provençaux, qui ne valent pas mieux que les autres, et qui, grâce à leur soleil, sont encore plus près de la folie et des sottises.

Nos évêques viennent de demander au Roi que les enfans des protestans soient déclarés bâtards, et que les vœux monastiques puissent se faire à seize ans. Voilà des demandes bien dignes de nos évêques. Le Roi y a répondu avec sagesse, et toute la nation espère que ce prince se rendra sur ces deux points aux vœux que tous les bons citoyens font depuis long-temps, qu'on accorde à tous les Français sans distinction l'*état civil*, et qu'on ne puisse pas disposer de sa liberté à un âge où on ne peut pas disposer de son bien.

On nous annonce de grandes réformes dans l'état militaire, et sur-tout dans la maison du Roi, qui était jusqu'ici un objet de grande dépense sans aucune utilité. Les intéressés, qui sont en grand nombre, jettent déjà les hauts cris, mais la nation bénit le prince et son ministre.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire les vœux que je fais pour V. M. dans l'année qui va commencer. Puisse-t-elle y en ajouter encore beaucoup d'autres, et recevoir long-temps l'hommage des sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration avec lesquels je suis! etc.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

Le 30 décembre.

Je vous avoue que je ne fuis pas auffi grand ftoïcien que Pofidonius. Si Zénon d'Elée avait eu comme moi quatorze accès confécutifs de goutte, je ne fais s'il n'aurait pas confeffé que la goutte eft un mal très réel. Que le corps foit l'étui de l'ame, ou qu'il en conftitue la machine organique, il n'en eft pas moins certain que la matière influe prodigieufement fur la penfée et que fes fouffrances à la longue attriftent et abattent l'efprit. La nature nous a fait des êtres fenfibles, et le portique par des raifonnemens alembiqués ne faurait nous rendre impaffibles, à moins que de fubftituer d'autres êtres en notre place. J'ai eu des douleurs très-vives; et quoique mon mal n'ait pas été dangereux, fa durée a fait croire que j'enfilerais la route qui aboutit au gouffre du néant; mais mon heure n'était pas arrivée, et je refpire encore pour honorer les lettres et pour applaudir à ceux qui, comme un certain Anaxagoras, s'y diftinguent par leur éclat. Si ce fage vient ici, fa préfence achevera de me débarraffer des reftes de mes infirmités, et nous nous entretiendrons enfemble de votre Roi, de fes bonnes qualités, du gouvernement des philofophes et des belles efpérances qu'en conçoit le royaume des Welches.

1775.

LETTRE CXL.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 février.

SIRE,

1775. Je ne sais s'il y a quelque sympathie physique entre V. M., et moi son serviteur indigne, qui lui suis d'ailleurs si attaché par la sympathie morale; mais les 14 accès de goutte de V. M. ont été suivis chez moi d'un long accès de rhumatisme que j'ai eu successivement dans toutes les parties de mon faible corps, et qui a totalement détruit le peu d'amélioration que je commençais à éprouver dans ma frêle machine. Il est vrai que nous avons éprouvé, pendant plus de trois semaines, un hiver affreux, tel que nous n'en avons point eu ici de mémoire d'homme; celui de 1709 a été moindre d'un degré, du moins si on s'en rapporte aux observations qui paraissent les plus exactes; heureusement il ne résultera pas la même calamité du froid de 1776, parce que la terre était couverte de neige, et que nous n'avons point eu cette année, comme en 1709, un faux dégel qui ait tout perdu. Mais il y a eu des malheureux qui sont morts de froid et de faim. Notre jeune Roi, qui est la bienfesance et la justice même, a sauvé de la mort tous ceux qu'il a pu connaître, et n'a point mis de bornes à sa charité. On nous assure que le froid a été à proportion aussi vif dans le nord. Je crains bien que s'il a été tel à Berlin, V. M. n'en ait cruellement ressenti

les

les effets. Je la supplie de vouloir bien me rassurer elle-même sur sa santé, quoique toutes les nouvelles que j'en apprends soient très-consolantes pour moi. 1776.

Il est faux que Voltaire soit devenu Marquis et Intendant du pays de Gex, comme on l'a dit à V. M. Il n'est pas plus Marquis et Intendant qu'auparavant. Mais il a profité de la circonstance d'un Contrôleur-général vertueux et zélé pour le bien, pour demander que le pays de Gex où il habite ne soit plus dévoré par les financiers; et il a obtenu cette grâce, qui fait en même temps l'avantage du Roi et celui du peuple. Du reste, il se porte bien, et j'espère que malgré son âge de 82 ans, les lettres et l'humanité le conserveront encore. Quelle perte, Sire, comme l'observe très-bien V. M., quand nous aurons le malheur de la faire! J'en détourne ma pensée et quand je dis tous les matins, comme je le dis depuis deux ans, *Domine, salvum fac Regem*, j'y ajoute un mot de prière pour un autre Roi, que je vous laisse, Sire, à deviner, et un petit *oremus* pour le philosophe de Ferney.

Puisque V. M. veut bien avoir quelque égard à la recommandation que j'ai pris la liberté de lui faire pour M. Béguelin, je prends celle de lui demander de nouveau ses bontés pour cet homme de mérite, lorsqu'elle trouvera occasion de les lui faire éprouver.

Je lui demande aussi les mêmes bontés pour M. d'Etallonde, et avec d'autant plus de confiance, que je sais combien V. M. y est disposée, et combien ce jeune homme le mérite. V. M. a bien raison; on ne peut penser à l'affaire malheureuse de ce jeune homme, sans être indigné contre les tigres en soutane et

1776. en longue robe, dont le fanatifme imbécille et barbare a caufé fon malheur. Voilà nos Midas du parlement qui recommencent leurs fottifes ; les voilà qui font de belles remontrances contre les édits les plus juftes, les plus faits pour foulager le peuple. Les voilà qui font brûler de plats ouvrages, oubliés depuis fix ans, et à qui ils donnent de la vie par leur condamnation. Les voilà qui pourfuivent un malheureux auteur, parce que fon libraire n'a pas voulu donner pour rien, à un fot janféniſte du parlement, toute l'édition d'un livre ignoré, mais qui déplaît à ce plat janféniſte, quoique revêtu d'une approbation. Enfin les voilà qui commencent à nous faire regretter les faquins, du moins paifibles, à la place defquels on les a mis ; car nous aimons encore mieux les crapauds que les afpics.

Il me femble que les affaires des Anglais vont mal en Amérique. Quoiqu'une guerre à deux mille lieues m'intéreffe moins que celle de 1756, j'ai toujours peur que cette tache d'huile ne s'étende, et ne nous arrive. J'ai befoin d'être raffuré par V. M. fur ce fléau.

Notre littérature, toujours affez pauvre, l'eft beaucoup en ce moment-ci. Il ne paraît rien qui mérite même la critique ; et nous rempliffons, comme nous pouvons, les places vacantes à l'académie françaife, de la même manière que le feftin du père de famille dans l'évangile, par les eftropiés et les boiteux de la littérature. Mais elle doit fe confoler, tant que Frédéric et Voltaire vivront.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'affurance de tous les fentimens qui font depuis fi long-temps dans mon cœur pour V. M., de l'admiration

profonde, de la reconnaiſſance éternelle, et de la tendre vénération avec laquelle je ſerai toute ma vie, etc. 1776.

LETTRE XIX.

DU ROI.

Le 17 mars.

DEPUIS la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai encore eſſuyé deux accès de goutte. Cela eſt un peu dur; cependant à préſent j'ai fait divorce avec cette vilaine maladie, dont je me crois entièrement délivré. Je ſuis fâché d'apprendre que vous ſoyez incommodé du rhumatiſme; mais notre frêle machine va en baiſſant avec l'âge, et c'eſt en dépériſſant inſenſiblement qu'elle ſe prépare à ſa deſtruction totale. Cependant ma goutte ſalue votre rhumatiſme. Je ſouhaite et j'eſpère que vous en ſerez bientôt délivré.

L'hiver dernier a été violent. Le baromètre eſt monté les jours où le froid était exceſſif, à 18 degrés, à deux de plus que l'année 1740; mais il n'y a eu que trois jours de cette force, ni les blés ni les arbres fruitiers n'ont ſouffert, et le dégel qui eſt ſurvenu le 20 de Février, n'a point endommagé les digues du Rhin, de l'Elbe, de l'Oder, ni de la Viſtule, ce qui arrive d'ailleurs aſſez ſouvent et cauſe des pertes conſidérables. Je n'attribue pas cependant ma maladie à l'intempérie de la ſaiſon; lorſque l'on eſt jeune, ni les froids de la zone glaciale, ni les chaleurs de la zone torride n'altèrent un corps robuſte et vigoureux. J'ai

1776. été curieux de savoir combien de temps les horloges de fer qui sont aux clochers peuvent durer; les experts m'ont assuré que tout au plus cela allait à vingt ans. N'est-il donc pas étonnant que notre espèce, dont les organes sont de filigrane et les chairs composées de boue et de fange, résistent plus de temps et parviennent à une durée plus que triplée de celle de ces horloges composées de la matière la plus dure que nous connaissions ? La différence des horloges à nous, est que nous souffrons, et qu'elles n'éprouvent aucune sensation douloureuse en se détraquant: en revanche nous avons goûté des plaisirs dans notre jeunesse, et malgré l'âge il en reste encore dont les personnes raisonnables peuvent jouir.

Je suis persuadé que les bonnes actions de votre jeune Roi vous font plaisir, et que vous ne m'avez pas écrit avec indifférence sur son sujet. Si Messieurs les robins intervertissent ses bons desseins, c'est la faute de ceux qui les ont rappelés; il faudrait les borner à l'objet de leur destination: ils sont payés pour juger les procès et non pas pour tenir leurs souverains sous tutelle. Vous verrez que peut-être la cour sera réduite à les exiler une seconde fois. Vous m'avertissez un peu tard que Voltaire n'est ni Marquis ni Intendant; je l'en avais déjà félicité; il n'y a pas de mal, il s'appercevra facilement que mon ignorance est involontaire. Si l'on ment d'une chambre à une autre, on peut débiter de même bien des mensonges à Potsdam de ce qui se fait à Paris.

Vous vous plaignez de la difficulté de remplir par de bons sujets votre académie; c'est la faute du siècle. Nous avons beaucoup plus de gens médiocres qu'il

n'y en avait dans le siècle passé; mais il nous surpassait en génies; il semble que le moule en soit cassé. 1776.
Lorsque la France aura perdu le patriarche de Ferney et un certain Anaxagoras, il ne lui restera plus personne. Pour M. Weguelin, dont je connais le mérite, je ne négligerai pas en temps et lieu d'avoir égard à votre recommandation; il serait peut-être un Montesquieu, si son style répondait à la force de ses pensées.

Je vous rassurerai facilement sur l'appréhension que vous causent les Anglais animés des fureurs du Dieu Mars; s'ils ont la fièvre chaude; il n'y a pas d'apparence que l'épidémie franchisse les mers, pour se communiquer au continent; leurs guinées l'ont fait passer à quelques *principi di Germania bisognosi di scudi.* Sans doute cela s'arrêtera-là, et la guerre de l'Amérique sera pour les Européens ce qu'étaient pour les anciens Romains les combats des gladiateurs.

Je fais des vœux pour que vous soyez promptement délivré de votre sciatique. Je ne renonce pas encore à la consolation de vous revoir dans ce monde-ci, assuré que nous ne nous reverrons plus dans un autre: vous ne devez pas y trouver à redire. Quand on a fait votre connaissance, on voudrait jouir de votre présence plus souvent et toujours davantage. En attendant je prie Dieu, etc.

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT,

A Paris, ce 26 avril.

SIRE,

1776. QUOIQUE les dernières nouvelles que V. M. a bien voulu me donner d'elle-même de sa santé et de son état ayent calmé mes inquiétudes, cependant il n'a pas tenu au public, et sur-tout au public de ce pays-ci, que je n'en eusse encore d'assez sérieuses; mais j'ai mieux aimé en croire V. M. que le public, et je m'en suis d'autant mieux trouvé, que le public a fini par où il aurait dû commencer, c'est-à-dire par se taire. Jouissez, Sire, de votre santé et de votre gloire, et jouissez-en long-temps encore pour la consolation de vôtre fidèle Anaxagoras. Il en a plus que jamais besoin dans ce moment, ayant sous ses yeux le spectacle d'une ancienne amie, avec laquelle il demeure depuis douze ans, et qui dépérit d'une maladie de langueur. Cette raison, Sire, sans parler de ma santé, ni de quelques affaires qui exigent ma présence, m'empêchera d'aller, comme je le désirais, mettre aux pieds de V. M. tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle. Ma pauvre machine est d'ailleurs si ébranlée, et par les secousses de cet hiver, et par les affections morales qui s'y joignent, qu'elle est hors d'état de se déplacer. Elle se borne donc à regret aux vœux qu'elle fait pour V. M., ne pouvant aller les lui présenter elle-même.

Je ne ſais ſi V. M. eſt informée qu'on a imprimé dans quelques gazettes d'Allemagne, et depuis dans quelques journaux de France, une prétendue lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, ſelon Mrs. les gazetiers, et dans laquelle les Français ſont vilipendés, Voltaire traité *de vieille femme*, et l'académie de Berlin de *bête*. Ce même ſot public, qui a voulu ſi long-temps que V. M. fût bien malade, ne demandait pas mieux que de croire à la réalité de cette lettre; j'ai cru devoir le déſabuſer, en imprimant à mon tour dans les journaux, que Mrs. les gazetiers en avaient menti. C'eſt à V. M. à leur faire répondre autrement, ſi elle juge qu'ils en ſoient dignes. 1776.

Notre jeune Roi mérite toujours la bonne opinion que V. M. a de lui. Il aime le bien, la juſtice, l'économie et la paix. Mais les fripons, les courtiſans, les prêtres font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'oppoſer aux réformes et aux réglemens que lui propoſent les miniſtres vertueux et éclairés dont il a eu le bonheur et la ſageſſe de s'entourer. Je ne ceſſe de faire des vœux pour lui, bien perſuadé que de tous les princes de ſa maiſon ſans exception, il eſt celui que nous devrions déſirer pour Roi, ſi la deſtinée propice ne nous l'avait pas donné. Je n'en fais pas autant pour les parlemens, qui ſe montrent de jour en jour plus mal-intentionnés, plus ignorans, et plus oppoſés au bien. Les voilà, dit-on, qui veulent faire revivre et faire valoir par leurs arrêts les principes abſurdes des théologiens ſur l'intérêt de l'argent; il ne leur manque plus que ce ridicule, dont je voudrais bien qu'ils ſe couvriſſent, pour

1776. leur faire perdre le peu de crédit qui leur reste encore, et pour n'avoir plus même les sots et les fripons dans leur parti.

J'aurai peut-être dans quelque temps une grâce à demander à V. M. Des gens de lettres ont entrepris de donner une édition de Froissard, historien du 14me siècle, dont on n'a jusqu'ici que de mauvaises éditions. On leur a dit qu'il y avait à Breslau un excellent manuscrit de cet historien; peut-être leur sera-t-il nécessaire, et dans ce cas ils prendraient la liberté de prier V. M. de vouloir bien donner ses ordres pour qu'ils en eussent communication; ils osent se flatter de cette grâce, de la part du protecteur et de l'ami le plus éclairé que les lettres ayent encore eu sur le trône.

Je vois par la réponse que V. M. veut bien me faire au sujet de M. Béguelin, qu'elle a cru que je lui parlais en faveur de M. Wéguelin, dont je connais d'ailleurs le mérite, mais qui n'est point l'objet des demandes que j'ai pris la liberté de faire à V. M. Celui que j'ai eu l'honneur de recommander à ses bontés est M. Béguelin, mathématicien et philosophe de son académie, distingué dans l'un et dans l'autre genre par ses lumières et par ses écrits, et digne de la protection de V. M. par ses sentimens et par sa sage conduite.

V. M. me tranquillise beaucoup en m'assurant que les coups qui se frappent en Amérique ne viendront pas jusqu'en Europe, et sur-tout jusqu'en France. Mon refrain est celui de l'évangile: *Paix sur la terre aux hommes*, je n'ajoute pas même *de bonne volonté*;

car je craindrais que la paix ne fût pour un trop petit nombre. 1776.

Je suis avec le plus profond respect, et la plus tendre reconnaissance, etc.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

Le 16 mai.

J'IGNORE ce qui se débite à Paris au sujet de ma maladie, et je me trouve glorieux d'être dans le cas des Anglais dont on exagère les pertes, tandis qu'ils n'en ont point fait de considérables. Ma santé est celle d'un vieillard qui a essuyé dix-huit accès de goutte, et qui ne recouvre pas ses forces aussi vîte qu'un jeune homme de dix-huit ans; mais on me fera mourir par allégorie, comme on me fait écrire en style de charretiers des lettres, où l'on me prête des idées que jamais je n'ai eues. Je vous suis obligé d'avoir donné un démenti au compilateur de ces bêtises qui a voulu les mettre sur mon compte. Pour moi, je pourrais demander que le gouvernement fît des recherches contre l'auteur de cette imposture; mais je n'aime point à me venger, et ce n'est pas cette sorte d'athlètes qu'il me convient de combattre. Je lis les réflexions de l'Empereur Marc-Antonin, qui m'enseigne que je suis dans le monde pour pardonner à ceux qui m'offensent et non pas pour user du pouvoir de les accabler.

Je compâtis, mon cher Anaxagoras, aux chagrins que vous cause l'amitié; c'est un des plus sensibles.

1776. Je ne sais quel ancien a très-bien dit, que les amis n'avaient qu'une ame en deux corps. Je souhaite que mademoiselle d'Espinas se rétablisse pour la consolation de vos vieux jours. Mais si sa santé se remet, et si un jour vous vous portez mieux, faudra-t-il que je renonce à jamais au plaisir de vous voir, ou me reste-t-il encore quelque espérance? C'est ce que je vous prie de me marquer.

Comme j'ignore si l'ouvrage de Froissard se trouve dans les bibliothéques de Breslau, j'en ai fait écrire à l'abbé Bastiani, qui me dira les choses au juste. S'il se trouve, celui qui veut écrire sur ce sujet pourra recevoir tous les éclaircissemens qu'il désirera. Je suis sur le point de faire mes tournées dans les provinces; ce qui m'occupera jusques vers le 15 de juin, où je pourrai avoir le plaisir de vous écrire. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes les gens les plus pacifiques du monde. La scène qui se passe en Amérique et ce qui peut-être se prépare encore ailleurs, est pour nous comme ces combats de gladiateurs que les Romains (tant soit peu barbares à cet égard) voyaient de sang froid dans leur cirque, et dont ce peuple-roi fesait son amusement. Les mêmes acteurs ne paraissent pas toujours sur la scène : nous y avons été assez long-temps; à présent le tour est à d'autres. Votre philosophie pourra donc réfléchir à son aise sur la cause et sur les effets de ce fléau destructeur qui ravage actuellement l'Amérique. Portez-vous bien, c'est le principal, et abandonnez les hommes à leurs folies et à leurs passions, que ni vous ni moi ne parviendrons à adoucir. Sur ce, etc.

LETTRE CXLIV.

DU ROI.

Le 9 juillet.

Je compâtis au malheur qui vous est arrivé de perdre une personne à laquelle vous vous étiez attaché. Les plaies du cœur sont les plus sensibles de toutes, et malgré les belles maximes des philosophes, il n'y a que le temps qui les guérisse. L'homme est un animal plus sensible que raisonnable. Je n'ai que trop pour mon malheur, expérimenté ce qu'on souffre de telles pertes. Le meilleur remède est de se faire violence, pour se distraire d'une idée douloureuse qui s'enracine trop dans l'esprit. Il faut choisir quelque occupation géométrique qui demande beaucoup d'application, pour écarter, autant que l'on peut, des idées funestes qui se renouvellent sans cesse et qu'il faut éloigner le plus que possible. Je vous proposerais de meilleurs remèdes, si j'en connaissais. Cicéron, pour se consoler de la mort de sa chère Tullie, se jetta dans la composition, et fit plusieurs traités dont quelques-uns nous sont parvenus. Notre raison est trop faible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle; il faut donner quelque chose à la nature, et se dire sur-tout qu'à votre âge comme au mien on doit se consoler plutôt, parce que nous ne tarderons guère de nous rejoindre aux objets de nos regrets. 1776.

J'accepte avec plaisir l'espérance que vous me

1776. donnez de venir paſſer quelques mois de l'année prochaine chez moi. Si je le puis, j'effacerai de votre eſprit les idées triſtes et mélancoliques qu'un événement funeſte y a fait naître. Nous philoſopherons enſemble ſur le néant de la vie, ſur la philoſophie des hommes, ſur la vanité du ſtoïciſme et de tout notre être. Voilà des matières intariſſables et de quoi compoſer pluſieurs in-folio. Faites, je vous prie, cependant tous les efforts dont vous ſerez capable, pour qu'un excès de douleur n'altère point votre ſanté; je m'y intéreſſe trop pour le ſupporter avec indifférence.

Sur ce, etc.

LETTRE CXLV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 août.

SIRE,

MON ame et ma plume n'ont point d'expreſſions pour témoigner à V. M. la tendre et profonde reconnaiſſance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire; lettre ſi pleine de vérité et d'intérêt, de ſentiment et de raiſon tout enſemble; enfin, Sire, permettez-moi cette expreſſion, ſi remplie même d'amitié; car pourquoi n'oſerais-je employer avec un grand roi le mot qui rend ce grand roi ſi cher à mon cœur? Je n'aurais pas tardé un

moment à répondre à cette nouvelle marque, si touchante pour moi, des bontés dont V. M. m'honore, et à lui réitérer plus vivement que jamais l'expression des sentimens que je lui dois à tant de titres, si cette expression n'avait dû entraîner malgré moi un nouvel épanchement de douleur, que V. M. sans doute eût bien voulu pardonner à ma situation, mais qui peut-être aurait troublé un moment, par une image affligeante, la satisfaction si douce et si juste dont V. M. vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du grand duc de Russie à Berlin, et l'union que va contracter avec vous ce jeune prince, digne, à ce qu'on assure, de s'unir à vous par ses rares qualités. J'ai attendu le moment de son départ, pour répandre encore une fois mon ame dans celle de V. M., et pour lui rendre sur-tout les plus sensibles actions de grâces de cette lettre qui est si peu celle d'un roi, et qui n'en est pour moi que plus précieuse et plus chère. V. M. n'a pas besoin de dire qu'*elle n'a que trop éprouvé, pour son malheur, ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimait.* On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière si sensible et si vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation. Tous mes amis cherchent comme vous à me consoler, tous me disent, comme vous, qu'il faut chercher à me distraire; mais aucun ne sait ajouter, comme vous, ces mots si dignes d'un ami et d'un sage, que *notre raison est trop faible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle, qu'il faut donner quelque chose à la nature, et se dire*

1776.

1776. *ſur-tout qu'à l'âge où nous ſommes l'un et l'autre, nous ne tarderons guère à nous rejoindre aux objets de nos regrets.* Hélas! Sire, c'eſt auſſi le ſeul eſpoir qui me conſole, ou plutôt qui me fera ſupporter le peu de jours qui me reſtent à vivre. Je ne déſire plus de les voir prolongés, que pour me mettre encore aux pieds de V. M., et il faudra que ma ſanté ſoit bien mauvaiſe au printemps prochain; ſi je ne vais pas avec le plus grand empreſſement m'acquitter d'un devoir ſi précieux et ſi ſacré pour moi. J'écrivais il y a quelques années à V. M., dans un moment où ma frêle machine dépériſſait de jour en jour, que je ne déſirais plus rien qu'une pierre ſur ma tombe avec ces mots: *le grand Frédéric l'honora de ſes bontés et de ſes bienfaits.* Cette pierre et ces mots ſont aujourd'hui, Sire, bien plus qu'autrefois, le ſeul déſir qui me reſte; la vie, la gloire, l'étude même, tout eſt devenu inſipide pour moi; je ne ſens que la ſolitude de mon ame, et le vide irréparable que mon malheur y a laiſſé. Ma tête, fatiguée et preſque épuiſée par quarante ans de médiations profondes, eſt aujourd'hui privée de cette reſſource qui a ſi ſouvent adouci mes peines. Elle me laiſſe tout entier à ma mélancolie; et la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir ſi long-temps de mes maux, lorſque vous avez à ſoulager ceux de tant d'autres? Pourquoi vous faire ce détail douloureux, lorſque je ne devrais vous parler que des lauriers que vous cueillîtes, il y a ſeize ans, à pareil jour, dans les plaines de Lignitz? Pourquoi vous parler enfin de mes triſtes intérêts,

au milieu des grands intérêts qui vous occupent? Puiſſent ces intérêts, Sire, ſatisfaits et remplis, ajouter encore à votre gloire et à l'éclat de votre règne? Puiſſe la nature, qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes! Puiſſe-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrais qu'elle retranchât aux miens! Puiſſé-je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de V. M., répandre dans ſon ſein mes dernières larmes, et mourir entre ſes bras, plein de reconnaiſſance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir et de l'entendre, de la trouver ſenſible à ce qui pénètre et remplit mon ame, de l'aſſurer ſur-tout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis ſi long-temps inſpirée, et qui eſt en ce moment plus juſte et plus profonde que jamais! C'eſt avec ce ſentiment que je ferai tout le reſte de ma vie, etc. 1776.

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

Le 7 ſeptembre.

VOTRE lettre, mon cher d'Alembert, m'a été rendue à mon retour de Siléſie. Je vois que votre cœur tendre eſt toujours ſenſible, et je ne vous condamne pas. Les forces de nos ames ont des bornes, il ne faut rien exiger au-delà de ce qui eſt poſſible. Si l'on voulait qu'un homme très-fort et robuſte

renversât le Louvre, en y appuyant fortement ses
1776. épaules, il n'én viendrait pas à bout; mais si on le chargeait de soulever un poids de cent livres, il pourrait y réussir. Il en est de même de la raison; elle peut vaincre des obstacles proportionnés à ses forces, mais il en est de tels qui l'obligent à céder. La nature a voulu que nous fussions sensibles, et la philosophie ne vous fera jamais parvenir à l'impossibilité: et supposez que cela pût être, cela serait nuisible à la société; on n'aurait plus de compassion pour le malheur des autres, l'espèce humaine deviendrait dure et impitoyable. Notre raison doit nous servir à modérer tout ce qu'il y a d'excessif en nous, mais non pas à détruire l'homme dans l'homme. Regrettez donc votre perte, mon cher; j'ajoute même que celles de l'amitié sont irréparables, et que quiconque est capable d'apprécier les choses, vous doit juger digne d'avoir de vrais amis, parce que vous savez aimer. Mais comme il est au-dessus de l'homme et même des Dieux de changer le passé, vous devez songer d'autre part à vous conserver pour les amis qui vous restent, afin de ne leur point causer le chagrin mortel que vous venez de sentir. J'ai eu des amis et des amies; j'en ai perdu cinq ou six et j'ai pensé en mourir de douleur. Par un effet du hasard, j'ai fait ces pertes pendant les différentes guerres où je me suis trouvé, et obligé de faire continuellement des dispositions différentes. Ces distractions de devoirs indispensables m'ont peut-être empêché de succomber à ma douleur. Je voudrais fort qu'on vous proposât quelque problème bien

difficile

difficile à résoudre, afin que cette application vous forçât à penser à autre chose. Il n'y a en vérité de remède que celui-là, et le temps. Nous sommes comme les rivières qui conservent leur nom, mais dont les eaux changent toujours : quand une partie des molécules qui nous ont composés, est remplacée par d'autres, le souvenir des objets qui nous ont fait du plaisir ou de la douleur s'affaiblit, parce que réellement nous ne sommes plus les mêmes et que le temps nous renouvelle sans cesse. C'est une ressource pour les malheureux, et dont quiconque pense doit faire usage. 1776.

Je m'étais réjoui pour moi-même de l'espérance que vous me donnez de vous voir ; à présent je m'en réjouis encore pour vous. Vous verrez d'autres objets et d'autres personnes. Je vous avertis que je ferai ce qui dépendra de moi pour écarter de votre souvenir tout ce qui pourrait vous rappeler des objets tristes et fâcheux, et je ressentirai autant de joie de vous tranquilliser que si j'avais gagné une bataille : non que je me croie grand philosophe, mais parce que j'ai une malheureuse expérience de la situation où vous vous trouvez, et que je me crois par-là plus propre qu'un autre à vous tranquilliser. Venez donc, mon cher d'Alembert. Soyez sûr d'être bien reçu, et de trouver, non pas des remèdes parfaits à vos maux, mais des lénitifs et des calmans.

Sur ce etc.

LETTRE CXLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 Octobre.

SIRE,

1776. DES maux de tête violens et continuels, qui durant près de trois ſemaines, m'ont empêché d'écrire et de penſer, et qui ſont la triſte ſuite de ma diſpoſition morale, m'ont paru d'autant plus cruels, qu'ils ne m'ont pas permis de répondre ſur le champ à l'admirable lettre que V. M. a bien voulu m'écrire encore ſur mon malheur. Quelle lettre, Sire ! et combien peu, je ne dis pas de rois (car ils ne connaiſſent guères ce langage), mais d'amis, ſavent auſſi bien parler que vous à une ame oppreſſée et ſouffrante! Je lis et relis tous les jours cette lettre ſi bien faite pour adoucir mes maux, je la lis à tous mes amis, qui en ſont comme moi pénétrés de reconnaiſſance pour V. M.; je me dis ſans ceſſe en la liſant et après l'avoir lue: *Ce grand prince a raiſon*, et je continue pourtant à m'affliger. V. M. n'en ſera point ſurpriſe, et ne déſeſpérera pourtant pas de ma guériſon, malgré le peu d'eſpérance que j'y vois encore moi-même. Des objets d'étude profonde ſeraient le ſeul moyen de l'accélérer, et V. M. me propoſe avec autant de raiſon que de bonté ce puiſſant remède; mais ma pauvre tête n'eſt plus capable d'en faire uſage. C'eſt donc du temps ſeul que je dois attendre quelque ſoulagement à mes peines; et je crains bien que ce temps

cruel ne me dévore au lieu de me guérir. La comparaiſon que V. M. fait de notre malheureux individu avec les rivières qui changent ſans ceſſe en conſervant leur nom, eſt auſſi ingénieuſe que philoſophique, et explique avec autant de raiſon que d'eſprit pourquoi le temps finit par nous conſoler; mais jusqu'à préſent, Sire, ma triſte rivière ne ſent que la peine de couler, et ne voit point encore l'eſpoir d'avoir enfin un cours plus heureux et plus paiſible. Si j'avais vingt-cinq ans de moins, j'aurais peut-être le bonheur de former quelque autre attachement qui me ferait ſupporter la vie; mais, Sire, j'ai près de ſoixante ans, et à cet âge on ne retrouve plus d'amis pour remplacer ceux qu'on a eu le malheur de perdre. Je l'éprouve en ce moment de la manière la plus affligeante, par une perte nouvelle dont je ſuis encore menacé, ou plutôt que j'éprouve déjà avant qu'elle ſoit conſommée. Une femme reſpectable, pleine d'eſprit et de vertu, dont le nom eſt ſûrement parvenu jusqu'à V. M., Madame Geoffrin, qui depuis trente ans avait pour moi l'amitié la plus tendre qui tout récemment encore m'avait procuré dans mon malheur toutes les conſolations ou les diſtractions que cette amitié lui avait fait imaginer, eſt frappée depuis plus d'un mois d'une paraliſie qui l'a preſque entièrement privée du ſentiment et de la parole, et qui ne me laiſſe aucune eſpérance; non-ſeulement de la conſerver, mais même de la revoir encore. Sa famille, qui ne lui reſſemble guère, dévote ou feignant de l'être, mais plus ſotte encore que dévote, et affichant (ſans ſavoir pourquoi) une haine ſtupide des philoſophes et de la philoſophie,

1776.

1776. m'ôte en ce moment jusqu'à la déplorable consolation d'être auprès de cette digne femme, de lui rendre tous les soins que ma tendresse pour elle pourrait me suggérer, et que peut-être la pauvre malade ne sentirait pas, mais qui du moins satisferaient mon cœur. Je perds ainsi dans l'espace de quelques mois les deux personnes que j'aimais le plus, et dont j'étais le plus aimé. Voilà, Sire, la malheureuse situation où je me trouve, le cœur affaissé et flétri, et ne sachant que faire de mon ame et de mon temps.

Mais je me reproche encore d'entretenir V. M. de ma douleur, lorsque je ne devrais lui parler que de ma vive reconnaissance pour toutes ses bontés, de l'admiration profonde que m'inspire sa philosophie si vraie et si peu commune, si raisonable et si sensible tout à la fois, et sur-tout du désir que j'ai d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les sentimens qu'elle m'inspire. Ma santé seule pourrait s'opposer à ce voyage; mais il m'est trop précieux et trop cher pour ne pas donner à cette santé chancelante tous les soins dont je suis capable, et que vous avez la bonté d'exiger de moi. Hélas! Sire, ce voyage est presque le seul objet qui m'attache encore à la vie, et je ne regretterais en ce moment, si je venais à la perdre, que d'être privé de témoigner encore une fois à V. M. ma tendre et profonde vénération. Puisse V. M. jouir elle-même, pendant la mauvaise saison où nous allons entrer, d'une santé meilleure qu'elle n'a fait le dernier hiver! Je crains plus que jamais pour elle ces violentes attaques de goutte dont elle était il y a quelques mois si cruellement tourmentée. Je crains plus encore, je crains les

nouvelles de guerre prochaine qui retentiſſent ſans ceſſe à mes oreilles et qui pourraient engager V. M. dans de nouvelles fatigues, plus redoutables pour elle que jamais. Tout affligé et tout philoſophe que je ſuis, je ne puis m'empêcher de m'intéreſſer encore aux malheurs de la triſte eſpèce humaine, qui n'ont pas beſoin d'être augmentés, et j'y joins ſur-tout les vœux les plus ardens pour la conſervation, le bonheur et le repos de V. M. Elle a bien voulu me raſſurer plus d'une fois ſur les guerres dont je croyais l'Europe menacée, et elle m'a rendu la tranquillité par cette aſſurance. Puiſſe-t-elle me la rendre encore en ce moment, où j'en ai plus beſoin que jamais, et bien plus encore pour V. M. que pour moi! 1776.

Je ſuis etc.

LETTRE CXLVIII.

DU ROI.

Le 22 Octobre.

Vous voilà accablé de vers dont je crois que vous vous ſeriez paſſé. J'ai cru cependant que quelques réflexions aſſez graves pourraient convenir à la douce mélancolie où je vous crois plongé. Ces vers ne demandent qu'à être déchirés avant ou après leur lecture, c'eſt tout ce qu'ils méritent. Pour moi, je vois avec impatience la belle automne dont nous jouiſſons; je demande quand arrivera l'hiver, pour demander enſuite quand viendra le printemps, enfin

1776. cet été qui me procurera le plaisir de vous revoir, et je dis :

Volez, volez heures trop lentes
Pour mes impatiens désirs.

Lorsque quelqu'un vient de France, par exemple M. de Rouillère, je ne m'informe pas de ce que font vos providences dans leur troisième ciel de Versailles, je ne demande point si vos Mars subalternes à six sols par jour sont encachottés où rossés à coups de plat d'épée, si vos ports regorgent de vaisseaux, si les manches et les poches des hommes haussent ou baissent, si l'on se frise en bec de corbin ou en ruisseau? Enfin je passe cent choses de cette importance, pour demander, que fait le Duc de Nivernois? Comment se porte Anaxagoras? Aurons-nous bientôt l'Enéide de de Lille? Voilà ce qui m'intéresse en France, le reste ne m'est rien. Mais à propos: On m'assure que les garçons deviennent filles chez vous. On dit que pour parler correctement, au lieu de M. d'Eon il faut dire Mlle d'Eon; enfin qu'il se fait dans la nature des changemens étonnans. Voilà un sujet inépuisable de pyrrhonisme. Quoi! me dis-je en moi-même, si la nation la plus éclairée de l'Europe se trompe sur les sexes, que sera-ce de nous autres? Il faudra que M. de Vergennes fasse venir du Vatican le fameux *sterscorium* de saint Pierre, pour qu'on y fouille tous ceux qui sont destinés aux affaires étrangères, et qu'on ne les admette qu'après le grave témoignage, *Pater habet*. Je ne sais où j'en suis avec notre Marquis ou Marquise de Pons;

je suis indécis devant lui, si je dois l'appeler Monsieur ou Madame : il est vrai qu'il a du poil ; mais on prétend que d'Eon en avait aussi. Enfin cette incertitude me chiffonne et m'embarrasse l'esprit, car que deviendra l'exactitude grammaticale, si l'on ne sait plus s'il faut dire elle ou lui ? Si l'abbé d'Olivet vivait encore, j'aurais recours à la plénitude de sa science : à présent je ne sais à qui m'adresser. Tout cela me rend si ignorant, si honteux, mon cher d'Alembert, que j'hésite à proférer une parole, crainte de dire une sottise. Rassurez-moi, rendez-moi le courage et l'effronterie de prononcer à tout hasard Monsieur ou Madame, faute de pouvoir faire autrement. Je n'avais pas trop haute opinion de mon savoir ; je croyais cependant que je connaissais clairement quelques vérités ; en voilà des plus triviales, et je les ignore. Je dirai donc, comme je ne sais quel philosophe, qu'après avoir bien étudié, j'ai appris à ne rien savoir. Bon Dieu ! Si l'aventure de d'Eon était arrivée il y a dix-huit siècles, ç'aurait été un article de foi que de croire à sa métamorphose. Le Ciel soit béni que ce miracle soit arrivé de nos jours ! c'est une sottise de moins qu'on épargne à notre croyance, mais qui répondra des autres ? 1776.

Ayez pitié du plus ignorant des hommes, et venez l'été prochain l'éclairer de votre lumière, le rassurer sur ses doutes, et sur-tout le réjouir par votre présence. C'est ce qu'attend de vous votre ancien admirateur.

Sur ce, etc.

LETTRE CXLIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 Novembre.

SIRE,

1776. J'ai reçu presque en même temps les deux nouvelles lettres du 22 et du 26 Octobre dont V. M. a bien voulu m'honorer. Ces deux lettres, Sire, et celle que j'avais eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a environ six semaines, ont été plus long. temps en chemin qu'à l'ordinaire. Les honnêtes commis des postes, qui par des ordres sans doute fort respectables, mais dont j'aime mieux que d'autres soient chargés que moi, ouvrent les lettres sur la route d'Allemagne, (car je n'ose dire sur celle de France) ont été apparemment plus empressés encore qu'à l'ordinaire de lire, pour leur instruction ou pour leur triste amusement, ce qu'un grand Roi veut bien dire à un pauvre philosophe affligé, et ce que le pauvre philosophe répond au grand Roi. On ne peut nier, Sire, que ces commis ne soient vraiment et en tout sens des *gens de lettres*; et des gens de lettres curieux des belles choses; mais je crains bien que ces *littérateurs* si curieux, et sur-tout si honnêtes, ne soient dignes ni de s'instruire en lisant vos lettres, ni même de s'attrister en lisant les miennes. Quoi qu'il en soit, je leur serais au moins fort obligé

de ne pas retarder de plusieurs jours, (et même de quelques heures) la consolation si douce et si nécessaire à mon cœur, que les bontés de V. M. me font éprouver dans la malheureuse circonstance où je me trouve. Je ne sais plus, Sire, comment vous exprimer à quel point ces bontés si touchantes pénètrent mon ame, et combien cette ame qui ne se croyait plus ouverte qu'à la douleur, trouve encore de sensibilité en elle pour la reconnaissance qu'elle vous doit à tant de titres. Cette reconnaissance n'est pas un sentiment réservé pour moi seul, tous mes amis le partagent avec la plus tendre vénération pour votre personne. Je voudrais que V. M., sensible comme elle est, à la véritable gloire, c'est-à-dire aux hommages des hommes éclairés et vertueux, pût entendre ce qu'ils disent à la lecture de ces lettres; qu'elle pût apprendre de leur propre bouche, combien le grand Frédéric, depuis long-temps l'objet de leurs éloges et de leur admiration, leur paraît digne encore d'être aimé. J'ose croire que ce concert unanime de louanges si douces et si vraies toucherait autant V. M. que les cris de victoire de ses soldats sur les champs de bataille où elle a triomphé tant de fois. Pour moi, Sire, je fais mieux encore que de vous admirer et de vous chérir; je vous écoute, et je profite de vos leçons; je fais tout ce qui est en moi pour me distraire; j'essaye différentes sortes de travaux, d'études, de lectures, d'amusemens même; je rassemble chez moi quelques amis certains jours de la semaine; je vais les chercher les autres jours; je prends le plus de part que je puis à leur conversation, je tâche de me persuader que tout ce qui se

1776.

paſſe autour de moi me touche, ou du moins
1776. m'occupe, je tâche même de le faire croire aux autres par la part apparente que j'y prends; mes amis me croient quelquefois ſoulagé et preſque conſolé; mais quand je ne les ai plus autour de moi, quand après les avoir quitté, je me trouve ſeul dans l'univers, privé pour jamais d'un premier objet d'attachement et de préférence, mon ame affaiſſée retombe douloureuſement ſur elle-même, et ne voit plus que le vide qui l'environne et qui la flétrit; je ſuis comme les aveugles, profondément triſtes quand ils ſont ſeuls, mais que la ſociété croit gais, parce que le moment où ils converſent avec les hommes eſt le ſeul ſupportable pour eux. J'ai beau ſuivre le conſeil que V. M. veut bien me donner, et dont elle m'apprend qu'elle fait uſage pour elle-même dans ſes momens d'affliction; j'ai beau lire les philoſophes et chercher à me conſoler avec eux, j'éprouve, comme le dit ſi bien V. M., que les maladies de l'ame n'ont point d'autres remèdes que des palliatifs, et je finis par me répéter triſtement ce que m'ont dit ces philoſophes, que le vrai ſoulagement à nos peines, c'eſt l'eſpoir de les voir finir bientôt avec la fin de la vie. Cela n'eſt pas fort conſolant; mais comme le dit encore V. M., c'eſt un moyen que la nature nous donne de nous détacher de cette vie que nous ſommes obligés de quitter. Cela me rappelle le mot du ſolitaire qui diſait aux perſonnes dont il recevait quelquefois la viſite: *Vous voyez un homme preſque auſſi heureux que s'il était mort.* Je ſuis comme cette vieille femme qui voulait à toute force devenir dévote et qui n'y pouvait parvenir. *Je m'excède*, diſait-elle,

de livres de dévotion, je m'en bourre, et rien ne passe. 1776.
J'éprouve dans un ſens bien plus profond que le ſens ordinaire, combien *le malheur eſt un grand maître*, combien une perte irréparable fait naître de réflexions, cruelles à la vérité ; mais que ſans elle on n'aurait jamais eue ; combien une douleur pénétrante étend et aggrandit l'ame, et combien une penſée eſt vaſte, quand on n'en a qu'une. J'ai été touché juſqu'aux larmes, Sire, par ces mots de votre dernière lettre, ſi pleins de bonté et d'intérêt : *je vous avais écrit avant-hier, et je ne ſais comment je m'étais permis quelque badinage ; je me le ſuis reproché en liſant votre lettre.* Ne vous reprochez rien, Sire, et croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus, *per ſeria, per jocos eundem animum*, une ame qui intéreſſe également mon cœur, quand elle eſt ſérieuſe et quand elle eſt gaie. Vous mettez le comble à vos bontés en employant même la poéſie à ma conſolation, vous me dites en vers élégans et harmonieux ce que vous avez bien voulu me dire en proſe éloquente et philoſophique : votre proſe, Sire, devrait être ſignée *Sénèque*, *Montagne*, et vos vers *Lucrèce*, *Marc-Aurèle.*

La pauvre Madame Geoffrin eſt toujours dans la même ſituation, entourée des médecins qui ne peuvent la ſoulager, de ſots et de dévots qui l'ennuient, privée de voir les perſonnes qui lui plaiſent le plus, et moi de la triſte douceur de mêler mes larmes avec les ſiennes.

V. M. veut bien me raſſurer ſur la guerre que je craignais pour elle et ſur-tout pour moi ; je déſirerais bien vivement qu'elle pût me raſſurer de même ſur ſa

1776. ſanté dont l'état chancelant m'alarme et m'afflige. Ménagez-vous, Sire, et conſervez-vous pour vos peuples, pour la philoſophie et les lettres, et j'oſe ajouter pour ma conſolation. J'attends avec la plus grande impatience le printemps prochain pour m'aſſurer par moi-même de l'état de cette ſanté qui m'eſt ſi chère, et pour remplir les vœux de mon cœur, en mettant aux pieds de V. M. les ſentimens d'admiration, de reconnaiſſance, de vénération et de tendreſſe avec leſquels je ſuis plus que jamais etc.

LETTRE CL.

DU ROI.

Le 29 novembre.

Ceux qui ont le malheur d'être méfians, pouſſent ordinairement leur curioſité trop loin : on ouvre les lettres, on veut pénétrer les ſecrets des familles, et l'aſile des maiſons n'eſt plus ſacré. Soit Allemands, ſoit Français, quiconque a ouvert nos lettres, n'y aura pas trouvé des alimens à ſa curioſité. Quelques réflexions morales qui nous regardent, et voilà tout, ou des poliſſonneries qui ne ſont bonnes que pour le moment ; nous n'avons qu'à continuer de même et nous les dégoûterons.

Je ſouhaite que mes lettres vous ayent pu procurer quelque ſoulagement ; c'était l'intention pour laquelle elles étaient écrites. Vous faites très-bien de vous diſtraire ; il n'y a qu'à continuer, le temps fera le reſte : le grand point eſt d'empêcher l'eſprit de

ſe fixer conſtamment à un ſeul objet. Cet objet, comme vous le dites fort bien, eſt plus vaſte qu'on ne penſe ; tout ce qui l'environne, eſt ſombre et très-propre à détruire les illuſions du monde, à nous détacher de cette auberge où nous ne feſons que paſſer, à nous rappeler notre peu de durée, à rabaiſſer les prétentions de l'amour propre, ainſi qu'à nous convaincre de notre néant. J'avoue que ces idées ne conviennent guère aux fêtes d'un carnaval ; néanmoins il eſt bon de les avoir eues, pour ſavoir eſtimer les choſes d'après leur juſte valeur ; le plaiſir en devient moins vif, mais plus raiſonné ; on voit que le temps preſſe et qu'on ſerait bien fou de ne point profiter d'un bien certain pour courir après des folies chimériques. Voilà comme il faut adoucir des réflexions noires, en y mêlant des nuances couleur de roſe, pour ſupporter le fardeau de la vie et ne le trouver pas tout à fait révoltant. 1776.

Je viens de perdre un Général, dont toutes les femmes doivent retenir le nom, quoique peu ſonore ; il s'appelait Koſchenbar ; il y a un an que ſa femme mourut ; la tendreſſe qu'il avait pour elle et la vive douleur avec laquelle il l'a regrettée, l'ont conduit au tombeau. Ce ſerait un ſujet de tragédie, mais non un exemple à ſuivre. Tout ce qu'on doit à ſes amis, c'eſt un tendre ſouvenir de leur vertu, et ſi l'on peut, de ſecourir leur poſtérité et d'aſſiſter ceux qui leur furent chers. Mais je ne devrais pas toucher à ces matières, pour épeler ce que votre cœur ne vous dit que trop et avec plus de force.

Toutes les apparences annoncent que Madame Geoffrin n'échappera pas de cette maladie ; mais quel

1776. eſt cet excès de fanatiſme qui exerce ſa rigueur ſur une femme mourante, qui l'empêche de voir ſes amis et de mourir comme elle veut? Je ne reviens point de mon étonnement. Oui, la France a des philoſophes : mais je ſoutiens que le gros de la nation eſt plus ſuperſtitieux qu'aucun autre peuple de l'Europe; cette fougue s'échappe, comme dans le procès de Calas, de Syrven, de la Barre, ce qui s'eſt paſſé à Toulon à l'égard de d'Argens, les cris du public au ſujet de Necker; enfin cent exemples font connaître que le funeſte levain du fanatiſme agit encore en France et que ce ſera le dernier pays de l'Europe où il ſe conſervera. Je bénis la fatalité de ce que l'Allemagne devient de jour en jour plus tolérante; ce zèle pernicieux, cauſe de tant de ſcènes ſanglantes, s'éteint, et perſonne ne demande à ceux avec leſquels il vit quelle eſt leur religion. Voilà ce qui fait que l'Allemagne mérite que le philoſophe d'Alembert vienne jeter un coup-d'œil ſur elle. Je me réjouis d'autant plus de ſon apparition, que ce ſera pour lui une diverſion à ſa douleur et pour moi une grande ſatisfaction de le voir.

J'ai eu l'éréſipèle à la jambe, où il s'eſt formé un gros abcès ſous le genou; j'ai été obligé de le faire opérer, la plaie ſe fermera dans quelques jours. Vous devinez juſte, que mon intention eſt d'être utile à ma patrie, ainſi qu'à mes contemporains, pendant le peu de temps que j'aurai à vivre; le devoir de l'homme eſt d'aſſiſter ſes ſemblables en tout ce qui dépend de lui, c'eſt l'abrégé de la morale; et un cœur bien placé ſera mécontent de lui-même, s'il ne remplit pas ce devoir. Je ſouhaite de tout mon

cœur que votre chagrin diminue, que votre ſanté ſe raffermiſſe, pour que je puiſſe aſſurer cet été le cher Anaxagoras de toute mon eſtime. Sur ce etc. 1776.

P. S. Voltaire m'écrit une lettre toute mélancolique, il ſe dit accablé de malheurs; je vous prie de m'expliquer ce que c'eſt.

LETTRE CLI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 Décembre.

SIRE,

Si je ne reſpectais les occupations de V. M. preſque autant que ſa perſonne, ſi je ne ſavais qu'elle a bien mieux à faire que de lire mes jérémiades ou mes ſottiſes, les lettres que je prends la liberté de lui écrire, ſeraient beaucoup plus fréquentes, quoiqu'elles ne le ſoient déjà que trop; tant celles que V. M. a la bonté de me répondre, me rempliſſent de conſolation. Je commence à ſentir plus efficacement l'effet des conſeils qu'elle a bien voulu me donner, je me ſuis remis à la géométrie que j'avais comme abandonnée depuis long-temps, et j'en éprouve l'effet le plus ſalutaire; ma vie n'eſt pas délicieuſe, il s'en faut beaucoup, mais elle commence à être tolérable, et j'eſpère que le temps, l'étude, et ſur-tout le bonheur de voir bientôt V. M. m'aideront à ſupporter mon exiſtence. Celle

de la pauvre Madame Geoffrin, à laquelle V. M.
1776. veut bien s'intéresser, et par rapport à moi qui l'aime tendrement, et par rapport à elle qui en est bien digne; cette existence, Sire, est toujours bien fâcheuse, et sans aucun espoir d'amélioration. Heureusement elle ne paraît souffrir beaucoup ni de corps, ni même d'esprit, et je bénis à cet égard sa destinée; car il lui serait bien amer, si sa sensibilité morale avait toute son énergie, d'être privée dans la triste situation où elle est, de voir ce qu'elle aime le mieux. Oh, que V. M. a bien raison de dire que la France, avec tous ses philosophes dont elle se vante à tort ou à droit, est encore un des peuples les plus superstitieux et les moins avancés de l'Europe, et que vos bons Allemands, que nos petits Messieurs se donnent les airs de dédaigner, ne sont pas à beaucoup près aussi sots que nous! Je ne vois que les Espagnols à qui nous cédions les honneurs *du pas* en fait de sottise religieuse. Que dit V. M. de ce qui se passe actuellement dans ce malheureux pays, de la procession solemnelle et brillante que l'inquisition vient de faire à Cadix, des acclamations du peuple qui, prosterné à genoux dans les rues pendant cette cérémonie, criait: *Viva la Fè di Dios*, du gouvernement qui la souffre, de la publication que les inquisiteurs ont osé faire des bulles de Paul IV et de Pie V, qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'inquisition, sans *excepter le souverain*, du Roi d'Espagne qui permet cette insolence, qui même, dit-on, l'autorise? On assure que ce tribunal exécrable reprend toute sa vigueur et toute son activité, et qu'un seigneur

Espagnol

Espagnol très-considérable, est déjà condamné (par grâce spéciale) à une *prison perpétuelle*, pour avoir fait défricher par des familles hérétiques qu'il a appelées d'Allemagne, plusieurs cantons de son malheureux pays? Voilà bien, Sire, de quoi augmenter la mélancolie que Voltaire vous montre dans ses lettres. Cette affliction a d'ailleurs une autre cause. On a imprimé, je ne sais comment, et je ne sais où, un ouvrage assez curieux, intitulé, *la Bible* ENFIN *expliquée, et commentée par plusieurs aumôniers de Sa Majesté le Roi de P.* Vous devinez, Sire, qui est ce Roi-là. On s'est avisé, je ne sais pourquoi, de croire et de dire que Voltaire était le sacristain de ces *aumôniers*, et on ajoute que nosseigneurs du parlement, gens aussi éclairés que la Ste Hermandad, et qui n'aiment pas que la Bible soit *expliquée* par des hérétiques, veulent brûler solemnellement cette *explication*, qui n'en sera pas meilleure, et sont assez mal intentionnés pour le sacristain, qui pourtant est bien bon de les craindre. V. M. ne pourrait-elle pas lui rendre le service de faire dire par son Ministre au premier Président et aux gens du Roi, que cet ouvrage maudit est en effet celui de ses *aumôniers*, qui se sont amusés à cette besogne, pour soulager l'oisiveté *profonde* où V. M. les laisse? Elle ferait par cette déclaration une très-bonne œuvre, dont la philosophie lui aurait une obligation signalée, digne de toutes celles qu'elle vous a depuis si long-temps. 1776.

Je désire beaucoup d'apprendre qu'elles ont été les suites de l'éréſipèle de V. M., et de l'abcès qui en a été la fin. Je connais un vieillard de plus de 80 ans, qui était fort tourmenté de la goutte, et qui

1776. depuis deux ans n'en entend plus parler, après avoir eu, comme V. M. des éruptions à la peau, qui ont fini par des abcès. Oh, combien je désirerais que V. M. éprouvât le même soulagement, et combien je serais heureux de le lui avoir annoncé!

Recevez, Sire, les assurances de toute la part que je prends à la naissance du nouveau Prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Recevez sur-tout, je vous en supplie, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour votre conservation et votre bonheur, pendant l'année où nous allons entrer, et qui sera sans doute heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le précieux avantage de mettre encore aux pieds de V. M. les sentimens de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

LETTRE CLII.

DU ROI.

Le 25 janvier.

1777. Je suis bien aise d'apprendre par vous-même que vous commencez à pouvoir vous occuper de la géométrie ; la forte application que les calculs demandent, accoutume insensiblement l'esprit à s'occuper d'autres sujets que de ceux qui causent la douleur, et le temps achèvera le reste. Je me flatte que le voyage que vous ferez dans nos contrées obotrites sera avantageux à votre santé ; c'est une diversion de plus qui pourra affaiblir les profondes

impreſſions que le chagrin avat laiſſées dans votre ame. Pour moi, ce me ſera un plaiſir ſenſible de vous voir. Nous philoſopherons, nous métaphyſiquerons enſemble; mais en même temps vous devez vous attendre que nous bannirons de la converſation toutes les idées lugubres qui faneraient les roſes et les fleurs de nos amuſemens. 1777.

Des lettres d'Eſpagne avaient annoncé il y a quelques mois, des marques d'aliénation d'eſprit qu'avait données le Roi d'Eſpagne; c'eſt bien la plus grande marque de folie qu'un homme puiſſe donner que de s'abandonner à ſon confeſſeur. On croit que le Prince des Aſturies n'attend que le moment où ſon père aura fait quelque fauſſe démarche, pour l'enfermer et régner en ſa place. On frémit d'indignation en voyant cette inquiſition rétablie en Eſpagne Hélas! mon cher Anaxagoras, le bon ſens eſt plus rare qu'on ne penſe. Pour expier ſes amours avec la vache blanche, Sa Majeſté catholique ſe livre avec ſes fidelles ſujets aux mains des bourreaux tonſurés qui font plus de mal dans ce monde-ci, que jamais les diables n'en feront dans ces enfers imaginaires empruntés des Egyptiens.

Meſſieurs vos conſeillers au parlement feraient bien gens à protéger l'inquiſition; le zèle qui les anime contre Voltaire me paraît fort ſuſpect; ce pourrait bien être la ſuite du reſſentiment qu'ils lui conſervent d'avoir célébré en beaux vers leur expulſion; ils devraient rougir de honte. Quel honneur ont-ils à perſécuter un pauvre vieillard qui eſt au bord de ſa tombe? Et à bien examiner la choſe, Voltaire n'a fait que recueillir les ſentimens de quelques Anglais et

1777. leurs critiques de la bible; lui-même il gémit de leur audace, et il paraît n'avoir fait cet ouvrage que dans le deſſein qu'on le réfute. On a tant dit de choſes dans ce ſiècle contre la religion. Ses commentaires ſur la bible ſont moins forts qu'une infinité d'autres ouvrages qui font crouler tout l'édifice, en ſorte qu'on a de la peine à le relever. Mais il eſt plus aiſé de condamner un livre à être brûlé que de le réfuter. Si l'on parlait ſérieuſement en France de mes chapelains, on rirait au nez de mon miniſtre, tant ma réputation eſt mal établie en fait d'orthodoxie. Cependant Voltaire me fait de la peine, ſon abattement perce dans ſes lettres. Il faut qu'on le chicane ſur ſes établiſſemens de Ferney; il ajoute qu'il a perdu un procès, qu'il eſt ruiné et qu'il terminera ſes vieux jours dans la miſère. C'eſt l'énigme du Sphynx; il faudrait un autre Oedipe pour l'expliquer.

Tout ce qui arrive à Voltaire me fait venir une réflexion aſſez vraie malheureuſement, qu'on fait ſouvent des vœux inconſidérés en ſouhaitant une longue vie à ſes amis. Si Pompée était mort à Tarente, où il fut attaqué d'une fièvre chaude violente, il aurait été enterré avec toute ſa réputation et n'aurait pas vu périr ſa république. Si le fameux Swift était mort à temps, ſes domeſtiques ne l'auraient pas montré pour de l'argent, lorſqu'il devint imbécille. Si Voltaire était mort l'année paſſée, il n'aurait pas eſſuyé tous les chagrins dont il ſe plaint ſi amèrement. Laiſſons donc agir les vagues deſtinées, et ſans nous embarraſſer de la durée de notre courſe, contentons-nous de ſouhaiter qu'elle ſoit heureuſe.

Le neveu dont vous me félicitez, n'a pas pouſſé

ſa carrière au-delà de trois jours. Je penſe comme je ne ſais quel peuple de l'Afrique, qui pleurait à la naiſſance des enfans et fêtait leur mort, parce qu'il n'y a que ceux qui meurent qui ſoient à l'abri des chagrins et des infortunes innombrables auxquelles les hommes ſont ſujets. Je ne vous dis rien au ſujet de la nouvelle année; elle ſera aſſurément heureuſe pour moi, puiſqu'elle me procurera le plaiſir de voir le ſage Anaxagoras, et de l'aſſurer de vive voix de mon eſtime. 1777.

Sur ce, etc.

LETTRE CLIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 février.

SIRE,

Je ſuis toujours comblé et pénétré des bontés de V. M., et de l'intérêt qu'elle veut bien prendre aux progrès de ma convaleſcence morale. Ces progrès, Sire, ſont toujours bien lents; l'étude profonde me diſtrait ſans doute, et la converſation paraît quelquefois m'intéreſſer. Mais quand, fatigué de travail ou de ſociété, ce qui arrive bientôt, je me trouve avec moi-même, et iſolé comme je le ſuis dans ce meilleur des mondes poſſibles, ma ſolitude m'épouvante et me glace, et je reſſemble à un homme qui verrait devant lui un long déſert à parcourir, et l'abyme de la

1777. destruction au bout de ce désert, sans espérer de trouver là un seul être qui s'afflige de le voir tomber dans cet abyme, et qui se souvienne de lui après qu'il y sera tombé.

Mais je m'aperçois, toujours trop tard, que je fais toujours la sottise d'entretenir V. M. de mes idées lugubres, qu'elle-même veut bien dissiper. J'aime mieux lui parler du voyage que je projette, de la douceur que j'éprouverai à mettre à ses pieds tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration, dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle, et du bonheur que j'aurai encore une fois de la voir et de l'entendre. Quoique ma santé en ce moment ne soit pas trop bonne, et que le moindre dérangement à mon régime et à ma manière uniforme de vivre soit très-sensible à ma frêle et pauvre machine, j'espère cependant que cette santé et cette machine me permettront de jouir des bontés de V. M., et d'aller philosopher avec elle sur les grands maux et les petits biens de la vie.

Dans la triste situation où je suis, je m'accroche où je puis pour me soulager, et je pense quelquefois que j'ai du moins le bonheur de ne pas vivre en Espagne, et de n'avoir pas les inquisiteurs à craindre. Il est en effet bien humiliant pour un souverain, comme le dit V. M., de se mettre ainsi, lui et ses fidelles sujets, à la merci d'un jacobin; oh, que la gent sacerdotale a bien su tout ce qu'elle fesait en instituant la confession! Vivent les princes qui ne se confessent pas!

Voltaire n'a point de *vache blanche*, mais il a toujours grand peur des gens qui font brûler les vaches.

Je le crois cependant un peu plus tranquillisé en ce moment sur cette Bible expliquée et commentée par les *aumôniers* de V. M., qui n'ont rien de mieux à faire que de commenter la Bible pour d'autres, puisque V. M. ne juge pas à propos de se la faire expliquer par eux. Mais j'apprends qu'il y a en effet un autre objet dont il est en ce moment très-affligé, c'est que son établissement de Ferney lui devient très-à-charge par le peu de secours qu'il trouve pour l'entretenir, depuis que M. Turgot n'est plus en place; il écrit à V. M. *qu'il est ruiné*; cela n'est pas tout-à-fait vrai, et il fait tant de bien à ses malheureux vassaux, que je serais très-fâché que cela fût; mais il est vrai que plusieurs grands seigneurs sur lesquels il a des rentes, ne jugent pas à propos de le payer, par exemple, Mgr. le Duc de Bouillon, Mgr. le Maréchal de Richelieu, et avant tout, Mgr. le Duc de Wurtemberg. Il n'y a pas, dit-on, jusqu'à un fermier général qui ne se donne aussi les airs de faire banqueroute à ce pauvre vieillard, et de suivre les traces des Wurtemberg, des Bouillon et des Richelieu. Oh, que V. M. a bien raison sur les maux de toute espèce dont est semée notre malheureuse carrière, et sur le bon sens de ces peuples d'Afrique, qui pleuraient la naissance des enfans, et non pas leur mort! Tout ce que la philosophie peut nous dire pour nous consoler, c'est que ces maux finiront, et qu'*il vaut mieux*, comme on dit, *tard que jamais*. J'espère au moins, Sire, que mes maux ne finiront pas sans avoir été adoucis par le bien que j'espère, celui de faire encore une fois ma cour à V. M., et de lui renouveler

1777.

tous les témoignages de la tendre vénération avec
1777. laquelle je ferai jufqu'à la fin de ma vie, etc.

LETTRE CLIV.

DU ROI.

Le 7 mars.

Les remèdes de l'ame opèrent lentement, mon cher Anaxagoras, à proportion de la violence du mal dont vous avez fenti l'atteinte. Votre convalefcence ne faurait être plus avancée qu'elle ne l'eft. Il faut continuer à vous fervir du tonique de la géométrie, auquel nous ajouterons l'exercice du voyage et la diffipation que des objets nouveaux et variés vous préfenteront, et petit à petit nous rétablirons le calme dans votre ame, non pas au point d'effacer la mémoire précieufe de ce qui vous était fi cher, mais bien jufqu'à vous rendre la vie plus fupportable. Quand on eft dans le bel âge, on répare la perte de fes amis par de nouvelles connaiffances: ceux qui comme nous fe fentent chargés du poids des années, ne contractent plus de nouvelles amitiés, parce qu'elles ne font ferrées d'un nœud étroit qu'autant qu'on eft contemporain, que les fentimens, les inclinations et les goûts fe rencontrent. La génération nouvelle eft nuancée différemment de la nôtre, et de plus les inclinations d'une jeuneffe brillante ne s'affimilent point avec le flegme qui gagne plus ou moins les vieillards; il faut donc nous borner à faire des connaiffances et renoncer à

étreindre des amitiés nouvelles, à moins que quelque confeſſeur ne nous ſubjugue par ſon aſcendant. Je réponds que je ne ſerai pas dans ce cas, ni vous non plus. Ce n'eſt qu'aux grands rois à faire de ces alliances offenſives avec des cuculati, pour conquérir par leur moyen l'empire de la Jéruſalem céleſte. Nous autres qui ſommes bornés et reſtreints à ce monde, nous ne formons pas d'auſſi vaſtes projets. Il y aura ſûrement quelque hérétique de brûlé en Eſpagne, pour compenſer les amours de la vache blanche. Convenons que ce ſujet eſt moins propre à être égayé qu'à cauſer de la compaſſion pour l'aveuglement de cette pauvre eſpèce humaine pour laquelle certainement le bonheur n'eſt pas fait. L'inquiſition fera de nouveaux ravages en Eſpagne et étouffera le génie de la nation par ſon deſpotiſme tyrannique. 1777.

A Ferney le pauvre Voltaire ſouffre d'une autre eſpèce de perſécution. Je vous ſuis obligé de m'avoir mis au fait des choſes qui le chagrinent. Sans parler de ſes rares talens, ſon âge au moins devrait le mettre à l'abri de tout. Vous ne pouvez pas encore entièrement ſurmonter vos chagrins, et j'ai été pendant huit jours dans des inquiétudes mortelles pour la ſanté de mon frère Henri, qui étant allé voir notre ſœur de Brunſwic, a été ſubitement attaqué d'une péripneumonie ; il a heureuſement triomphé de ſon mal et ſa convaleſcence m'a rendu le calme. Voilà ce qui nous arrive à nous trois. Si l'on ſavait le détail d'une multitude d'individus, on ne trouverait pas mieux. La jeuneſſe inconſidérée, volage et turbulente eſt la ſeule qui s'étourdit ſur

1777. tout ce qui lui arrive ; elle eſt heureuſe, parce qu'elle ne réfléchit pas. Il faut s'étourdir ſur tout ce qu'on ne peut pas changer, nos malheurs font l'apologie de notre inconſtance, il faut en affaiblir l'idée et les oublier ſi l'on peut. Je vous avoue que je me fais un vrai plaiſir de vous voir ici et de vous entretenir ; ce ſera un bon moment qui pourra entrer pour moi en compenſation d'autres momens déſagréables. Je vous devrai cette ſatiſfaction, et je me propoſe bien de vous en témoigner ma reconnaiſſance. Sur ce etc.

LETTRE CLV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 avril.

SIRE,

MONSIEUR de Catt a dû inſtruire V. M. des triſtes raiſons qui ne me permettent pas d'aller mettre à ſes pieds tous les ſentimens de reconnaiſſance, de vénération, et de dévouement que je lui dois. Je ne répéterai point à V. M. ce détail affligeant pour moi, et ennuyeux pour elle. La ſituation où je me trouve eſt d'autant plus ſenſible pour moi, qu'aſſurément je ne pourrai rien ſubſtituer au plaiſir que je me promettais, de paſſer quelques momens auprès de V. M., de la voir encore et de l'entendre, de philoſopher avec elle, et de lui parler de tout ce qui

l'intéreſſe, bien plus que de ce qui m'intéreſſe moi-même. Je ne puis cependant, Sire, renoncer entièrement à l'eſpoir de revoir encore V. M.; mais je n'oſe plus former de projets, ni lui faire de promeſſes, dans la crainte de ne pouvoir encore les remplir. Comme je me flatte que je ne ſerai pas toujours languiſſant et malheureux, peut-être trouverai-je encore quelques momens de ma vie que je pourrai conſacrer à V. M., et ce feront à coup sûr les plus agréables pour moi. Puiſſe la deſtinée m'accorder encore cette faveur ! 1777.

V. M. a mis le comble à toutes ſes bontés pour moi par les facilités de toute eſpèce qu'elle a bien voulu me procurer pour ce voyage; je n'en abuſerai jamais, quand je me trouverais dans le cas d'en profiter; et un de mes plus grands regrets eſt de ne pouvoir en témoigner moi-même à V. M. ma tendre reconnaiſſance.

Je me reproche, Sire, d'entretenir ſi long-temps de moi V. M., et d'une manière ſi triſte; j'aime mieux lui parler de ce qui ſe paſſe ici. Nous avons depuis quinze jours le Comte de Falkenſtein, dont V. M. connaît le véritable nom. Je ne l'ai point encore vu, parce que je vis fort retiré, et vraiſemblablement je ne le verrai pas, à moins qu'il ne vienne à nos académies, ce qui eſt encore incertain. S'il nous rend viſite, je me propoſe de lui lire un petit Eloge de Fénélon qui pourra l'intéreſſer, et à l'académie des ſciences quelques reflexions ſur la théorie de la muſique. Ces deux petits morceaux ſont écrits il y a long-temps; et tout médiocres qu'ils ſont, je ne ſerais pas en ce moment en état

1777. de les faire. Il me paraît qu'en général ce prince réuſſit aſſez bien ici, qu'on le trouve honnête, affable, et cherchant à s'inſtruire. Il a déclaré que s'il venait aux académies, il ne voulait point de complimens, et quoique notre métier ſoit d'en faire, nous lui obéirons. Il va par-tout ſans être annoncé, ni même attendu; nos ſpectacles paraiſſent le toucher peu, il aime mieux voir les établiſſemens utiles, ou faits pour l'être. Il alla l'autre jour à'hôtel-Dieu, et fut ſaiſi d'horreur de la cruauté avec laquelle les malades ſont traités dans cette maiſon, étant entaſſés juſqu'à ſix dans un même lit, le mort à côté du mourant, et celui-là à côté d'un convaleſcent. Ce n'eſt pas que l'hôtel-Dieu ne ſoit très-riche, et en état par conſéquent de faire beaucoup mieux; mais cet hôtel-Dieu a des *adminiſtrateurs*, et c'eſt en dire aſſez. On aſſure que l'Empereur ira viſiter nos ports; il trouvera notre marine, non pas dans l'état brillant où elle a été quelques momens ſous Louis XIV, mais du moins dans un état ſupportable, et bien meilleur que celui où la mauvaiſe politique du Cardinal de Fleury l'avait laiſſée. Les citoyens honnêtes ſe flattent ici, que ce prince fera connaître au Roi ſon beau-frère l'état horrible de l'hôtel-Dieu, ſans doute ignoré de ce jeune prince, et que peut-être il en réſultera quelque remède à cet horrible abus. Dieu le veuille.

Nous ſommes ici fort occupés des inſurgens, et fort impatiens de voir quel ſera le ſuccès de la campagne déciſive qui va s'ouvrir. On dit que les Anglais dépeuplent l'Allemagne pour envoyer des troupes en Amérique; il me ſemble qu'il n'eſt pas

fort honnête, et encore moins honorable à tous ces petits souverains germaniques, d'envoyer ainsi leurs sujets se faire égorger à deux mille lieues, pour procurer un opéra à leurs maîtres. Aussi dit-on, que la plupart restent en Amérique, et il me semble que c'est encore leur meilleur parti. 1777.

Voilà donc le tyran du Portugal disgracié. Tout ce qu'on raconte de sa tyrannie fait horreur, mais peut-être tout cela est-il exagéré. Quant à l'Espagne, on dit que l'inquisition y continue ses vexations, et elle fait son métier, puisque le Roi la laisse faire.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire tous les regrets que je ne puis vous exprimer assez de ne pouvoir assurer que par écrit V. M. du tendre et profond respect avec lequel je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

LETTRE CLVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 mai.

SIRE,

Je crois devoir rendre compte à V. M. de la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. le Comte de Falkenstein, et dans laquelle V. M. est intéressée. Il vint samedi dernier 17 de ce mois à l'académie française, et après avoir entendu les différentes lectures qui lui furent faites, il eut la

1777. bonté de s'approcher de moi ; il me dit d'abord des choses très-obligeantes, et ajouta : on dit que vous vous proposez d'aller cette année en Allemagne, on ajoute même que vous allez devenir tout-à-fait Allemand. Je répondis que j'avais en effet formé le projet de faire ma cour cette année à V. M., et d'aller passer auprès d'elle quelques mois de la belle saison ; que j'avais fort désiré de faire ce voyage, mais que le mauvais état de ma santé ne me permettait pas de l'entreprendre, ce qui m'affligeait d'autant plus, que V. M avait bien voulu m'y inviter avec toute la bonté possible. Il me semble, dit-il, que vous avez déjà été voir le Roi de Prusse : deux fois, répondis-je, une en 1756 à Wésel, où je ne restai que peu de jours, et l'autre en 1763, où j'eus l'honneur de passer trois à quatre mois auprès de lui. Depuis ce temps, ajoutai-je, j'ai toujours désiré d'avoir l'honneur de revoir ce prince, mais les circonstances m'en ont empêché; j'ai sur-tout beaucoup regretté de n'avoir pu lui faire ma cour l'année où il vit l'Empereur à Neisse, mais en ce moment je n'ai plus rien à désirer là-dessus. Il était bien naturel, me répondit-il, que l'Empereur, jeune et désirant de s'instruire, voulût voir un prince tel que le Roi de Prusse, un si grand capitaine, un monarque d'une si grande réputation, et qui a joué un si grand rôle. C'était, ajouta t-il en propres termes, un écolier qui allait voir son maître. Je désirerais fort, lui dis-je, que M. le Comte de Falkenstein pût voir les lettres que le Roi de Prusse me fit l'honneur de m'écrire après cette entrevue ; il y verrait que ce prince portait dès-lors sur l'Empereur le jugement que la voix publique a

confirmé depuis. J'ai cru, Sire, que V.M. ne ferait pas fâchée d'être inftruite de cette converfation. Je ne lui ferai pas un détail ennuyeux de ce que l'Empereur eut la bonté d'ajouter relativement à moi-même; je lui dirai feulement que j'avais lu dans l'affemblée deux morceaux; l'un confiftait en quelques fynonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard, et parmi ces fynonymes était celui de *fimplicité*, *modeftie*, qui finiffait par une application légère et indirecte à ce prince, et qu'il me parut fentir avec plaifir. L'autre morceau était un éloge très-court de Fénélon, dans lequel il y avait auffi plufieurs chofes indirectes, qui lui étaient relatives, entr'autres un fur les voyages que Fénélon avait défiré de faire faire au duc de Bourgogne fon élève, et fur le défir qu'il avait que ces voyages fuffent fans cortège et fans appareil. Le comte de Falkenftein a recueilli au fpectacle le fruit de cette fimplicité avec laquelle il voyage. Il alla voir *Oedipe* il y a quelques jours, et dans l'endroit où Jocafte dit ces vers de la première fcène du quatrième acte: 1777.

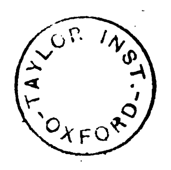
Ce Roi, plus grand que fa fortune,
Dédaignait, comme vous, une pompe importune, etc.

tout le fpectacle fe tourna vers lui, et battit des mains à plufieurs reprifes. Cette fimplicité, Sire, eft un bel exemple que l'Empereur eft venu donner à nos princes, qui en ce moment ne voyagent pas comme lui; et cet exemple lui a été donné par un autre roi, bien fait pour fervir de modèle en tout à fes confrères. L'Empereur a vu avec intérêt tout ce

1777. qui mérite d'être vu ici, et il a marqué par-tout beaucoup de raiſon et d'envie de s'inſtruire. Il fut vendredi dernier à l'académie des belles-lettres, où on lui lut l'extrait des mémoires les plus intéreſſans qui avaient été donnés depuis ſix mois par les académiciens. Parmi ces mémoires il s'en trouva un ſur ce que penſaient les anciens de la fureur du jeu Il ſe tourna vers M. Turgot qui préſidait à l'aſſemblée, et lui dit: *Voilà un mémoire qui eſt aſſez de ſaiſon.* C'eſt qu'en effet la fureur du jeu eſt à la cour plus grande que jamais, malgré le bon exemple que le roi donne à ce ſujet.

Comme cette lettre, Sire, eſt uniquement deſtinée à parler à V. M. du voyage de l'empereur, je n'y mêlerai point *Childebrand* en vous parlant aujourd'hui de moi. Ma ſanté eſt toujours très-languiſſante, et juſqu'à préſent la belle ſaiſon y fait peu de changement; il eſt vrai que cette belle ſaiſon eſt affreuſe par les pluies continuelles qui tombent depuis ſix ſemaines.

Je finis en renouvelant à V. M. tous mes regrets de ne pouvoir moi-même aller mettre à ſes pieds les ſentimens d'admiration, de reconnaiſſance, et de profond reſpect que je lui dois à tant de titres, et avec leſquels je ſerai toute ma vie, etc.



LETTRE

LETTRE CLVII.

DU ROI.

Le 1 juin.

Je suis fâché d'apprendre le dérangement où se trouve votre santé: cela arrive très-mal-à-propos pour moi qui m'étais fait une joie du plaisir de vous voir. Il faut espérer que d'autres temps me seront plus favorables. Je comprends que toute la France n'est occupée présentement que du Comte de Falkenstein. Depuis Charles-Quint c'est le premier Empereur qui ait passé en France; mais son voyage ne sera ni aussi coûteux ni aussi hasardé que celui de son dévancier. L'Autriche et la France sont alliées, et il n'y a point de maîtresse à qui donner des bagues de diamans. Ce prince marque beaucoup d'ardeur pour s'instruire; c'est par cette raison qu'il néglige les bagatelles et ne s'attache qu'aux choses relatives au gouvernement; il est très-affable, même un peu coquet.

1777.

Je devine tout ce que contiendra votre discours sur M. de Fénelon. Vous n'oublierez pas son Télémaque, ce qui vous donnera matière de traiter des perfections désirables dans un jeune prince, et chacun à ce portrait reconnaîtra le jeune monarque qui vous écoute; cela est fin et ne pourra pas déplaire, parce que l'encensoir ne donnera pas à travers le visage de celui dont vous ferez le panégyrique. Je lus ces jours passés un ouvrage intitulé *la philosophie de la nature*, d'un certain Delisle; j'y ai trouvé de bonnes choses, quelques idées creuses, mais pas

1777. autant de méthode qu'on en désirerait dans un ouvrage philosophique On dit que vos prêtres ont fait rage contre l'auteur et qu'il est banni de France ; certainement son livre ne méritait pas une telle rigueur. Je suis sur le point de partir pour la Prusse. A mon retour mes lettres seront plus longues. Je me borne à présent à faire des vœux pour votre entier rétablissement, dans l'espérance de pouvoir vous assurer moi-même de toute mon estime. Sur ce etc.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

Le 23 juin.

Je suis fâché d'apprendre que votre santé ne se remet point; il faut espérer que le temps et le régime lui rendront sa première vigueur. Je vois qu'on devine mal. J'avais imaginé le discours que vous feriez devant l'Empereur. La façon dont vous vous y êtes pris, est encore plus fine et plus flatteuse. Je vous suis très-obligé de ce que vous avez dit à ce prince. Je ne suis pas surpris qu'il ait trouvé tant d'approbation à Paris; il a beaucoup d'esprit, il est affable et désire de s'instruire; il s'est trouvé dans un pays où il y a infiniment de choses à admirer, et ses applaudissemens ont été la suite de son jugement et non ceux d'une ignorance étonnée de voir des objets nouveaux. Les Français sont accoutumés à voir souvent chez eux des Tudesques à peine sortis de l'école, qui fréquentent communément à Paris assez mauvaise compagnie; leur surprise aura été d'autant plus

grande de voir le premier prince de cette nation mieux élevé qu'ils ne croient que des ſouverains peuvent l'être: ſi Madame ſa mère s'en va dans le pays dont on ne revient jamais, il ne tardera pas à faire parler de lui. 1777.

M. de Jaucourt, parent de l'encyclopédiſte, eſt venu à Magdebourg voir les troupes: c'eſt un des aimables Français que j'aye vus de long-temps. Nous avons beaucoup parlé de vous; il a des connaiſſances. Je me ſuis informé de ſon parent, qui par goût a étudié la médecine chez Boerhaave; une de ſes parentes a élevé ma ſœur de Suède, et une de mes ſœurs qui eſt morte: il a été avec moi juſqu'en Poméranie; il part pour Vienne voir les troupes autrichiennes; l'Empereur lui a permis de s'y trouver. Pour moi j'ai pouſſé juſqu'à la patrie de Copernic; ce n'eſt plus à préſent celle des philoſophes, mais ſi le ſol n'en eſt pas changé, j'eſpère qu'elle en produira de nouveaux.

Il paraît un diſcours plein de dures vérités contre le gouvernement; mais ce ſont des paroles qui ont pénétré les oreilles ſans affecter le cœur. L'on continuera donc de faire la guerre à ces pauvres Américains. A propos, Grimm repaſſera chez nous pour ſe rendre en France, d'où il retournera dans peu en Ruſſie. S'il n'apprend pas à connaître le monde, perſonne ne le connaîtra; il ne lui manque que d'avoir vu la Suède et la Grœnlande pour avoir été par-tout. J'aime mieux m'inſtruire dans mon cabinet que de tant courir le monde. Les hommes dans les différens pays ſe reſſemblent tous, ils ont les mêmes paſſions; les uns les ont plus vives, les autres moins,

1777. cela revient à peu près à la même chose, et la différence des mœurs et des usages peut s'apprendre en lisant aussi bien qu'en voyant; il n'y a que les Anaxagoras qui valent la peine qu'on les cherche. Adieu, mon cher d'Alembert, bonne santé et bon courage; avec ces deux assistans je ne désespère pas de vous revoir.. Sur ce etc.

LETTRE CLIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 juillet.

SIRE,

Je suis pénétré de reconnaissance de l'intérêt que V. M. veut bien marquer pour ma santé, et de la part qu'elle a la bonté de prendre à la peine que j'éprouve de ne pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens que je lui dois. Cette peine, Sire, est d'autant plus grande, que dans l'impossibilité où je suis de rien mettre à la place de la douce satisfaction que je me promettais, j'éprouve même le malheur de ne pouvoir goûter en ce moment les seuls et tristes plaisirs qui me restaient. La saison est si pluvieuse et souvent si froide, que la promenade même m'est presque entièrement interdite, quoiqu'elle soit ma seule ressource, mes sociétés d'hiver étant toutes dispersées; je me trouve presque tous les jours seul avec moi-même, sentant plus vivement que jamais tout ce que j'ai perdu, et le malheur de ne

pouvoir le remplacer. Mais je ſens que j'abuſe des bontés dont V. M. m'honore, en l'entretenant de ce douloureux objet. J'aime mieux lui parler de tout le plaiſir que j'ai eu en apprenant par M. de Catt que la ſanté de V. M. eſt dans le meilleur état, et que non-ſeulement elle réſiſte aux mouvemens prodigieux que V. M. ſe donne, mais qu'elle en eſt même affermie et fortifiée. M. le Comte de Falkenſtein, que nous n'avons plus depuis la fin de Mai, s'eſt donné auſſi de ſon côté bien du mouvement pour voir la France; il profitera ſans doute pour ſon adminiſtration, du bien et du mal qu'il a vu preſque par-tout, à commencer par la capitale. J'ai déjà entendu dire à plus d'un bon juge (et je n'en aurais pas beſoin après V. M.) ce qu'elle me fait l'honneur de me dire ſur l'impératrice Reine; n'ayant jamais eu l'honneur d'approcher de cette princeſſe, que d'ailleurs je n'aurais pas pris la liberté de juger, il me ſemble qu'elle mérite au moins des éloges pour avoir inſpiré à ſes enfans le goût de la ſimplicité et de l'affabilité qui rendent les princes ſi chers aux peuples. Je crois l'Empereur en ce moment ſur le chemin de ſes Etats. Il a dû paſſer par Genève, et j'imagine qu'après avoir vu tant de choſes, dont quelques-unes n'en valaient guère la peine, il aura déſiré de voir auſſi le patriarche de Ferney, à qui cette viſite *impériale* donnerait pluſieurs années de vie. Il y a long-temps que je n'ai eu de ſes nouvelles, que je crois d'ailleurs aſſez bonnes; j'imagine qu'il a en ce moment chez lui ce pauvre diable d'auteur de *la philoſophie de la nature*, qui a été ſi cruellement et ſi platement perſécuté par les 1777.

1777. pitoyables janféniftes qui fe mêlent de juger au Châtelet de la vie et de la liberté des citoyens. Noffeigneurs du parlement l'ont mieux traité, parce qu'ils ont eu peur du cri public; cependant, pour l'honneur de la magiftrature, ils n'ont ofé le renvoyer abfous, et ils ont cru lui devoir une petite réprimande, qu'il méritait un peu à la vérité, pour n'avoir pas fait un meilleur livre. V. M. a très-bien jugé cette rapfodie, qui en vérité n'était pas digne du bruit qu'elle a fait.

On dit en effet que Grimm reviendra cet hiver en France, pour retourner encore à Pétersbourg. J'irais plus loin, il eft vrai, pour chercher la fanté; mais j'aurais beau courir, je craindrais qu'elle n'allât toujours plus vîte que moi. Je fuis pourtant un peu mieux en ce moment, grâce à la faifon, toute mauvaife qu'elle eft; mais c'eft l'hiver que mon malheureux eftomac m'attend, pour me jouer fes tours. Il faut fe préparer à le combattre, et en attendant prendre patience.

Je ne vois plus depuis très-long-temps mon ancien confrère le Chevalier de Jaucourt l'encyclopédifte. Il vit dans la plus grande retraite, et s'occupe, dit-on, d'une nouvelle édition du Morery; car il ne peut travailler qu'à des ouvrages en plufieurs volumes in-folio. Les petits volumes de Racine et de la Fontaine ne contiennent pas tant de mots, et plus de chofes. Du refte, chacun fait comme il l'entend pour s'amufer; mais il n'eft pas auffi aifé d'amufer les autres. Encore le quaker Fréeport a-t-il raifon dans l'Ecoffaife de Voltaire, quand il dit qu'il eft plus difficile de s'amufer que

de s'enrichir; c'eſt bien pis quand on veut amuſer ceux qui s'ennuient. 1777.

J'ai lu le diſcours de M. Pitt ou Milord Chattam (qui aurait bien mieux fait de conſerver ſon premier nom). Ce diſcours eſt en effet, comme le dit V. M., plein de vérités fâcheuſes, mais que le gouvernement anglais n'a pas écoutées. Il s'acharne à cette guerre d'Amérique, qui ne lui réuſſira pas, et nous a donné le temps de mettre notre marine en état de réſiſter à la ſienne. Les dernières nouvelles qu'on a reçues, n'annoncent pas une campagne brillante de la part des Anglais. Je déſirerais bien de ſavoir, s'il n'y a point d'indiſcrétion à faire de pareilles queſtions à V. M., ce qu'elle penſe de cette guerre, de la conduite politique et militaire des Anglais, et des manœuvres de Washington; je n'oſerais pas lui demander ſon avis, ſi je n'étais bien ſûr qu'en une phraſe elle m'en dira plus que d'autres ne feraient en un volume. La netteté, la briéveté, la préciſion caractériſent tous ſes jugemens politiques, militaires et littéraires, et l'avocat Vénitien lui dirait comme à ſes juges, *E ſempre ben.* Mais il me ſemble que ce même avocat, s'il liſait cette longue lettre, me dirait à moi de me taire, et de reſpecter les momens précieux de V. M. Je finis donc en la priant d'agréer avec ſa bonté ordinaire la tendre vénération avec laquelle je ferai juſqu'à la fin de ma vie etc.

LETTRE CLX.

DU ROI.

Le 13 Août.

1777. Je commence ma lettre par des vers de Chaulieu, qui ſont une leçon pour les vieillards de notre âge:

> Ainſi ſans chagrins, ſans noirceurs,
> De la fin de mes jours poiſon lent et funeſte,
> Je sème encor de quelques fleurs
> Le peu de chemin qui me reſte.

En penſant ainſi, les nuages de l'eſprit ſe diſſipent, et une douce tranquillité ſuccède aux agitations qui nous troublent. Ce n'eſt pas à moi à prêcher les ſages, c'eſt un poëte philoſophe qui leur parle. J'apprends que le Comte de Falkenſtein a vu des ports, des arſenaux, des vaiſſeaux, des fabriques, et qu'il n'a point vu Voltaire. Ces autres choſes ſe rencontrent par-tout, et il faut des ſiècles pour produire un Voltaire. Si j'avais été à la place de l'Empereur, je n'aurais pas paſſé par Ferney ſans entendre le vieux patriarche, pour dire au moins que je l'ai vu et entendu. Je crois, ſur certaines anecdotes qui me ſont parvenues, qu'une certaine Dame Thérèſe, très-peu philoſophe, a défendu à ſon fils de voir le patriarche de la tolérance. Ce que l'Empereur a de bon, il le tient de lui-même; c'eſt ſon propre fonds, c'eſt ſon caractère à lui, qui a perfectionné ſon éducation. Ce maréchal de Bathyani qui l'a élevé et que

j'ai connu particulièrement, était un digne homme
et capable de donner de bons principes à un jeune 1777.
prince. Je le répète encore, Helvétius s'eſt trompé dans ſon ouvrage de l'Eſprit: il ſoutient que les hommes naiſſent à-peu-près avec les mêmes talens. Cela eſt contredit par l'expérience. Les hommes portent en naiſſant un caractère indélébile; l'éducation peut donner des connaiſſances, inſpirer à l'élève la honte de ſes défauts; mais l'éducation ne changera jamais la nature des choſes. Le fonds reſte, et chaque individu porte en lui les principes de ſes actions. Cela doit être, parce que nous découvrons des lois éternelles; eſt-il donc probable, dès que quelque choſe eſt déterminé dans l'univers, que tout ne le ſoit pas? Je ſais que j'agite une grande queſtion, mais en m'adreſſant au plus ſage philoſophe des Gaules: c'eſt à lui à la réſoudre.

Vous voulez ſavoir ce que je penſe de la conduite des Anglais? Tout ce qu'en penſe le public; qu'ils ont péché contre la bonne foi, en ne tenant pas à leurs colonies le pacte tel qu'ils l'avaient fait avec elles, en déclarant mal-adroitement et contre les règles de la prudence la guerre à un de leurs membres, dont il ne pouvait réſulter que du mal pour eux; parce qu'ils ont ignoré ſtupidement la force de ces colonies, et ſe ſont imaginé que le Général Cages pourrait les ſoumettre avec 5 ou 6,000 hommes qu'il commandait; qu'ils ont pris des troupes à leur ſolde, ſans avoir ſongé aux vaiſſeaux qui devaient les tranſporter en Amérique; qu'ils ont acheté ſur le marché de Londres les proviſions et vivres pour cette armée qui devait combattre en Penſyl-

1777. vanie; enfin il n'y a que des fautes à reprocher à ces insulaires. Pourquoi ont-ils séparé à la distance de trois cents milles le corps que Carleton commandait et celui à la tête duquel est maintenant Bourgoyne? Comment ces corps pouvaient-ils dans cet éloignement se porter des secours mutuels? Fallait-il encore dans une telle situation se brouiller de gaieté de cœur avec les Russes, indisposer les Hollandais par leur insolente arrogance et multiplier le nombre de leurs ennemis par leur mauvaise conduite? Au reste, je commence par vous déclarer que les voiles épais qui cachent l'avenir, le dérobent aussi bien à mes yeux qu'à ceux des autres; mais si je voulais, à l'exemple de Cicéron, prévoir ce que certaines combinaisons semblent annoncer, je pourrais peut-être hasarder de dire qu'il paraît que les colonies se rendront indépendantes, parce que certainement cette campagne ne les écrasera pas, que le gouvernement des gottdams aura de la peine à fouiller dans les bourses des particuliers, pour fournir à la campagne prochaine, qu'entre-ci et le printemps prochain la guerre sera déclarée entre la France et l'Angleterre, qu'on se battra dans les colonies réciproquement, et que peut-être la France pourrait se remettre en possession du Canada, si la fortune ne lui est pas trop contraire. Voilà des rêves, puisque vous en voulez; il en sera ce qu'il plaira à la fatalité, et quoi qu'il arrive, cela ne nous empêchera pas de semer de fleurs le peu de chemin qui nous reste.

Je ne sais ce que Grimm est devenu. On dit qu'il est parti de Pétersbourg avec un autre monarque qui voyage incognito; il se pourrait donc bien qu'il fût

actuellement à Stockholm; je crois pourtant que vous le reverrez à Paris. Pour vous, mon cher d'Alembert, je ne sais si je vous verrai ou ne vous verrai jamais. Cela ne m'empêche pas de vous souhaiter toutes sortes de prospérités, un plus beau temps que celui de cet été, une douce satisfaction intérieure, et un peu de cette gaieté qui est le bonheur de la vie. 1777.

Sur ce etc.

LETTRE CLXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 Septembre.

SIRE,

En revenant de la campagne, où j'avais été passer quelques semaines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guères, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, et le rêve très-philosophique qu'elle y a joint; je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre sur l'un et sur l'autre objet.

Je remercie très-humblement V. M. du conseil qu'elle me donne avec Chaulieu; de *semer de fleurs* le peu de chemin qui me reste. Vous en parlez, Sire, bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, et à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne sera plus semée que

1777. de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme les pièces de bled, qui se passeraient bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que V. M. du peu d'empressement que le Comte de Falkenstein a témoigné pour voir le patriarche de Ferney; et je ne doute nullement que V. M. n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moins bien persuadé que le conseil ne vient pas de sa sœur, qui est, dit-on, remplie d'estime pour le patriarche, et qui plus d'une fois l'en a fait assurer.

Malgré la prise de Ticonderago, et les nouveaux avantages que les Anglais s'en promettent, je pense avec V. M. (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en beaucoup d'autres) que ces insulaires très-insolens ne viendront pas à bout de leurs colonies, et j'avoue que je ne serais pas fâché de leur voir subir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs sottises. Il ne paraît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer, et s'ils tentent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraisemblablement encore un an à respirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plutôt qu'ils pourront, et je souhaite plus que je ne le crois, que nous soyons en état de la soutenir.

Grimm est en effet à Stockholm à la suite du Roi de Suède; je sais qu'il se propose d'aller à Berlin, et peut-être aura-t-il déjà fait sa cour à V. M. C'est le seul bonheur que je lui envie, et dont je ne veux pas désespérer encore; c'est la seule idée flatteuse qui

me reſte, et que j'aime au moins à nourrir, ſi ma frêle machine ne me permet pas de la réaliſer. 1777.

Je viens à préſent, Sire, à l'excellent rêve dont V. M. m'a fait part. Que de gens, Sire, et que de princes même tout éveillés, qui ne penſent pas comme V. M. rêve? Hélas! pour le malheur de la pauvre eſpèce humaine, ce rêve ne l'eſt pas aſſez, et tout ce qui en eſt l'objet n'eſt que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les ſottiſes humaines, et en voyant avec quel agrément elles y ſont perſifflées, *j'ai dit le vers* de la comédie:

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

Je prendrai à cette occaſion la liberté de faire une repréſentation à V. M.; elle a pour objet le progrès des lumières philoſophiques, qui va ſi lentement malgré vos efforts et ſur-tout votre exemple. Vous avez, Sire, dans votre académie, une claſſe de philoſophie ſpéculative, qui pourrait, étant dirigée par V. M., propoſer pour ſujets de ſes prix des queſtions très-intéreſſantes et très-utiles; celle-ci par exemple, *s'il peut être utile de tromper le peuple*? Nous n'avons jamais oſé à l'académie françaiſe propoſer ce beau ſujet, parce que les diſcours envoyés pour le prix doivent avoir, pour le malheur de la raiſon, deux docteurs de Sorbonne pour cenſeurs, et qu'il n'eſt pas poſſible avec de pareilles gens d'écrire rien de raiſonnable. Mais V. M. n'a ni préjugés ni Sorbonne, et une queſtion comme celle-là ſerait bien digne d'être propoſée par elle à tous les philoſophes de l'Europe, qui ſe feraient un plaiſir de la traiter. De pareils ſujets vaudraient mieux, ce

1777. me semble, que la plupart de ceux qui ont été proposés jusqu'ici par cette classe métaphysique. Le dernier sur-tout m'a paru bien étrange par son inintelligibilité; je n'ai vu personne qui ne pensât comme moi là-dessus, et je suis bien sûr que mon ami la Grange n'a pas été consulté. Il aurait certainement épargné à l'académie le désagrément de voir ses questions tournées en ridicule.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre un mémoire sur lequel je demande avec la plus grande instance à V. M. de vouloir bien faire faire une réponse détaillée. L'objet est si intéressant que je ne doute pas du succès de ma demande. La société royale de médecine, établie à Paris, est composée de ce qu'il y a dans la faculté de meilleur et de plus instruit, connaissant les bontés dont V. M. m'honore, s'est adressée à moi pour présenter ce mémoire à V. M., et pour en obtenir les éclaircissemens qu'elle demande. Je la supplie très-humblement de vouloir bien donner ses ordres à ce sujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne, après avoir eu jusqu'au commencement d'Août le plus vilain été. Je redoute l'approche de la mauvaise saison, et je commence même à me sentir des approches du froid. Qu'il fasse de moi cependant tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il épargne la santé vraiment précieuse de V. M.!

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

LETTRE CLXII.

DU ROI.

Le 5 Octobre.

Je suis persuadé que l'air de la campagne vous aura été salutaire, sur-tout le changement de lieu et la dissipation qui chasse les idées qui attristent, et donne à ce qui pense en nous la force de reprendre son assiette naturelle. Le Colonel Grimm a passé ici: je l'ai chargé d'un autre griffonnage plus sérieux que mon rêve, que je soumets à la censure de la philosophie, qui seule est en droit de juger si les hommes raisonnent bien ou mal. Vous me trouverez peut-être un grand barbouilleur de papier. Vous vous en étonnerez moins, si vous voulez vous rappeler que ma méthode est de méditer par écrit pour me corriger moi-même. Je m'en trouve bien, parce qu'on peut oublier ses réflexions et qu'on retrouve ce qu'on a couché sur le papier. 1777.

Mon ami, de la bonne humeur, c'est le seul lénitif qui fasse supporter le fardeau de la vie. Je ne dis pas qu'on soit toujours maître de se procurer cette disposition d'esprit; cependant en glissant sur la superficie des maux et en imitant Démocrite, on peut s'amuser de ce qui paraîtrait insipide à un misantrope. Par exemple, Voltaire peut conserver toute sa bonne humeur, sans avoir vu le Comte de Falkenstein. Combien de sages ont mis au nombre de leur bonheur de n'avoir pas vu des souverains? La visite d'un Empereur peut flatter la vanité d'un homme

1777. ordinaire, Voltaire doit ſe mettre au-deſſus de ces petiteſſes.

Vous me parlez d'une queſtion à propoſer à l'académie. Hélas! nous avons perdu encore récemment le pauvre Lambert, un de nos meilleurs ſujets. Je ne ſais qui pourra traiter la queſtion, s'il eſt permis de tromper les hommes? Je crois que Béguelin ſerait le ſeul capable de traiter philoſophiquement cette queſtion. Je verrai comment cela pourra s'arranger. Si nous conſultons la ſecte acataleptique, nous conviendrons que la plupart des vérités ſont impénétrables pour la vûe des hommes, que nous ſommes comme dans un épais brouillard d'erreurs, qui nous dérobe à jamais la lumière. Comment donc un homme, excepté quelques vérités géométriques, peut-il être ſûr, étant trompé lui même, de ne pas tromper ſes pareils? Tout homme qui veut en impoſer au public de propos délibéré, pour ſon intérêt ou pour quelque vue particulière, eſt ſans doute coupable; mais n'eſt-il pas permis de tromper les hommes, lorſqu'on le fait pour leur bien? Par exemple, de déguiſer une médecine à laquelle le malade répugne, pour la lui faire avaler, parce que c'eſt le ſeul moyen de le guérir? ou bien de diminuer la perte d'une grande bataille, pour ne pas décourager une nation entière? ou enfin de diſſimuler un malheur ou un danger auquel un homme ſerait trop ſenſible, ſi on le lui annonçait crument, afin d'avoir le temps de l'y préparer? S'il s'agit de religion, il paraît par tout ce qui nous eſt parvenu de l'antiquité, que l'ambition s'en eſt ſervie pour s'élever. Mahomet et tant d'autres chefs de ſectes atteſtent

cette

cette vérité. Ils ont été sans-doute coupables; mais d'autre part considérez qu'il est peu d'hommes qui 1777. ne soient timides et crédules, et que si on ne leur avait annoncé une religion, eux-mêmes ils s'en seraient fait une. Voilà pourquoi on a vu et trouvé des cultes établis presque sur la surface de tout notre globe. Sitôt que ces religions ont pris racine, le peuple fanatique veut qu'on les respecte, et malheur à ceux qui voudraient l'en détromper, parce que très-peu d'hommes ont l'esprit assez juste pour raisonner conséquemment. Cela n'empêche pas que tout philosophe ne doive combattre le fanatisme, parce que ce délire produit des horreurs, des crimes et les actions les plus abominables.

J'en viens au remède que vous me demandez. Vous recevrez ci-joint toutes les explications que vous désirez et même une petite dose de cette préparation; la chose est certaine, l'inventeur a opéré des cures merveilleuses, dont il y a des milliers de témoins. Il faudrait en faire prendre au parlement d'Angleterre, car il semble que quelque chien enragé l'a mordu. Ces gens se conduisent comme des insensés. Vous aurez sûrement la guerre avec ces gottdams; les colonies deviendront indépendantes et la France regagnera le Canada qu'on lui a enlevé. Je souhaiterais que cet oracle fût plus certain que ceux des Calchas.

Vous me laissez toujours ce qui était au fond de la boîte de Pandore, l'espérance de vous voir; mais vous savez le proverbe: *on désespère quand on espère toujours*. Si je ne puis vous voir dans ce monde-ci, je vous appointerai aux champs élysées, où vous serez

entre Archimède, Cassini, Anaxagoras et Newton.
1777. Cependant ne vous hâtez pas de faire ce voyage, je m'intéresse trop à votre conservation pour le désirer.

Sur ce, etc.

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

Le 26 octobre.

Il y a, mon cher d'Alembert, un proverbe qui souvent n'est que trop vrai: *un malheur ne vient jamais sans l'autre*; je serais fort embarrassé d'en donner une raison passable. Ni plus ni moins l'expérience prouve que cela arrive souvent. Voilà madame Geoffrin attaquée de paralysie, qui selon toutes les apparences, après avoir langui jusqu'à l'hiver, sera emportée par un coup d'apoplexie foudroyant. J'en suis fâché pour vous, et pour les lettres qu'elle honorait. Mais, mon cher d'Alembert, vous savez apparemment qu'elle n'était pas immortelle. A bien prendre les choses, les morts ne sont pas à plaindre, mais bien leurs amis qui leur survivent. La condition humaine est sujette à tant d'affreux revers, qu'on devrait plutôt se réjouir de l'instant fatal qui termine leurs peines, que du jour de leur naissance. Mais les retours qu'on fait sur soi-même sont affligeans; on a le cœur déchiré de se voir séparé pour jamais de ceux qui méritaient notre estime par leur vertu, notre confiance par leur probité, et notre attachement par je ne sais quelle sympathie qui se rencontre quelquefois dans les

humeurs et dans la façon de penser. Je suis tout-à-fait de votre sentiment, qu'à notre âge il ne se forme plus de telles liaisons; il faut qu'elles soient contractées dans la jeunesse, fortifiées par l'habitude, et cimentées par une intégrité soutenue. Nous n'avons plus le temps de former de semblables liaisons; la jeunesse n'est point faite pour se prêter à notre façon de penser. Chaque âge a son éducation, il faut s'en tenir à ses contemporains, et quand ceux-là partent, il faut se préparer lestement à les suivre. J'avoue que les ames sensibles sont sujettes à être bouleversées par les pertes de l'amitié; mais de combien de plaisirs indicibles ne jouissent-elles pas, qui seront à jamais inconnus à ces cœurs de bronze, à ces ames impassibles, (quoique je doute qu'il en existe de telles?) Toutes ces réflexions, mon cher d'Alembert, ne consolent point. Si je pouvais ressusciter les morts, je le ferais. Vous savez que ce beau secret s'est perdu. Il faut nous en tenir à ce qui dépend de nous. Lorsque je suis affligé, je lis le troisième livre de Lucrèce, et cela me soulage. C'est un palliatif; mais pour les maladies de l'ame nous n'avons pas d'autre remède.

1777.

Je vous avais écrit avant-hier, et je ne sais comment je m'étais permis quelque badinage; je me le suis reproché aujourd'hui en lisant votre lettre. Ma santé n'est pas trop raffermie encore. J'ai eu un abcès à l'oreille dont j'ai beaucoup souffert. La nature nous envoie des maladies et des chagrins, pour nous dégoûter de cette vie que nous sommes obligés de quitter; je l'entends à demi-mot et je me résigne à ses volontés.

1777. Vous me parlez, mon cher, de guerre et des avant-coureurs qui pronoſtiquent l'arrivée du Dieu Mars. Ce que j'en ſais, c'eſt que les Portugais pouſſent à bout la patience eſpagnole, et qu'en conſéquence d'un certain pacte de famille, le plus chrétien des rois ſera dans le cas de ſeconder ſes alliés. Ce ſera probablement ſur mer que les parties belligérantes exhaleront leur fureur. Vous ſavez que ma flotte manque de vaiſſeaux, de pilotes, d'amiraux et de matelots; probablement elle n'agira point. Et quant à la guerre du continent, je ne vois pas comment elle aurait lieu. Votre jeune roi ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec tous ſes voiſins; s'il y a des puiſſances qui ont ce que les Italiens appellent la *rabbia d'ambitione*, il eſt à préſumer qu'elle ne pervertira pas les bonnes et ſages diſpoſitions dans leſquelles ſe trouve votre jeune monarque: d'où je conclus qu'après s'être battus dans les mers des deux Indes, les auteurs des troubles, laſſés ou punis de leurs entrepriſes, feront la paix, ſans que Bellone ſuivie de la Diſcorde, troublent le reſte de l'univers. Souvenez-vous en liſant ceci que ce n'eſt ni de Delphes, ni de l'antre de Trophonius que part cet oracle, mais que ce ſont des combinaiſons humaines ſur des contingens futurs ſujets à l'erreur.

En attendant je me réjouis véritablement de vous voir ici; j'eſpère même que ce voyage vous ſera ſalutaire, parce que tout l'eſt pour qui peut faire diverſion à la douleur. J'en reviens toujours à l'ouvrage, que je vous recommande. Mon ami Cicéron ayant perdu ſa fille Tullie qu'il adorait, ſe jeta dans la compoſition: il nous dit qu'en commençant il fut

obligé de se faire violence, qu'ensuite il trouva du plaisir dans son travail, et qu'enfin il gagna assez sur lui-même pour paraître à Rome, sans que ses amis le trouvassent trop abattu. Voilà, mon cher d'Alembert, un exemple à suivre; si j'en savais un meilleur, je vous le proposerais. Nous sentons nos pertes par le prix que nous y mettons; le public, qui n'a rien perdu, n'en juge pas de même, et il condamne avec malignité ce qui devrait lui inspirer la plus tendre compassion. Toutes ces réflexions ne font pas aimer ce public. Faites-vous violence, mon cher, vivez et que j'aye encore une fois le plaisir de vous voir et de vous entendre avant de mourir. Sur ce, etc. 1777.

LETTRE CLXIV.

DU ROI.

Le 11 novembre.

J'AI chargé Catt de vous informer de tout ce qui est relatif au remède trouvé contre la rage. Il n'est pas besoin de permission pour entrer en correspondance avec notre académie; elle reçoit les lettres de quiconque lui en adresse, et y répond. Au reste je dois vous avertir que j'ai été surpris de voir imprimées des lettres que je vous ai écrites, et d'apprendre qu'il y en a d'autres qui courent manuscrites à Paris. Je ne sais si, comme quelques-uns

1777. le soutiennent, il est sûr que Pythagore vécut du temps de Numa; toutefois il est certain qu'il ne nous est resté aucune lettre que Numa lui ait adressée. De même nous ne voyons pas que Platon, qui s'est trouvé à la cour de Denys, ait publié la correspondance où il était avec ce tyran. Aristote ne nous a transmis aucune des épîtres qu'Alexandre lui avait adressées. Les philosophes de nos jours se conduisent donc d'après d'autres principes que les anciens, ce qui doit obliger dans nos temps modernes les princes au silence. Sur ce, etc.

LETTRE CLXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 novembre.

SIRE,

M. Grimm, à son arrivée à Paris, m'a remis le paquet dont V. M. l'avait chargé pour moi. J'ai lu avec avidité l'excellent écrit qu'il contenait, et je voulais en faire sur le champ mes très-humbles remercîmens à V. M.; mais j'ai pensé qu'ayant eu l'honneur de lui écrire il y a peu de temps, ce serait l'importuner bien souvent de mes lettres, et qu'elle a mieux à faire que de lire fréquemment mes barbouillages; j'ai mieux aimé employer ce temps à lire, à relire, et à faire lire à ceux qui en sont dignes un ouvrage si digne lui-même de V. M., si plein des

plus excellens principes de gouvernement, écrit avec tant de raifon, d'efprit et d'élégance, et dont V. M. prouve combien les préceptes font fages, par le foin et le fuccès avec lequel elle les pratique. Votre conduite, Sire, et l'exemple que vous donnez aux autres fouverains, font encore fupérieurs aux fages et utiles leçons qu'ils peuvent puifer dans vos écrits. Puiffiez-vous donner encore long-temps l'exemple et le précepte! 1777.

J'ai eu le malheur de perdre, il y a un mois, madame Geoffrin, la feule véritable amie qui me reftât; depuis la perte de l'amie avec laquelle je paffais toutes mes foirées, j'allais, pour adoucir ma peine, paffer les matinées avec madame Geoffrin, dont l'amitié était ma reffource. Je ne fais plus que faire à préfent de mes foirées ni de mes matinées, et tout ce qui les occupe n'eft que du rempliffage. Je demande pardon à V. M. de lui parler encore de moi, et je crains d'abufer de fes bontés.

Quand j'ai eu l'honneur de propofer à V. M. la queftion importante, *s'il peut être utile de tromper le peuple*, mon intention n'était pas précifément qu'elle ordonnât à fon académie de traiter ce fujet, mais qu'elle le fît propofer par la claffe métaphyfique pour fujet du prix; ce qui ne fera poffible que pour le fujet prochain, puifqu'il en a déjà un de propofé, fur lequel malheureufement on ne peut revenir. Puifque V. M. veut bien entrer avec moi dans quelque détail fur cette grande queftion, je penferais, Sire, fauf votre meilleur avis, qu'il faut diftinguer les erreurs tranfitoires et paffagères des erreurs permanentes; il eft hors de doute qu'on peut et qu'on

doit peut-être se permettre de laisser au peuple une
1777. erreur passagère pour un plus grand bien, ou pour éviter un plus grand mal; et V. M. en apporte des exemples incontestables. Les erreurs permanentes feraient plus de difficulté, et je ne sais s'il ne doit pas y avoir toujours plus d'inconvénient que d'avantage à les entretenir. Mais cet objet demanderait de grandes discussions, et c'est pour cela que je désirerais de voir cette question proposée à tous les philosophes de l'Europe par le plus philosophe des souverains.

V. M. a bien raison de dire que le parlement anglais ne l'est guère, et que sa conduite est celle d'une troupe d'insensés. Nous attendrons avec impatience les nouvelles intéressantes de la fin de cette campagne, qui, heureusement pour les ennemis de l'Angleterre, et malheureusement pour l'humanité, ne sera pas vraisemblablement la dernière. L'ouverture du parlement est un moment intéressant, et nous verrons si l'Angleterre consentira à achever de se ruiner pour achever de dévaster et de dépeupler ses colonies.

Le Sr. Tassart, sculpteur, qui vient de m'écrire, me paraît plein de zèle pour le service de V. M., et de désir de mériter de plus en plus ses bontés. Je prends la liberté de les lui demander pour cet honnête et habile artiste, qui mérite un sort heureux par ses talens et par son caractère.

J'ai une proposition à faire à V. M., qui pourra lui être agréable. Elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses lettres, avec estime, de l'ouvrage intitulé *la philosophie de la nature*, dont l'auteur M. Delisle, a été si indignement traité par les

inquiſiteurs du Châtelet. Ceux du parlement ont été plus doux à ſon égard ; mais ce malheureux procès 1777.
a détruit ſa fortune ; il aurait beſoin, pour échapper au malheur qui le menace, de s'attacher à un protecteur philoſophe, et il déſirerait ardemment que V. M. voulût bien être ce protecteur. C'eſt un homme de trente ans, d'une figure noble et diſtinguée, d'une grande douceur de caractère, d'une grande honnêteté de principes et de mœurs, qui a beaucoup de connaiſſances, comme ſon ouvrage le prouve, que V. M. aimerait, ſi je ne me trompe, qui aurait pour elle la plus tendre vénération et le plus entier dévouement, qui par l'agrément et l'aménité de ſa converſation, pourrait lui être de quelque reſſource dans ſes momens de relâche. Si V. M. conſentait à ſe l'attacher, et qu'elle voulût me dire à quelles conditions, je ne doute point qu'il ne les acceptât, pourvu que ces conditions, comme je n'en doute pas, fuſſent telles qu'il pût eſpérer un ſort heureux pour le reſte de ſes jours. M. de Voltaire doit ſe joindre à moi pour faire à V. M. la même demande, et nous attendons ſa réponſe. Je ſuis avec le plus tendre et le plus reſpectueux dévouement etc.

LETTRE CLXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 novembre.

SIRE,

1777. Je dois à V. M. de nouveaux remercîmens des ordres qu'elle veut bien donner pour me procurer la réponse aux demandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, Sire, un plus pressant intérêt m'occupe en ce moment, et ne me permet pas de différer la réponse à l'affligeante lettre que je viens de recevoir de V. M.

Elle se plaint qu'on a imprimé quelques-unes des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, et que d'autres courent manuscrites à Paris.

Voici mon apologie et l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inspirait la perte que je fis l'année dernière, j'ouvris mon cœur à V. M., dont les bontés me sont si connues. Elle eut la bonté de me répondre par deux lettres, si pleines de raison, de sensibilité, de sagesse, que je crus soulager ma douleur, en fesant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture produisit en eux, je n'exagère point, Sire, la plus tendre vénération pour V. M., et quelques-uns en furent touchés jusqu'aux larmes. Ils m'en demandèrent des copies, bien sûrs de produire dans tous ceux qui les liraient les mêmes

ſentimens dont ils étaient pénétrés eux-mêmes. Je leur refuſai ces copies, et je donnai ſeulement à deux ou trois d'entr'eux un extrait de ce qu'il y avait dans ces lettres de plus intéreſſant, de plus moral, de plus ſenſible, de plus propre enfin à faire chérir et reſpecter l'auguſte auteur de ces lettres. 1777.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal ſans ma participation; et à vous dire le vrai, Sire, je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils ont produit ſur tous ceux qui les ont lus. Si je ſuis coupable, c'eſt d'avoir donné à V. M., s'il eſt poſſible, un plus grand nombre d'admirateurs; et je ne puis croire qu'une telle faute me rende criminel à ſes yeux. L'intention doit au moins faire excuſer l'action.

Quant à toutes les autres lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je puis l'aſſurer que je n'en ai donné de copie à qui que ce ſoit au monde, ni en entier ni par extrait; que je ne les ai même lues qu'à un très-petit nombre de ſages, à qui tout ce qui vient de V. M. eſt cher et précieux; je n'ai point oui dire qu'il en coure à Paris des copies manuſcrites, et s'il en courait, j'oſe aſſurer, Sire, que ce ſerait des copies factices et ſuppoſées.

Ce n'eſt pas la première fois qu'on a imprimé de prétendues lettres que V. M. m'avait, dit-on, adreſſées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti public à ces fauſſaires, et à la fin je m'en ſuis laſſé, en priant ceux qui les liraient à l'avenir de les regarder comme des impoſteurs.

Il ſe peut qu'on ait fait courir dans le public quelques phraſes tronquées et infidelles de ces

1777. lettres ; c'eſt ce que j'ignore ; mais V. M. peut ſe rappeler qu'à l'occaſion de quelques phraſes qu'on fit courir ainſi il y a quelques années, elle ſoupçonna qu'elles étaient répandues par ceux qui de Berlin à Paris ouvrent, comme l'on fait, toutes les lettres aux poſtes. Elle me fit l'honneur de me le mander, et ſi le fait dont elle ſe plaint eſt vrai, il ſe pourrait qu'il eût la même cauſe.

Soyez donc perſuadé, Sire, que s'il a couru, par ma faute ou par mon zèle, quelques extraits des lettres de V. M., ce ne ſont que des extraits qui ne peuvent bleſſer perſonne, et dont l'effet unique a été de faire chérir et reſpecter V. M., par ceux qui ne connaiſſaient en elle que le Roi, et qui ne connaiſſaient pas l'homme et le ſage.

Platon n'avait garde de publier les lettres du tyran Denys ; elles ne reſſemblaient pas à celles du philoſophe Frédéric. Ariſtote nous a tranſmis une lettre de Philippe, père d'Alexandre ; et cette lettre honore plus la mémoire de Philippe que toutes ſes victoires ſur les Athéniens.

Telle eſt, Sire, je vous le répète, l'exacte et pure vérité. Puiſſe-t-elle convaincre et toucher V. M., et me rendre ſes bontés, que je ne mérite pas d'avoir perdues ! Dans la triſte ſituation où je ſuis, dans la douleur des pertes que j'ai faites, et qui n'eſt point affaiblie, il ne me manquerait plus que ce malheur. Je n'aurais pas, Sire, le courage d'y ſurvivre ; et vous n'aurez pas celui d'aggraver ſi profondément mes maux.

Je ſuis avec la plus grande déſolation, et la vénération la plus tendre etc.

LETTRE CLXVII.

DU ROI.

Le 20 décembre.

Je me contente d'accuser la réception de votre lettre, et comme la mienne pourrait courir dans tout Paris, je me borne à vous répondre au sujet du sieur Delisle dont vous me parlez, qu'il n'y a point de place ici qui puisse lui convenir, et je crois que le meilleur parti qui lui reste à prendre est d'aller en Hollande, où le métier de folliculaire nourrit bien des gens de son espèce. — 1777.

Sur ce etc.

LETTRE CLXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris ce 30 janvier.

SIRE,

Votre Majeste persiste à me croire coupable malgré mon apologie. Je la supplie de me permettre encore quelques mots pour ma justification. Jamais, Sire, non, jamais je n'ai souffert qu'on prit de copies dans les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, que des réflexions si philosophiques par lesquelles elle a bien voulu chercher à soulager ma douleur — 1778.

1778. après la perte que j'avais faite ; ces réflexions m'ont paru le plus excellent abrégé de morale pour un philosophe affligé, et le plus propre à augmenter, comme elles ont fait, le nombre des admirateurs de V. M. ; ce motif de ma part eſt ſi honnête, et le ſuccès y a ſi généralement répondu, que malgré le mécontentement de V. M., il m'eſt impoſſible de m'en repentir ; ſans compter que je me ſuis borné à donner à un ou deux amis les copies dont il eſt queſtion, et qu'aſſurément je ne les aurais pas données à l'imprimeur ſans la permiſſion de V. M. Sur toutes les autres choſes, Sire, que peuvent renfermer vos lettres, j'ai été du plus grand ſcrupule, je n'ai permis à perſonne d'en copier une ſeule ligne, et je n'ai même fait lecture de vos lettres à un très-petit nombre de perſonnes, qu'en ſupprimant tout ce qui pouvait le moins du monde compromettre V. M. Voilà, Sire, quelle a été ma conduite. Mais V. M. ſait que toutes les lettres, et à plus forte raiſon les ſiennes, ſont ouvertes peut-être en dix endroits depuis Berlin juſqu'à Paris ; elle s'en eſt même plainte dans pluſieurs lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, parce que les ouvreurs de lettres avaient en effet abuſé de cette licence, et rapporté, même ſans exactitude, ce que ces lettres contenaient. Ce n'eſt pas ma faute, Sire, ſi cet exécrable abus exiſte dans preſque toute l'Europe, et je ne dois pas en être la victime. Je défie qui que ce ſoit de m'accuſer à cet égard, et de prouver ſon accuſation.

J'eſpère donc, Sire, que V. M. voudra bien me croire, et rendre plus de juſtice à mes ſentimens, à mon honnêté et à ma diſcrétion.

Je vous dois, Sire, des remercîmens de la copie que V. M. a bien voulu faire faire de quelques lignes du manuſcrit de Froiſſart qui eſt à Breslau. Cette copie a été trouvée parfaite, et telle qu'il le fallait pour les vues du nouvel éditeur. 1778.

V. M. a dû recevoir la lettre imprimée que j'ai écrite ſur la mort de la pauvre Madame Geoffrin; elle m'a tendrement aimé, parce qu'elle ſavait par elle-même que j'étais capable d'aimer. C'était la ſeule amie qui me reſtât après celle que j'avais perdue. Me voilà ſeul dans l'univers, et plus à plaindre que V. M. ne peut croire; je n'ai pas beſoin d'ajouter à mes peines le chagrin d'avoir déplu à V. M. et de lui avoir déplu ſans le mériter. Elle continuera, j'oſe le croire, à me conſoler par ſes lettres, et ne m'enviera pas cette unique douceur de ma vie.

Je prends la liberté de joindre ici le diſcours que j'ai prononcé il y a quelques jours à l'académie françaiſe en recevant le ſucceſſeur de Greſſet. Le public, Sire, a accueilli ce diſcours avec la plus grande indulgence, et lorſque je l'ai prononcé, et depuis même qu'il eſt imprimé. Mais je ne ſerai, Sire, pleinement ſatisfait de mon ſuccès que dans le cas où V. M. voudrait bien honorer cette bagatelle de ſon ſuffrage. J'ai tâché d'y caractériſer, le mieux qu'il m'a été poſſible, les ouvrages et la perſonne de Greſſet; et les poëtes même, peu favorables d'ailleurs à la géométrie, ne m'ont pas paru mécontens.

Je finis, Sire, cette lettre déjà trop longue pour un malheureux proſcrit comme moi, et pour un prince que je crois en ce moment plus occupé que jamais. Quoique je n'oſe preſque plus parler à V. M.

1778. des affaires publiques, je me permets néanmoins de faire des vœux pour qu'elle ne se trouve pas engagée dans une guerre qui nuirait à son repos en augmentant sa gloire, parce qu'elle n'a plus besoin de gloire, et qu'elle a besoin de santé et de repos.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre confiance en vos bontés, etc.

LETTRE CLXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 mars.

SIRE,

Je voulais d'abord commencer cette lettre par dire encore un mot à V. M. de mon affliction et de mon innocence. Mais, Sire, les petits intérêts doivent céder aux grands, et mon cœur m'entraîne à vous parler d'abord de la gloire dont vous vous couvrez en ce moment aux yeux de toute l'Europe, en vous déclarant le protecteur de l'Allemagne, et le défenseur des princes qui la composent. J'ignore, Sire, et je ne cherche point à pénétrer, quelle sera la suite de ce procédé aussi noble que généreux, qui va faire une époque bien respectable dans la vie déjà si glorieuse de V. M. Je fais seulement des vœux pour votre santé, votre conservation et votre bonheur, et pour l'heureux succès de l'exemple, si digne de vous, que vous donnez en ce moment aux autres souverains.

Je

Je viens actuellement, Sire, pour un moment encore, à ce qui me regarde ; je ne ſais s'il a couru réellement dans Paris et dans Verſailles quelques mots de vos lettres, dont on vous ait ſu mauvais gré; mais ſi ces copies ne ſont pas fautives et infidelles, comme cela eſt arrivé pluſieurs fois, il eſt bien sûr qu'elles ne viennent pas de moi, ayant eu même la circonſpection de ne pas écrire un mot à Voltaire de ce qui pouvait le regarder, dans la crainte qu'il n'en fît uſage, et ne lui en ayant pas même fait part depuis qu'il eſt ici, par le même motif. Il eſt en ce moment à Paris, bien fêté, et bien malade. Il vient de nous donner une tragédie qui eſt encore un ouvrage étonnant pour ſon âge. 1778.

V. M. eſt en ce moment ſi occupée des affaires les plus importantes, que je crains d'abuſer de ſes momens. Je me permettrai ſeulement d'ajouter un mot ſur ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire au ſujet de ma lettre ſur madame Geoffrin, que ſi *je n'avais plus ni matin ni ſoir, j'avais encore le midi et l'après-midi qui peuvent me ſervir de conſolation.* Hélas! Sire, (car je ne puis croire que votre humanité ait voulu plaiſanter ſur mon état,) ces deux parties de la journée ſont encore plus triſtes pour moi que les autres. Mon malheureux eſtomac m'oblige de les paſſer ſeul, et ce n'eſt que vers la fin du jour que je vois quelques amis qui adouciſſent ma peine ſans la faire ceſſer. Daignez, Sire, m'accorder la plus efficace de toutes les conſolations, en me rendant vos bontés, que j'oſe dire n'avoir point mérité de perdre, et dont je ſens le prix plus que jamais.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE CLXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 mars.

SIRE,

1778. VOTRE MAJESTÉ m'a tellement accoutumée depuis long-temps aux marques de sa bienveillance, que j'ose prendre la liberté de les lui demander en ce moment pour un sujet qui en est vraiment digne, et à qui elle les accordera pour lui-même, dès qu'elle l'aura connu. M. le vicomte d'Houdetot, ancien colonel et lieutenant de gendarmerie, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M. est un jeune militaire d'une naissance distinguée, plein d'honneur, de courage et d'amour pour son métier, qui voyage pour s'en instruire, et qui certainement, Sire, ne peut mieux remplir un si louable objet qu'à l'excellente école dont vous êtes l'instituteur, le chef et le modèle. A ces titres, pour mériter vos bontés, M. le vicomte d'Houdetot en joint un autre, bien fait pour toucher le cœur sensible de V. M., c'est d'appartenir à une mère vraiment respectable, pleine d'esprit, d'ame et de vertu, et digne, j'ose le dire, d'éprouver elle-même vos bontés en la personne de son fils, par les sentimens d'admiration et de respect dont elle est pénétrée pour V. M.; sentimens dont elle aime à s'entretenir, dont j'ai été souvent le témoin, et qu'elle n'a cessé d'inspirer à ce même fils. J'ose donc, Sire, supplier V. M. avec la plus vive

inſtance de vouloir bien permettre à M. le vicomte d'Houdetot d'approcher d'elle, de la voir et de l'entendre quelques momens, et ſur-tout d'être témoin ſous ſes auſpices, de ces admirables manœuvres qui font l'étonnement de l'Europe, et qui ſont un objet ſi intéreſſant pour un jeune officier avide de s'inſtruire. M. le vicomte d'Houdetot conſervera, Sire, un ſouvenir éternel de la grâce ſignalée que V. M. aura bien voulu lui faire, en lui accordant cette permiſſion. Mais ce qu'il n'oubliera ſur-tout jamais, ce ſera, Sire, le bonheur dont il aura joui, et qui eſt en ce moment ſi déſiré de tant d'autres, d'avoir vu V. M. dans l'époque la plus brillante peut-être d'un règne qui en a déjà de ſi glorieuſes; dans ce moment ſi remarquable, où vous jouez, Sire, aux yeux de toute l'Europe, le rôle vraiment digne de vous, de défenſeur de l'Allemagne, et de protecteur du corps germanique, le même rôle que joua autrefois avec tant d'éclat ce grand Guſtave-Adolphe, à qui V. M. ſuccède, et dont elle effacera la gloire. La renommée, Sire, nous annonce avec les plus grands éloges un écrit plein de force et de dignité que V. M. vient de publier ſur la ſituation préſente de l'Empire. Nous n'avons point encore lu en France cet écrit ſi digne de vous; mais nous déſirons ardemment de le lire, étant accoutumés depuis long-temps à admirer également V. M., et dans ce qu'elle fait, et dans ce qu'elle écrit. 1778.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, et avec des ſentimens d'admiration et de reconnaiſſance que je conſerveri juſqu'au tombeau, etc.

LETTRE CLXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 juin.

SIRE,

1778. VOTRE MAJESTÉ ne sera sans doute ni étonnée ni offensée du silence que je garde depuis trois mois à son égard. J'ai cru devoir respecter en ce moment les occupations vraiment respectables qui sans doute remplissent tout le temps de V. M., qui lui font jouer aux yeux de toute l'Europe un rôle si grand et si digne d'elle, et pour le succès desquelles toute l'Europe, et en particulier toute la France, font les vœux les plus ardens et les plus sincères.

Nous avons ici dans la littérature un événement bien intéressant pour elle, la mort de M. de Voltaire. V. M. aura su sans doute toutes les sottises qui ont été faites et dites à cette occasion, le refus que son curé a fait de l'enterrer, quoiqu'il eut déclaré par écrit qu'il mourait catholique, et que s'il avait *scandalisé* l'Eglise, il lui en demandait pardon; son enterrement fait à 30 lieues de Paris, par une espèce d'escamotage, dans l'abbaye de son neveu, les reproches et les menaces qu'on a faites au malheureux moine prieur de cette abbaye, qui s'est défendu par une lettre que ses supérieurs même ont jugée sans réplique; le refus qu'on fait à l'académie française de faire, suivant l'usage, un service pour lui; enfin la joie bête et ridicule de tous les fanatiques au sujet

de cette mort. Toutes ces infamies nous déshonoreraient aux yeux de l'Europe et de la poſtérité ſi l'Europe et la poſtérité pouvaient ignorer qu'elles ne ſont point l'ouvrage de la *nation* ; mais de la partie honteuſe de la nation, malheureuſement accréditée. 1778.

Je ſuis pénétré de la plus vive reconnaiſſance de toutes les bontés que V. M. a bien voulu témoigner à M. le vicomte d'Houdetot, qui n'a pu malheureuſement en profiter comme il l'aurait déſiré. Sa femme eſt accouchée depuis ſon départ, et toute la famille a donné à l'enfant le nom de *Frédéric*, qui eſt l'expreſſion de ſa reconnaiſſance, quoique V. M. ait rendu ce nom bien difficile à porter.

Je crains, en renouvelant à V. M. l'expreſſion de tous les ſentimens que je lui dois, d'abuſer de ces inſtans ſi précieux à ſa gloire, au grand objet dont elle eſt occupée, au bien de l'Allemagne, de l'Europe et de l'humanité. Quand elle ſera un peu plus libre, j'aurais l'honneur de lui écrire plus au long, et de donner un libre cours aux témoignages de l'admiration et de la vénération tendre et profonde avec laquelle je ſerai toute ma vie, etc.

LETTRE CLXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 de juillet.

SIRE,

1778. Je n'ai reçu qu'hier 29 juin au soir, la lettre (*) que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire sur la perte vraiment irréparable qui afflige en ce moment la littérature. J'avais eu l'honneur ce jour-là même, d'écrire à V. M. une lettre qui était partie quelques heures avant le moment où j'ai reçu la vôtre. J'y parlais à V. M. de la mort de M. de Voltaire et des suites qu'elle a eues; mais en peu de mots, par respect pour les occupations si importantes et si respectables à tous égards, qui remplissent les momens précieux de V. M., et qui fixent en ce moment sur elle plus que jamais les yeux et l'intérêt de l'Europe. V. M. par sa lettre me demande des détails sur la mort du grand homme que nous avons eu le malheur de perdre. N'étant plus retenu, Sire, par la crainte de faire perdre à V. M. le temps dont elle fait un si digne usage, je ne perds pas un moment pour satisfaire à vos désirs; et comme je prévois que cette lettre sera longue, je la commence dès aujourd'hui 30 juin, quoiqu'elle ne puisse partir que par le courrier du 3 juillet prochain; ne voulant pas perdre un moment pour exécuter sans délai les ordres de V. M.

(*) Cette lettre manque.

Pour la mettre au fait de tout ce qui s'eſt paſſé ; 1778.
et en état de juger toutes les ſottiſes qu'on a faites et qu'on a dites ſur ce triſte ſujet, il eſt néceſſaire, Sire, que je reprenne les choſes d'un peu plus haut. Au commencement de mars, M. de Voltaire, arrivé à Paris trois ſemaines auparavant, eut un crachement de ſang conſidérable, accident qu'il éprouvait pour la première fois de ſa vie. Quelques jours avant ſa maladie, il m'avait demandé, dans une converſation de confiance, comment je lui conſeillais de ſe conduire, ſi pendant ſon ſéjour il venait à tomber grièvement malade. Ma réponſe fut celle que tout homme ſage lui aurait faite à ma place, qu'il ferait bien de ſe conduire en cette circonſtance comme tous les philoſophes qui l'avaient précédé, entr'autres comme Fontenelle et Monteſquieu, qui avaient ſuivi l'uſage

Et reçu ce que vous ſavez
Avec beaucoup de révérence.

Il approuva beaucoup ma réponſe; *je penſe de même*, me dit-il, *car il ne faut pas être jeté à la voirie, comme j'y ai vu jeter la pauvre le Couvreur.* Il avait, je ne ſais pourquoi, beaucoup d'averſion pour cette manière d'être enterré. Je n'eus garde de combattre cette averſion, déſirant qu'en cas de malheur tout ſe paſſât ſans trouble et ſans ſcandale. En conſéquence, ſe trouvant plus mal qu'à l'ordinaire un des jours de ſa maladie, il prit bravement ſon parti de faire ce dont nous étions convenus, et dans une viſite que je lui fis le matin, comme il me parlait avec aſſez d'action, et que je le priais de ſe taire

pour ne pas fatiguer sa poitrine: *il faut bien que je*
1778. *parle bon gré malgré*, me dit-il en riant; *est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'il faut que je me confesse? Voilà le moment de faire, comme disait Henri IV, le saut périlleux; aussi je viens d'envoyer chercher l'abbé Gaultier, et je l'attends.* Cet abbé Gaultier, Sire, est un pauvre diable de prêtre, qui de lui-même et par bonté d'ame était venu se présenter à M. de Voltaire quelques jours avant sa maladie, et lui avait offert, en cas de besoin, ses services ecclésiastiques, que M. de Voltaire avait acceptés, parce que cet homme lui parut plus modéré et plus raisonnable que trois ou quatre autres capelans, qui sans mission comme l'abbé Gaultier, et sans connaître plus que lui M. de Voltaire, étaient venus chez lui le prêcher en fanatiques, lui annoncer l'enfer, et les jugemens de Dieu, et que le vieux patriarche, par bonté d'ame, n'avait pas fait jeter par la fenêtre. Cet abbé Gaultier arriva donc, fut une heure enfermé avec le malade, et en sortit si content, qu'il voulait sur le champ aller chercher à la paroisse ce que nous appelons le *bon Dieu*, ce que le malade ne voulut pas, *par la raison*, dit-il, *que je crache le sang, et que je pourrais bien par malheur cracher autre chose.* Il donna à cet abbé Gaultier, qui la lui demanda, une profession de foi écrite toute entière de sa propre main, et par laquelle il déclare *qu'il veut mourir dans la religion catholique où il est né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera lui pardonner toutes ses fautes*, et ajoute, *que s'il a jamais scandalisé l'Eglise, il en demande pardon à Dieu et à elle.* Il avait ajouté ce dernier

article à la réquiſition du prêtre, et, diſait-il, *pour avoir la paix.* Il donna cette profeſſion de foi 1778. à l'abbé Gaultier en préſence de ſa famille et de ceux de ſes amis qui étaient dans ſa chambre; deux d'en-tr'eux ſignèrent comme témoins au bas de cette profeſſion. Pluſieurs de ſes amis et de ſes parens jugeaient avec raiſon qu'il avait porté trop loin la complaiſance aux déſirs de notre mère Ste Egliſe, qu'il devait ſe contenter de déclarer *verbalement* et en préſence de témoins qu'il mourait *catholique*, et qu'on ne pouvait rien exiger de plus, puiſqu'il avait toujours déſavoué les ouvrages *anti-religieux* qu'on lui imputait. Quoi qu'il en ſoit, Sire, le curé de St. Sulpice, ſur la paroiſſe duquel il était, homme de peu d'eſprit, dévot et fanatique, vint le même jour voir le malade; il parut aſſez fâché de ce qu'on ne s'était pas adreſſé à lui plutôt qu'à un prêtre du coin de la rue; il avait à cœur de faire cette converſion, qu'un aventurier venait lui souffler malhonnêtement; cependant il approuva la profeſſion de foi qu'on lui préſenta, et en donna même ſon atteſtation par écrit.

Voilà, Sire, tout ce qui ſe paſſa pour lors; M. de Voltaire ſe trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours, et aſſez bien pour venir dans la même journée à l'académie et à la comédie. Au moment où il arriva à l'académie, il trouva plus de deux mille perſonnes dans la cour du Louvre, qui criaient en battant des mains, *Vive M. de Voltaire*; l'académie alla en corps au-devant de lui juſqu'à l'entrée de la cour, lui donna la place d'honneur, le pria de préſider à l'aſſemblée, le nomma Directeur

par acclamation, enfin n'oublia rien de tout ce qui pouvait marquer à cet illuſtre confrère ſon attachement et ſa vénération. Il nous enchanta tous par ſa politeſſe, par les grâces de ſon eſprit, par tout ce qu'il nous dit d'obligeant et d'honnête. Il alla delà à la comédie, ſuivi d'une multitude innombrable. L'accueil qu'il reçut au moment où il parut dans la ſalle, et pendant toute la repréſentation (on jouait ſa tragédie d'Irène) eſt une choſe ſans exemple. Il faut, Sire, l'avoir vu pour le croire; l'enthouſiaſme et l'ivreſſe étaient au dernier degré; les comédiens vinrent dans la loge où il était lui mettre une couronne de laurier ſur la tête, aux acclamations de toute la ſalle, qui criait, *Bravo*, en battant des pieds et des mains. Entre les deux pièces, ils placèrent ſur le théâtre le buſte de M. de Voltaire, qu'ils avaient couronné de même, et ce fut alors que les tranſports redoublèrent. C'eſt cette apothéoſe, Sire, qui a ſur-tout irrité les fanatiques. Un ex-jéſuite, qui prêchait le carème à Verſailles, eut l'impudence de crier là-deſſus *au ſcandale* en préſence de toute la cour; mais toute la cour ſe moqua de lui, à l'exception de quelques hypocrites, et de quelques imbécilles, qui ne ſont pas plus rares dans ce pays-là qu'ils ne le ſont ailleurs. Mais par malheur cette apothéoſe a irrité des gens plus à craindre que les fanatiques, et qui ont ſenti que leurs places, leur crédit, leur pouvoir, ne leur vaudraient jamais, de la part de la nation, un hommage auſſi flatteur, qui n'était rendu qu'au génie et à la perſonne. Je ne connais, Sire, et tout Paris le diſait en ce moment, je ne connais au

monde qu'un ſeul homme, qui arrivant en ce moment à Paris, eût partagé avec M. de Voltaire l'enthouſiaſme et l'admiration publique, et cet homme, Sire, je le laiſſe à deviner à V. M. 1778.

M. de Voltaire, qui continuait à jouir tous les jours, et au ſpectacle, et à l'académie, et dans les rues même, de l'hommage de ſes concitoyens, tomba enfin très-ſérieuſement malade à la fin d'Avril, pour avoir pris dans un moment de travail pluſieurs taſſes de caffé qui augmentèrent la *ſtrangurie* ou difficulté d'uriner à laquelle il était ſujet: pour diminuer ſes douleurs, il prit des calmans; mais il doubla et tripla tellement la doſe, que l'opium lui monta à la tête, qui depuis ce moment n'a été libre que par petits intervalles. Je le voyais pourtant en cet état; il me reconnaiſſait toujours, et me diſait même quelques mots d'amitié, mais l'inſtant d'après il retombait dans ſon accablement; car il était preſque toujours aſſoupi; il ne ſe réveillait que pour ſe plaindre, et pour dire qu'il était venu *mourir* à Paris. L'abbé Mignot ſon neveu, conſeiller au grand conſeil, alla trouver le curé de St. Sulpice, qui lui dit que puiſque M. de Voltaire n'avait pas ſa tête, il était inutile qu'il l'allât voir, mais qu'il lui déclarait, que ſi M. de Voltaire ne feſait pas une réparation publique et ſolennelle, et dans le plus grand détail, du ſcandale qu'il avait cauſé, il ne pouvait *en conſcience* l'enterrer en terre ſainte. Le neveu eut beau lui répondre que ſon oncle, dans le moment où il jouiſſait de toute ſa raiſon, avait fait une profeſſion de foi, dont lui curé avait reconnu l'authenticité, qu'il avait toujours déſavoué les ouvrages qu'on lui

1778. imputait, qu'il avait cependant pouſſé la docilité pour les miniſtres de l'Egliſe juſqu'à déclarer que *s'il avait cauſé du ſcandale, il en demandait pardon*; le curé répondit que cela ne ſuffiſait pas; que M. de Voltaire était notoirement connu pour ennemi déclaré de la religion, et qu'il ne pouvait, ſans ſe compromettre avec le clergé et avec M. l'archevêque, lui accorder la ſépulture eccléſiaſtique. L'abbé Mignot le menaça de s'adreſſer au parlement pour avoir juſtice, qu'il eſpérait d'obtenir avec les pièces authentiques qu'il avait en main; le curé, qui ſe ſentait appuyé, lui dit qu'il en était le maître; tous les amis de M. de Voltaire étaient d'avis que ſa famille employât les voies juridiques; on diſait hautement que les magiſtrats, qui avaient tant fait adminiſtrer et enterrer de janſéniſtes, ne pourraient en bonne juſtice refuſer la même grâce à M. de Voltaire, après la déclaration qu'il avait faite: malgré ces repréſentations, la famille eut peur du parlement, qui n'aimant pas M. de Voltaire à cauſe des épigrammes dont cette compagnie a ſouvent été l'objet dans ſes ouvrages, aurait pu en cette occaſion ne lui être pas favorable: le public ne penſait pas ainſi, et ſoutenait que le parlement aurait été forcé en cette circonſtance par la voix publique, malgré toute la mauvaiſe volonté qu'il pouvait avoir; il y avait d'ailleurs un grand nombre de magiſtrats, ſur-tout parmi les jeunes gens, et quelques-uns même parmi les vieillards, qui paraiſſaient très-bien diſpoſés. Malgré toutes ces repréſentations, la crainte des parens fut plus forte que la raiſon, et ils ſe ſont tenus dans une inaction que le public a fort déſapprouvée.

Le ſamedi 30 Mai, jour de la mort, l'abbé Gaultier, quelques heures avant ce fatal moment, offrit encore ſes ſervices, par une lettre qu'il écrivit à l'abbé Mignot; celui-ci alla ſur le champ chercher l'abbé Gaultier et le curé de St. Sulpice qui vinrent enſemble; le curé s'approcha du malade, et lui prononça le mot de *Jéſus-Chriſt*; à ce mot, M. de Voltaire, qui était toujours dans l'aſſoupiſſement, ouvrit les yeux, et fit un geſte de la main comme pour renvoyer le curé, en diſant, *laiſſez-moi mourir en paix*; le curé, plus modéré en cette occaſion et plus raiſonnable qu'à lui n'appartenait, ſe tourna vers ceux qui étaient préſens, et dit, *vous voyez bien, Meſſieurs, qu'il n'a pas ſa tête*, il l'avait pourtant très-bien en ce moment; mais les aſſiſtans, comme vous croyez bien, Sire, n'eurent garde de contredire le curé. Ce capelan ſe retira enſuite, et dans les propos qu'il tint à ſa famille, il eut la maladreſſe de ſe déceler, et de prouver clairement que toute ſa conduite était une affaire de vanité. Il leur dit qu'on avait *très-mal fait* d'appeler l'abbé Gaultier, que cet homme avait *tout gâté*, qu'on aurait dû s'adreſſer à lui ſeul, curé du malade; qu'il l'aurait vu *en particulier et ſans témoins*, et qu'il aurait *tout arrangé.* Il perſiſta néanmoins à lui refuſer la ſépulture eccléſiaſtique, et donna ſeulement ſon conſentement par écrit, que M. de Voltaire fût porté ailleurs. Si la profeſſion de foi avait été donnée directement au curé, il ſe ſerait ſûrement rendu plus facile; il aurait fait trophée de cette déclaration comme d'une victoire par lui remportée ſur le patriarche des incrédules; mais comme cette profeſſion 1778.

avait été donnée à un pauvre galopin de prêtre,
1778 l'archevêque et le curé ont mieux aimé dire que cette déclaration était une moquerie, que de laisser au galopin l'honneur de la victoire.

M. de Voltaire mourut le même jour à onze heures du soir, ayant encore proféré quelques mots, mais avec peine, et ayant marqué dans toute sa maladie, autant que son état le lui permettait, beaucoup de tranquillité d'ame, quoiqu'il parût regretter la vie. Je l'avais encore vu la veille de sa mort, et sur quelques mots d'amitié que je lui disais, il me répondit en me serrant la main, *vous êtes ma consolation.* Son état me fit tant de peine, et il avait tant de difficulté à s'exprimer, même par monosyllabes, que je n'eus pas la force de continuer à voir ce spectacle; l'image de ce grand homme mourant m'affecta si profondément, et m'est restée si vivement dans la tête, qu'elle ne s'en effacera jamais. C'était pour moi l'objet des plus tristes réflexions sur le néant de la vie et de la gloire, et sur le malheur de la condition humaine.

Il fut embaumé 24 heures après sa mort, mis dans une voiture *en robe de chambre*, et conduit par l'abbé Mignot et quelques autres parens à l'abbaye de Scellières à 30 lieues de Paris, dont l'abbé Mignot est titulaire. Il y a été enterré le mardi 2 Juin en très-grande cérémonie, et avec un grand concours de tous les environs. Le prieur de l'abbaye, bon moine bénédictin, qui ne savait rien de tout ce qui s'était passé à Paris, ne fit aucune difficulté de faire cette cérémonie, sur le vu des pièces que l'abbé Mignot lui présenta. Vingt-quatre heures après, le

mercredi 3, le prieur reçut une lettre de l'évêque de Troyes, dans le diocèse duquel l'abbaye de Scellières est située, et qui lui défendait de procéder à l'inhumation, si elle n'était pas faite encore. Le prieur répondit à l'évêque par une lettre très-ferme et très-respectueuse, dans laquelle il lui rendait raison de sa conduite, et se justifiait si bien, qu'on assure que ce prélat lui-même est convenu *qu'il n'y avait rien à répondre*. Il paraît que cet évêque, qui dans le fond est un bon homme, mais gouverné par une sœur dévote et fanatique, et poussé par l'archevêque de Paris, avait fait contre son gré la démarche d'écrire au prieur de Scellières, et avait pris ses mesures pour que la lettre arrivât après l'inhumation. Ce pauvre diable de prieur, qu'on menaçait de destituer, est accouru à Paris, a dit ses raisons, et on espère qu'il restera tranquille. On m'a assuré, ce qui pourrait bien être, que l'archevêque de Paris avait fait consulter un savant canoniste, pour lui demander si Voltaire n'était pas dans le cas de l'exhumation, et que le canoniste avait répondu qu'on s'en gardât bien, et que rien ne serait plus contraire aux règles. Ne croyez pas au reste, Sire, pour l'honneur de la nation, que tous les dévots, et même tous les évêques approuvent la conduite abominable qu'on a tenue à l'égard de ce grand homme. Parmi plusieurs prélats que je pourrais nommer à V. M., l'archevêque de Lyon, frère du Montazet qui a servi la dernière guerre dans les troupes autrichiennes, prélat qui ne craint pas d'être accusé de relâchement, puisqu'il est regardé comme janséniste, a dit hautement qu'il ne comprenait rien à la conduite du curé de St. Sulpice

1778.

1778. et de l'archevêque de Paris; que rien n'était plus contraire aux lois et à l'usage constant de l'Eglise; qu'on ne devait refuser la sépulture qu'à ceux qui étaient notoirement excommuniés, ou qui donnaient en mourant des témoignages formels d'impiété, ce que M. de Voltaire n'avait pas fait. Plusieurs curés de Paris pensent de même, et sûrement l'auraient enterré, en dépit même de l'archevêque, s'il fût mort sur leur paroisse. Le curé de St. Etienne du Mont, entr'autres, a dit publiquement, qu'il l'aurait enterré dans son Eglise entre *Racine* et *Pascal*, qui en effet y sont inhumés. Enfin toutes les personnes vraiment religieuses, c'est-à-dire, qui ne font point de la dévotion une affaire de parti, et un moyen de faire parler d'elles et de jouer un rôle important, blâment unanimement le fanatisme du curé et de l'archevêque.

Je ne parle point, Sire, de tout le reste de la nation; je ne puis exprimer à V. M. à quel point elle est indignée de tout ce qui se passe, et il serait bien injuste de la rendre responsable de toute cette infamie, qu'elle aurait empêché et réprimée, si elle avait le pouvoir en main. Les ministres qui ont souffert cette abomination déshonorante pour la France, et qui ont laissé les prêtres faire en cette occasion ce qu'ils ont voulu, ne pensent pas au crédit et à la force qu'ils leur donnent en agissant ainsi, puisqu'ils se croiront désormais les maîtres de donner ou de refuser à leur gré la sépulture. L'académie française n'a pu encore obtenir de faire pour M. de Voltaire le service qu'elle a coutume de faire pour tous les membres qu'elle perd; et peut-être, malgré ses

sollicita-

sollicitations, elle n'obtiendra pas cette grâce, dont le refus est un nouvel outrage à la mémoire du grand homme que nous regrettons. Au reste tous les gens de lettres lui rendent cette justice, que personne n'ose se présenter encore pour lui succéder, et il y a tout lieu de croire que l'élection ne se fera pas sitôt. Elle devrait ne se faire jamais, et mon avis, s'il était suivi, serait de laisser la place vacante. 1778.

Voilà, Sire, le détail que V. M. m'a fait l'honneur de me demander. Quoique je n'aye fait qu'obéir à ses ordres, je crains pourtant d'avoir abusé de la permission qu'elle m'a donnée d'épancher mon cœur sur ce triste événement, et sur les suites révoltantes qu'il a eues et qu'il a encore. V. M. croira-t-elle qu'on a fait la défense la plus rigoureuse à tous les journalistes de dire un seul mot à l'honneur de M. de Voltaire, qu'il ne leur est pas permis même de prononcer son nom; qu'on a défendu pendant près d'un mois aux comédiens de jouer aucune de ses pièces et que cette défense vient à peine d'être levée? J'en aurais là-dessus trop à dire, s'il n'était plus prudent de garder le silence. La lettre dont V. M. vient de m'honorer, était bien nécessaire à mon cœur, pour adoucir la douleur et l'indignation dans laquelle je suis plongé. Si j'avais vingt ans de moins, je quitterais sans regret un pays où le génie est traité avec tant d'indignité, de son vivant et après sa mort. Mais j'ai soixante ans, et je suis trop vieux pour déménager. Je me console au moins par l'intérêt que V. M. veut bien prendre à la perte que la littérature, la philosophie, la France, et l'Europe même viennent de faire; je ne laisserai;

1778. Sire, ignorer cet intérêt à aucun de ceux qui ſont faits pour le connaître et pour le ſentir. M. de Voltaire en était digne, j'oſe le dire, non-ſeulement par ſon rare génie, mais par ſon admiration pour V. M. ; vous étiez ſouvent, Sire, l'objet de nos entretiens, il chériſſait et honorait votre perſonne, et vous regardait comme la reſſource et l'eſpérance de la vérité et de la raiſon. Il ſerait digne de vous, Sire, de lui faire rendre dans votre capitale et dans votre académie les honneurs qu'on lui refuſe dans ſa patrie. C'eſt au plus grand Roi de l'Europe, à celui qui eſt fait pour ſervir aux autres d'exemple et de modèle, c'eſt à lui à honorer la mémoire de ce grand homme par quelque acte ſolennel, qui conſole la philoſophie, qui faſſe rougir la France, et qui confonde le fanatiſme. Vous avez, Sire, en ce moment, de trop grands intérêts à traiter, pour vous occuper d'un autre objet; mais V. M. vivra, elle jouira bientôt ſans doute de quelques momens de repos, et je prendrai la liberté de lui reparler pour lors de la perte que nous avons faite, de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre, et de ce qu'elle peut faire pour la mémoire du génie qui n'eſt plus.

Je termine cette lettre, Sire, en offrant plus vivement que jamais à V. M. tous les vœux que je fais pour elle, tous ceux que la nation françaiſe fait en ce moment pour vous, pour votre conſervation, pour votre bonheur, pour votre gloire, pour vous voir l'arbitre et le ſauveur de l'Allemagne. Jamais V. M. n'a été plus chère et plus reſpectable à l'Europe.

Ces ſentimens, Sire, ſont plus que jamais gravés

au fond de mon cœur, ainſi que la reconnaiſſance éternelle, l'admiration profonde, et la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, etc. 1778.

P. S. J'ai été, Sire, tellement occupé de M. de Voltaire dans la lettre que je viens d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., que j'ai preſque oublié de lui parler d'une autre perte qu'elle vient de faire en la perſonne du reſpectable Milord Maréchal, dont V. M. honorait la vertu, et qui mérite bien les regrets que vous lui donnez, par la tendre vénération qu'il avait pour votre perſonne. On dit qu'il eſt mort avec la tranquillité la plus philoſophique, et je n'en ſuis point ſurpris. Il m'honorait de ſon amitié, et j'en ſentais tout le prix. Je perds tous les jours quelque ami, et on n'en refait plus à mon âge. Mais V. M. vit, et ſa vie me fait ſupporter la mienne.

J'oubliais de dire à V. M. que M. de Voltaire, dans une des viſites que lui fit ſon curé, lui fit donner 25 louis pour les pauvres de ſa paroiſſe; le curé les prit, comme on dit, à *belles-baiſe-mains*, et n'en a pas moins refuſé de l'enterrer. On pouvait lui dire comme *Chicaneau* au portier de ſon juge, qui reçoit la bourſe du plaideur et lui ferme la porte, *hé, rendez donc l'argent.* Mais l'Egliſe eſt comme l'antre du lion de la fable, *tout y entre et rien n'en ſort.*

J'oubliais encore, Sire, de dire à V. M. qu'un curé de Paris, dont on ne m'a pas appris le nom, interrogé par quelqu'un ſur la manière dont il ſe ſerait conduit, ſi M. de Voltaire était mort ſur ſa paroiſſe, avait répondu, *je l'aurais fait enterrer ſolennellement*,

1778. *et je lui aurais fait faire une épitaphe, au bas de laquelle j'aurais mis sa profession de foi.* Voilà en effet, Sire, ce qu'aurait fait un homme d'esprit, comme ce curé l'est sans doute. Cette épitaphe aurait été un trophée pour l'Eglise, et pour la postérité un monument de la rétractation, réelle ou apparente, des *erreurs* de M. de Voltaire. Il est inconcevable que le curé de St. Sulpice et l'archevêque n'ayent pas pensé de la sorte, et n'ayent pas vu tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de cette profession de foi, au lieu de s'avouer eux-mêmes vaincus et persifflés, en la regardant comme dérisoire. Mais, Dieu-merci, les ennemis de la raison sont aussi bêtes que fanatiques; ils seraient trop à craindre, s'ils joignaient l'esprit au crédit qu'on à la sottise de leur accorder. Ils ont pourtant eu l'esprit de persuader à la plupart des rois, qu'ils sont le soutien de leur autorité, et ils ont profité avec adresse de la sottise de l'auteur *Système de la nature*, qui a bêtement avancé cette absurdité. Si ce mauvais philosophe avait lu l'histoire ecclésiastique, il y aurait vu que les prêtres, bien loin d'être le soutien des rois, en ont été de tout temps les ennemis, qu'il n'a pas tenu à eux que la maison de Bourbon n'ait été privée du trône qui lui appartenait légitimement, et que s'ils disent aux rois que *leur puissance vient de Dieu*, ce n'est pas qu'ils veuillent se soumettre à cette puissance, c'est au contraire pour soumettre les rois à la leur, puisqu'ils prétendent représenter Dieu sur la terre.

Ce 2 juillet.

Second P. S. Je relis ma lettre, Sire, et je relis en même temps, pour la vingtième fois, la vôtre, que je relirai encore, et qui ferait bien digne d'être placée dans l'épitaphe de Voltaire, au lieu de sa profession de foi. Je m'apperçois un peu tard que je n'ai pas répondu à l'article de cette excellente lettre, où V. M. dit que *peut-être le vieux patriarche vivrait encore, s'il était retourné à Ferney.* Hélas, Sire, je le crois comme vous, et je suis persuadé que la vie fatigante et agitée qu'il a menée à Paris, a considérablement abrégé ses jours. J'étais fort d'avis qu'il retournât à Ferney au commencement de la belle saison, et qu'il allât y jouir paisiblement des hommages qu'il avait reçus à Paris. Mais sa nièce, qui s'ennuyait à Ferney, l'en a détourné, et plusieurs de ses amis ont pensé de même, craignant que s'il retournait jamais dans sa retraite, les prêtres n'obtinssent un ordre qui l'obligeât d'y rester. Ils avaient déjà cherché à lui faire une affaire sur son retour à Paris, disant qu'il y était venu sans permission; mais il a été bien vérifié qu'il n'avait jamais eu de défense d'y venir, et on a pris le sage parti de le laisser jouir tranquillement de sa gloire. Pour moi, Sire, quand j'appris qu'il avait formé presque subitement le dessein de venir à Paris, et qu'il était déjà en route, j'en fus très-affligé, ne doutant pas qu'il ne vînt y chercher la persécution et la mort. Je me suis trompé, à ma grande satisfaction, sur le premier article, et son apothéose si brillante et si solennelle m'avait consolé de son voyage; mais malheureusement je ne me suis pas trompé de même sur les suites funestes et irréparables de ce voyage imprudent et précipité. Son

1778.

1778. médecin a dit que s'il était resté à Ferney, il aurait pu vivre encore dix années. En effet, le principe de la vie était si fort chez lui, que son agonie a été longue et douloureuse. Il avait encore à 84 ans tout le feu de sa jeunesse; et dans une de nos assemblées de l'académie, où l'abbé Delille lui lut une traduction en vers d'une épître de Pope, M. de Voltaire nous étonna et nous enchanta tous par sa présence d'esprit et sa mémoire, se souvenant à chaque vers français du vers correspondant de Pope, qu'il n'avait peut être pas lu depuis trente années. Quoique sa tragédie d'Irène ne vaille ni Zaïre, ni Mahomet, elle est encore fort supérieure à toutes les tragédies qu'on nous donne aujourd'hui. On m'a dit que V. M. l'a fait demander à la famille, qui sans doute se fera un plaisir et un devoir de procurer cette lecture à V. M. Elle trouvera dans cette pièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'auteur, quelques belles scènes, et un rôle de père qui est très-beau. Quand l'auteur est tombé malade, il allait la faire imprimer, et se proposait de la dédier à l'académie.

Je demande encore une fois, Sire, mille pardons à V. M. d'avoir abusé, comme j'ai fait, de sa patience et de son temps par cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume; elle ne le lira pas, si, comme je n'en doute point, elle a quelque chose de mieux à faire; elle jettera ce bavardage au feu, si, comme je le crains, ce bavardage l'ennuie; mais j'ai mieux aimé courir le risque de l'ennuyer, que de ne pas lui donner cette faible preuve de mon zèle, pour exécuter ses ordres, et du plaisir que je ressens à faire ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'est

dans ces difpofitions que je la fupplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la fin de laquelle je prends la liberté de lui renouveler encore tous les fentimens de reconnaiffance, d'admiration et de profond refpect avec lefquels je ferai toute ma vie, etc. 1778.

J'apprends en fermant cette lettre qu'un très-habile artifte vient de faire en terre une efquiffe parfaitement reffemblante de celui que nous regrettons. Si V. M. en voulait un marbre, je donnerais fes ordres à cet artifte.

A Paris, ce 3 juillet.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI.

Sans date.

IL règne un ton de trifteffe dans votre lettre qui m'a fait de la peine : il femble que vous avez à vous plaindre également de votre tempérament et de la fortune. Nous fommes des vieillards qui touchons au bout de notre carrière ; il faut tâcher de la finir gaiement. Si nous étions immortels, il nous ferait permis de nous affliger des maux ; mais notre trame eft trop courte pour qu'il nous foit permis de nous attacher trop à des chofes qui bientôt difparaîtront à nos yeux pour toujours. Vous dites, mon cher

1778. Anaxagoras, que vous avez perdu de l'énergie que vous aviez l'année 1763, et moi aussi: c'est le sort des vieillards. Je perds la mémoire des noms, la vigueur de mon esprit s'affaiblit, mes jambes sont mauvaises, mes yeux voient mal, j'ai des chagrins tout comme un autre, cependant toute cette kyrielle d'infirmités et de désagrémens ne m'empêche pas d'être gai, et je conserverai un visage riant, lorsqu'on m'enterrera. Tâchez donc de mettre de côté tout ce qui peut troubler la tranquillité de votre vie. Souvenez-vous que cette vie même n'est qu'un songe et qu'il n'en reste rien, quand elle est passée. Je vois avec douleur qu'il me faut renoncer au plaisir de vous revoir et que nos entretiens se borneront à mettre du noir sur du blanc; encore cela vaut-il mieux que rien: vous peindrez donc vos pensées, et j'en ferai mon profit. J'en viens à l'apothéose de Voltaire, qu'un curé a tiré du purgatoire sans savoir ce qu'il fesait. L'église catholique de Berlin ne conviendrait guère au cénotaphe que vous proposez de lui ériger. Cette église est bâtie sur le modèle du panthéon de Rome, et on ne saurait sans la défigurer y placer de ces sortes de mausolées; mais Voltaire en revanche aura son buste à l'académie où il sera mieux à son aise que chez vos feseurs de Dieux, chez vos déophages, qui se scandaliseraient à cette vue, sur-tout, si par un miracle sa statue animée allait lâcher quelque épigramme.

Il y a de beaux vers dans cette ode que vous m'avez envoyée; quelques strophes sont fortes et harmonieuses, il y en a quelques-unes d'entortillées

que l'auteur pourrait facilement corriger. J'ai vu —
en passant un M. Delisle qui va en Russie avec 1778.
le Prince de Ligne ; il m'a beaucoup parlé de Voltaire, qu'il prétend avoir assisté *in articulo mortis*. J'aurais souhaité qu'il eût pû le ressusciter. Je crois l'avoir dit, et je crains d'avoir raison : *le tombeau de Voltaire sera celui des beaux arts*. Il a fait la clôture du beau siècle de Louis XIV. Nous entrons dans le siècle des Pline, des Sénèque et des Quintilien. On quitte le monde avec moins de regret en temps de stérilité qu'en temps d'abondance : ce qui doit rendre nos derniers momens moins désagréables, parce que nous ne sommes plus attachés à ce dont il faudra nous séparer. Suivez donc mon conseil, mon cher Anaxagoras, couronnez votre front de roses, divertissez-vous et abandonnez-vous à votre destin ; je souhaite qu'il soit heureux et que votre santé se conserve.

Sur ce etc.

LETTRE CLXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 août, anniversaire de la bataille de Lignitz.

SIRE,

Les deux lettres du 22 et du 23 Juillet (*) dont V. M. m'a honoré, ne me sont parvenues qu'avant-hier, à trois semaines de date, et je ne perds pas un moment pour répondre aux questions que V. M.

(*) Elles manquent.

me fait l'honneur de m'adreſſer ſur le grand homme
1778. que nous avons perdu.

Je ne crois pas qu'il ait dit au Maréchal de Richelieu le mot plaiſant qu'on lui attribue : *ah ! frère Caïn, tu m'as tué.* Je l'ai vu très-aſſidument dans le cours de ſa maladie ; j'y ai trouvé pluſieurs fois le Maréchal, et je n'ai pas entendu ce mot. Sa famille, et tous ſes amis n'en ont aucune connaiſſance. Il eſt vrai que le mot eſt plaiſant, qu'il reſſemble bien à ceux qu'il diſait ſouvent, et que le Maréchal reſſemble encore mieux à frère Caïn ; mais il y a apparence que ce mot a été fait par quelqu'un qui croyait, ce qui n'eſt pas vrai, que le patriarche s'était empoiſonné avec de l'opium que lui avait donné le Maréchal ; il lui en avait bien donné en effet, mais la bouteille fut caſſée par la faute des domeſtiques, ſans qu'il en eût pris une goutte.

Il eſt très-sûr que quelques jours avant ſa maladie, il prit beaucoup de caffé, pour travailler mieux à différentes choſes qu'il voulait faire ; les corrections de ſa tragédie étaient du nombre ; il s'alluma le ſang, perdit le ſommeil, ſouffrit beaucoup de ſa ſtrangurie, et pour ſe calmer, ſe bourra d'opium qu'il envoya chercher chez l'apothicaire, et qui vraiſemblablement a achevé de le tuer.

Dans le temps où il eſt tombé malade, je ſais qu'il travaillait ſur les prophéties de Daniel ; mais j'ignore où il en était. Je ſuis sûr auſſi qu'à la réquiſition de l'Impératrice de Ruſſie, il avait déjà commencé quelques pages de ſon hiſtoire.

Sa famille s'eſt accommodée avec un libraire étranger pour ſes manuſcrits ; mais comme ils ſont encore

ous le scellé à Ferney, on ne sait s'il y en a beaucoup : 1778.
n en doute ; car il fesait imprimer à mesure qu'il ompofait ; il aimait à jouir, et ne mettait rien à onds perdu.

L'Impératrice de Russie vient d'acheter sa bibliohèque qui est d'environ dix mille volumes, dont n grand nombre, dit-on, ont des notes de sa main. Cette princesse se propose de mettre cette bibliothèque dans un petit temple qu'elle fera construire exrès, et au milieu duquel elle fera ériger un monument en son honneur.

Ce monument, Sire, ne vaudra pas l'éloge que V. M. doit faire de ce grand homme. Cet Eloge appellera un beau vers de Voltaire :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Cet Eloge, Sire, sera le signal de beaucoup d'autres, qui ne le vaudront pas, mais auxquels il servira de modèle ; et les gens de lettres apporteront près vous le denier de la veuve. L'académie française e pense point encore à lui choisir un successeur ; lle y est trop embarrassée, elle tardera le plus qu'elle ourra ; et ce qu'il y a de fâcheux ; c'est que le successeur de Voltaire sera reçu par un prêtre, qui était lirecteur, lorsque ce grand homme est mort. Ses conrères suppléeront de leur mieux à ce que ce capean ne dira pas. Pourquoi faut-il qu'ils aient la langue et les mains liées ? Nous voulons toujours lui aire un service, et nous n'espérons guères de l'obteir, et chacun de nous peut dire, en parodiant un ers de l'opéra :

Ah ! j'attendrai long-temps, *la messe* est loin encore.

1778. Je ne fais si j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile artiste de ce pays-ci, nommé Houdon, déjà connu par plusieurs beaux ouvrages, a fait en terre, en attendant le marbre, un magnifique buste du patriarche, d'une ressemblance parfaite. Il serait digne d'être placé dans le cabinet de V. M., et donné par elle à l'académie de Berlin.

Voici quatre vers excellens qu'on a faits sur lui :

Celui que dans Athène eut adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et Monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Ce Monsieur de Beaumont est le digne archevêque fanatique, que Paris a le bonheur d'avoir.

Le désir de répondre aux questions de V. M. m'a empêché, Sire, de lui parler en détail des vœux ardens que toute la France fait pour elle, de la gloire dont elle continue à se couvrir, de l'exemple qu'elle donne aux autres souverains, et de toutes les qualités sublimes qu'elle a déployées depuis six mois, comme négociateur, comme guerrier et comme Roi. Puissiez-vous donner encore long-temps de pareilles leçons aux *Césars d'aujourd'hui.*

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

LETTRE CLXXV.

DU ROI.

Sans date.

Voici cet éloge de Voltaire, moitié minuté dans les camps, moitié corrigé dans les quartiers d'hiver. 1778.
Je crains bien que l'académie française ne critique un peu le langage, mais le moyen de bien parler Welche en Bohème? J'ai fait ce que j'ai pu, l'ouvrage n'est pas digne de celui qu'il doit célébrer; toutefois j'ai profité de la liberté de la plume pour faire déclamer en public à Berlin ce qu'à Paris on ose à peine se dire à l'oreille. Voilà en quoi consiste tout le mérite de cet ouvrage. Votre éloge de la Motte est sans doute supérieur à mon griffonnage, si ce n'est que la matière que j'ai eu à traiter est plus abondante que la vôtre.

M. Rougemont doit déjà être payé jusqu'au dernier sol des arrérages qu'il peut prétendre. Et pour la guerre que nous fesons, je ne sais encore trop que vous dire: je me considère comme un instrument dans les mains de la fatalité, qui est employé dans l'enchaînement des causes, sans que cet instrument sache quel est le but et quel sera le résultat des opérations qu'on lui fait faire. C'est un aveu sincère que les politiques et les militaires font rarement mais très-conforme au tour des entreprises que tant d'hommes d'Etat ont hasardées avant moi, et dont

1778. l'hiſtoire nous narre le dénouement tout différent des projets qu'en avaient conçus les promoteurs. Quelque peſant que ce fardeau de la guerre ſoit pour ma vieilleſſe, je le porterai gaiement, pourvu que par mes travaux je conſolide la paix et la tranquillité de l'Allemagne pour l'avenir. Il faut oppoſer une digue aux principes tyranniques d'un gouvernement arbitraire, et réfréner une ambition déméſurée qui ne connaît de borne que celle d'une force aſſez puiſſante pour l'arrêter; il faut donc nous battre. Combien et juſqu'à quand, c'eſt ce que le temps éclaircira. Ceci eſt une phraſe de gazetier, qui peut ſouvent s'appliquer à d'autres ſujets; mais quoi qu'il en arrive, je prie Dieu qu'il vous ait etc.

LETTRE CLXXVI.

DU ROI.

Sans date. (*)

Je me ſers de l'occaſion de M. le Colonel Grimm au ſervice de Ruſſie, qui retourne en France, pour vous envoyer un très-petit eſſai ſur le gouvernement. Je n'en ai fait tirer que huit exemplaires, dont je ſoumets celui-ci à votre cenſure. La matière eſt ſuſceptible d'une grande étendue; je l'ai reſſerrée, parce qu'il vaut mieux donner à penſer au lecteur que de l'accabler par une répétition aſſommante de

(*) On ne peut aſſurer que ce ſoit ici la place de cette Lettre.

choſes connues et dites dans tous les livres. Si l'auteur mérite l'approbation d'Anaxagoras, c'eſt tout ce qu'il ambitionne. Le porteur vous dira le reſte. Qu'Anaxagoras ſe conſerve, que la force et la vigueur d'ame achève de cicatriſer les plaies de ſon cœur, et que ſa magnanimité l'élevant au-deſſus de tous les coups de la fatalité, lui procure l'heureuſe apathie des ſtoïciens. Sur ce etc. 1778.

LETTRE CLXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 Octobre.

SIRE,

J'AI reçu avec la plus vive reconnaiſſance, et pour la mémoire de mon illuſtre ami, et pour l'honneur des lettres, les expreſſions ſi douces et ſi conſolantes des ſentimens de V. M. pour ce grand homme, et de ſon amour pour les talens et le génie. Je voudrais pouvoir faire lire à toute l'Europe littéraire ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet, et qui eſt ſi propre à encourager et à conſoler ceux qui cherchent comme elle, quoiqu'avec des talens bien inférieurs, à adoucir par la méditation et par l'étude les maux de la vie, les infirmités de la nature humaine, les traverſes cauſées par la perſécution et la calomnie. J'attends avec la plus vive impatience le monument immortel que V. M. ſe propoſe d'ériger

—— à la gloire de celui que nous pleurons L'académie
1778. française vient de lui rendre des honneurs qu'elle n'avait encore rendus à personne. Sur la proposition que je lui en ai faite, et qui a été acceptée de tous mes confrères avec acclamation, elle a proposé l'Eloge de M. de Voltaire pour le sujet du prix de poésie qu'elle doit donner l'année prochaine; pour rendre ce prix plus considérable, j'ai prié l'académie d'accepter une somme de 600 livres qui doublera le prix, et qui est pour moi le denier de la veuve, et j'ai de plus donné à l'académie le buste très-beau et très-ressemblant de M. de Voltaire; le seul que nous ayons encore dans notre salle d'assemblée; ce buste à la vérité n'est qu'en terre, car je ne suis pas assez riche pour le donner en marbre; mais j'ai eu le plaisir de le voir exposé dans la salle d'assemblée à la séance publique du 25 Août, et honoré des applaudissemens et des larmes de toute l'assemblée. Je lus à la même séance l'Eloge de Crébillon, où je trouvai plusieurs occasions de parler de son illustre vainqueur, en rendant d'ailleurs justice au vaincu. Le public me parut satisfait de tout ce qui s'était passé dans cette séance, et j'espère que le prix proposé aura l'approbation de V. M. Nous ne recevrons les pièces qu'au mois d'Août de l'année prochaine, mais ces pièces, Sire, ne vaudront pas votre prose.

Je fais des vœux, pour la fin de cette campagne, si fatigante, à ce qu'on m'écrit, pour V. M; je fais plus de vœux encore pour voir finir cette guerre qu'il n'a pas tenu à elle d'éviter, et dont le motif la couvre de gloire. Puisse l'hiver prochain inspirer à

vos

ennemis des dispositions plus raisonnables et plus pacifiques ! 1778.

M. de Catt remettra à V. M. un Eloge de la Motte qu'on m'a demandé pour un journal, et qui contient, à ce que je crois, un jugement sain sur les ouvrages de cet auteur. Je serais très-flatté que ce petit morceau méritât le suffrage de V. M.

Elle a dû recevoir, ou elle recevra bientôt un ouvrage très-savant de médecine, dont l'auteur, M. Barthès, m'a prié de le mettre aux pieds de V. M., et de lui demander le titre d'académicien de Berlin, dont il est digne par ses talens et par ses travaux.

M. de Rougemont est en peine, si V. M. a reçu la dernière lettre qu'il a eu l'honneur de lui écrire, et désirait que V. M. voulût bien l'honorer d'un mot de réponse. C'est un homme fort honnête, fort attaché à V. M., et très-digne de ses bontés.

Je n'entretiendrai pas V. M. de toutes les sottises qui se font, et qui se disent, et qui se lisent, ou ne se lisent pas, dans le séjour que j'habite. Je lui apprendrai seulement qu'il y a des hommes assez vils (et par malheur pour eux en assez grand nombre) pour jeter les hauts cris sur le sujet du prix que l'académie a proposé ; que les curés de Paris ont voulu sur cela présenter requête au gouvernement, et que le gouvernement leur a imposé silence.

Je suis avec la plus vive reconnaissance et le plus profond respect, etc.

LETTRE CLXXVIII.

DU ROI.

Sans date.

1778. BIEN des hommes ont gagné des batailles et ont conquis des provinces, mais peu d'hommes ont écrit un ouvrage aussi parfait que l'avant-propos de l'encyclopédie ; et comme c'est une chose rare que d'apprécier toutes les connaissances humaines, et que c'est une chose plus commune de mettre en fuite des gens qui ont déjà peur, je crois qu'en pesant les voix, les travaux du philosophe seraient jugés supérieurs à ceux du militaire, si nous envisageons ces choses du côté de l'utilité : des connaissances bien détaillées et appréciées se conservent pour toujours, les livres les transmettent à la postérité la plus reculée; au lieu que les succès passagers d'une guerre qui n'intéresse que quelques peuples dans un petit coin de l'Europe s'oublient aussitôt qu'ils sont passés. Et voilà pour le philosophe et pour le guerrier.

J'en viens présentement aux nerfs, et pour qu'on juge par comparaison des miens et des vôtres, je propose que quelque habile chirurgien nous dissèque tous deux; mais attendons, et avec un peu de patience, ces Messieurs pourront disserter profondément sur les nerfs du philosophe français et du soldat tudesque. Je prévois qu'ils diront que les nerfs les plus fins, les plus faciles à ébranler, font des tempéramens faibles et des esprits déliés, et que les nerfs plus robustes ne conviennent qu'aux porte-faix, aux

gladiateurs et aux manans. Consolez-vous donc, mon cher Anaxagoras, de votre petite santé, la meilleure portion vous est échue; car les avantages de l'esprit sont en tous sens préférables aux avantages du corps; il ne vous reste qu'à faire un généreux effort pour bannir de vos idées toutes les sensations tristes qui l'offusquent. Quand même on perdrait ce premier feu de la jeunesse souvent impétueux, il faut conserver précieusement un certain fonds de gaieté, qui joint à l'espérance, nous sert à supporter le fardeau de la vie.

1778.

Si des têtes tonsurées et mitrées font de nouveaux efforts pour étendre leur tyrannie sur les esprits, vous avez les armes du ridicule; et les traits de la satire acérés par la gaieté renverseront le pontife et l'idôle du fanatisme du même coup. Vos ennemis les cagots veulent que les philosophes pleurent; riez, et vous les confondrez. Si vous voulez m'enrôler parmi vos troupes légères, je vous offre mes très-humbles services; j'attaquerai gaiement la Sorbonne rassemblée en corps, votre Beaumont archevêque par la colère de Dieu, votre Braschi au Monte Cavallo, et mieux encore si les intérêts de l'association militaire l'exigent. Voilà tout ce qui dépend de moi; et comme nos armes sont des plumes, et que dans nos contrées personne ne nous empêche de les manier, que de plus les presses gémissent pour ceux qui les occupent, vous n'avez qu'à m'assigner ma tâche et je m'efforcerai de la remplir.

Ce que vous m'apprenez au sujet de l'indigne traitement que vos moines ont fait au cadavre de Voltaire m'excite à le venger de ces scélérats, qui

1778. osent exercer leur vengeance impuissante sur les restes éteints du plus beau génie que la France ait produit. Je vous prie de m'envoyer le buste de cet homme rare et unique ; je placerai son effigie dans notre sanctuaire des sciences, où il pourra rester à demeure ; au lieu que si on le mettait dans une église, son ombre en serait indignée, sans compter les hasards que cette statue aurait à courir après ma mort, où peut-être le faux zèle porterait quelque prêtre, dans la rage de son fanatisme, à mutiler ou à briser le simulacre de l'apôtre de la tolérance.

Je retourne maintenant au commencement de votre lettre, où il était question de nos nerfs, pour vous apprendre que j'ai eu la goutte quatre semaines de suite, que j'ai beaucoup souffert et qu'à force de régime j'ai chassé le marasme et la maladie : mes doigts ne sont point engourdis, et s'il est question de prêtres, je répandrai avec mon encre sur eux les flots de ma bile et de mon fiel hérétique. Allons, mon cher Anaxagoras, recueillez vos forces, ranimez ou ressuscitez votre belle humeur.

Sur ce etc.

LETTRE CLXXIX.

DU ROI.

Sans date.

POUR que vous ne croyiez pas qu'après la mort de notre patriarche, personne ne travaille plus à la vigne du Seigneur, j'accompagne cette lettre d'une production des frères de la Baltique, qui assemblent autant de pierres qu'ils peuvent pour en lapider leur ennemi. Ce commentaire est fait selon les principes de Huet, de Calmet, de Labadie et de tant d'autres songe-creux dont l'imagination égarée leur a fait trouver dans de certains livres ce qui n'y a jamais été. L'autre ouvrage développe le fondement des liens de la société et de certains devoirs de ceux qui vivent et qui sont réunis par le pacte social. Tout cela ne fait pas grande sensation ; mais si de mille personnes on en convertit une, l'auteur a de quoi s'applaudir, et il peut se flatter de n'avoir pas perdu son temps. Le buste de Voltaire dont vous me parlez, me donne grande envie de l'acheter, n'était que la guerre coûteuse dont à peine nous sortons, nous a mis à sec pour un temps. Ce serait une affaire pour l'année prochaine, où les plumes commenceront à nous revenir. Vous savez le proverbe : *point d'argent point de Suisse*, point d'argent, point de buste.

1778.

J'apprends par votre lettre que vous avez été à la campagne pour vous distraire de vos laborieux travaux. C'est bien fait, car il faut donner quelque relâche à l'esprit ; s'il était toujours tendu, il se

1778. relâcherait tout-à-fait. Vous me faites en même temps entrevoir en perſpective l'eſpérance de revoir Protagoras dans ces lieux. Je voudrais que vous euſſiez la flèche d'Abaris ou le char d'Elie pour vous tranſporter plus vîte et plus commodément. Si Voltaire vous a légué ſon cheval Pégaſe, cette voiture ſerait la plus commode de toutes. Auſſi dirai-je à nos aſtronomes de braquer toutes leurs lunettes vers l'éther, pour m'avertir de votre venue. Toutefois je dois ajouter que ſi ce voyage ſe diffère trop, il ſe pourrait que vous ne me retrouvaſſiez plus : je ſuis vieux, caſſé et affaibli, la mort n'a pas beſoin de ſa faulx pour trancher la trame de mes jours, c'eſt un fil d'araignée qu'on peut détruire ſans effort. Mais cela ne m'embarraſſe pas, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous, la génération qui nous ſuit, et toute la poſtérité, *et circulus circulorum*, fera le même chemin que nos prédéceſſeurs nous ont enſeigné, en le frayant les premiers.

Quant à la politique des Etats, elle me paraît avoir quelque affinité avec la religion ; l'une a ſes ſchiſmes comme l'autre ; il y a des momens où les ſectateurs d'Ali l'emportent ſur ceux d'Omar : ce qui eſt le plus vrai prévaut à la longue, l'évidence des véritables intérêts des Etats l'emporte ſur les illuſions paſſagères. Ce qui caractériſe la vérité, a quelque choſe de ſi ſimple et de ſi palpable, que pourvu qu'on n'ait pas l'eſprit naturellement ou louche ou faux, il faut y adhérer ; tout le monde eſt obligé de convenir que deux fois deux font quatre, perſonne ne s'aviſe de diſputer que les angles d'un triangle rectangle ſoient égaux à deux droits ; il en eſt de

même de bien des choses dans la politique, qui peuvent se prouver avec une certitude approchante de celle des géomètres; il dépend alors du temps et des circonstances que telle idée frappe plus dans un moment que dans l'autre, sur-tout quand de certains préjugés n'offusquent plus les yeux de certaines personnes qui servent de cheville ouvrière à l'Europe. Voilà un beau galimatias politico-algébrique. Vous sentirez par-là que je commence à radoter. Venez donc vîte, ou je ne serai plus au logis. Sur ce etc. 1778.

LETTRE CLXXX.

DU ROI.

Le 29 janvier.

Moi qui n'arrange que des mots, j'ai été fort étonné qu'un philosophe qui ne s'occupe que des choses, veuille que je lui envoie des syllabes mesurées à la toise et peut-être même mal mesurées. Malebranche méprisait la poésie, Newton, je crois, en tenait assez peu compte, et Copernic fesait plus de cas des éphémérides de Ptolomée que de l'iliade et de l'énéide. Quelle impression des fictions peuvent-elles faire sur un esprit amoureux de vérités? Mais cet esprit ne peut pas toujours être tendu, il faut du relâche après de grands efforts, et puis quand on a fait quelque séjour à Ferney, on peut se réconcilier avec la poésie. Voilà comme j'ai 1779.

raifonné ; enfuite les réflexions font furvenues,
1779. je me fuis dit : fi tu fefais des vers comme ceux de Voltaire, tu pourrais les envoyer hardiment fût-ce même à Diagoras ; mais les tiens font des avortons d'une imagination faible et d'un ignorant dans la langue des Welches. Je me fuis arrêté, j'ai été indécis ou même découragé ; un moment après j'ai réfléchi fur la façon dont on en ufe avec ceux qui jouent ce qu'on appelle de grands rôles, et je me fuis dit : on nous traite comme des enfans, quand nous balbutions à peine ; on nous dit que nous haranguons comme Cicéron ; s'il nous arrive d'ajufter une rime au bout de quelques mots, on eft étonné de l'étendue de notre génie, et quand nous marchons lourdement, on nous compare à des danfeurs de corde. Va donc, épître chinoife, trouver Diagoras, recueillir des éloges pour ton auteur. Sur cela l'épître part et vous fera remife. Je m'attends que vous en jugerez, comme défunt l'abbé Trublet d'un fermon fur lequel on lui demandait fon fentiment : il n'y a pas là, dit-il, un feul mot de géométrie. Après tout fi ces vers vous ennuient, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même, vous avez voulu les avoir. Ce qui m'étonne encore plus, c'eft la propofition que vous me faites de mettre certain rêve en vers. Cela ferait fort difficile, et comme ce n'eft qu'une faillie d'imagination, il ferait à craindre que les vers ne confervaffent pas la même rapidité que la profe. La rime eft une terrible chofe, et les meilleurs poëtes font obligés de recourir à des chevilles et à des longueurs qu'ils déguifent le mieux qu'ils peuvent ; mais qui

ne laiſſent pas de rendre l'ouvrage plus traînant qu'il ne ſerait en proſe. J'apprends d'ailleurs qu'on 1779. fait à préſent à Paris des tragédies non rimées et que l'on eſt ſur le point de proſcrire la poéſie; je crois donc qu'il vaudrait mieux mettre mes vers en proſe que ma proſe en vers, à moins que par un édit de vos nouveaux miniſtres, on ne conſerve à la poéſie ſon ancien droit de bourgeoiſie.

Je ſuppoſe que vous aurez reçu à préſent un fatras d'ergotage métaphyſique qui ne dit pas grand' choſe. Mais que peut-on ſavoir d'une ſcience dont des mots vagues et inintelligibles ſervent d'interprêtes? C'eſt bien de la métaphyſique dont on peut dire qu'elle a créé des monſtres pour les combattre. Après tout, les différentes explications des énigmes de la nature n'altèrent en rien notre bonheur, et les choſes continuent d'aller leur train accoutumé. Vous me parlez des lunettes d'approche de ***; j'en crois le calcul admirable; mais le fait eſt que j'ai voulu m'en ſervir et que je n'ai rien vu.

Je juge par le ſtyle de votre lettre que votre ſanté ſe rétablit et que le voyage ne vous a pas été inutile. Continuez à vous bien porter et ſoyez perſuadé de la part que j'y prends comme à tous ce qui vous regarde. Sur ce, etc.

LETTRE CLXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 avril.

SIRE,

1779 M. le Baron de Goltz a bien voulu se charger de faire parvenir à V. M. le faible monument que je viens d'ériger à la mémoire du vertueux et respectable milord Maréchal. Je serais bien flatté que cet Eloge pût obtenir le suffrage de V. M.; j'ai tâché d'y peindre avec vérité le digne Milord qui en était l'objet, et j'aurai du moins la satisfaction, si je n'ai pas réussi, d'avoir exprimé dans cet Eloge les sentimens de respect et d'admiration dont je suis pénétré depuis si long-temps pour le héros philosophe qui honorait de son amitié ce véritable sage.

Je ne sais si V. M. a reçu le volume de mes Eloges académiques, que j'ai adressé il y a trois mois à M. Catt; je n'ai point eu de nouvelles de son arrivée, quoique je n'aie pas perdu un moment pour envoyer ce volume à V. M., aussitôt qu'il a paru. J'ai tâché, Sire, dans ces Eloges, de peindre et d'apprécier de mon mieux les talens des hommes dont j'avais à parler, et d'y mettre le plus de variété qu'il m'a été possible, relativement à leur génie et à leur caractère. Cet ouvrage a été reçu assez favorablement, mais les autres suffrages ne sont rien pour moi, si je n'ai pas le bonheur d'obtenir celui de V. M.

En lui envoyant l'Eloge de Milord Maréchal, j'ai eu l'honneur de lui écrire un mot, dans un moment où attaqué d'un accès de fièvre, je pouvais à peine tenir la plume. Je suis mieux en ce moment, quoique faible; depuis long-temps j'aspire au moment où je pourrai avoir l'honneur de faire compliment à V. M. sur la conclusion de la paix. Depuis long-temps les nouvelles publiques assurent que cette grande affaire va se terminer, et cependant elle ne paraît point encore finie; mais d'après tout ce que j'entends dire, je la crois assez avancée pour ne point douter en ce moment que l'Allemagne ne jouisse enfin bientôt d'un si grand bonheur. Elle en aura, Sire, toute l'obligation à V. M., qui se couvre en ce moment de gloire plus que jamais. Quelle vie, et quel règne, dit en ce moment toute l'Europe d'une voix unanime! jamais plus belle pièce n'eut un plus beau cinquième acte; puisse ce cinquième acte durer encore bien des années! Je l'espère, Sire, autant que je le désire, pour le bien de l'Europe, l'exemple des autres souverains, le bonheur de l'Allemagne, et enfin pour l'honneur de la philosophie et des lettres. Elles ont besoin plus que jamais d'avoir un chef et un protecteur tel que vous. Elles n'en ont point d'autres à espérer; mais vivez, Sire, et vous leur suffirez. 1779.

V. M. a fait aux manes de Voltaire un honneur qui efface tout celui qu'ils ont reçu. Je prends la liberté de lui envoyer un petit discours que j'ai prononcé à l'académie le jour de la réception de son successeur. V. M. verra bien qu'à la fin de la page 10 j'ai voulu indiquer, mais à mots couverts, et qui

1779. ont été bien entendus par l'auditoire, le refus qu'on a fait à Voltaire et à Molière de les enterrer l'un et l'autre dans ce que nous appellons *terre ſainte*, quoiqu'on ait fini par leur accorder cet honneur, mais à la vérité d'aſſez mauvaiſe grâce.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile ſculpteur de l'académie, nommé Hondon, a fait un buſte de Voltaire qui eſt d'une reſſemblance et d'une exécution parfaite. Si V. M. déſirait de l'avoir, je la prie de me donner ſes ordres ſur cet objet, et je me ferais un devoir de les exécuter avec autant de zèle que de promptitude.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire l'aſſurance des ſentimens vrais et profonds que j'ai voués pour toute ma vie à V. M., de la vive reconnaiſſance que je lui dois, de l'admiration dont je ſuis pénétré pour elle, et de la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, etc.

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

Le 6 juin.

J'AI reçu deux de vos lettres avec l'éloge de quelques académiciens, et le petit ouvrage que vous avez consacré à la mémoire de Milord Maréchal, dont je vous remercie. Je n'ai pas eu le temps de tout lire, parce que je ne fais que d'arriver. Mon esprit, encore tout souillé d'une bourbe mêlée de politique et de finance, doit se purifier par une ablution légale dans les eaux d'Hippocrène, avant de se présenter à la cour d'Apollon devant les neuf Muses, et avant de méditer des ouvrages comme les vôtres. Donnez-moi ce petit délai et j'entrerai alors en matière plus que je ne le puis à présent. Mon pauvre cerveau a été agité par des tempêtes pendant quatorze mois, les traces des arts effacées, les idées bouleversées par la multitude d'arrangemens, de spéculations, de négociations et d'affaires de toute nature dont il fallait de nécessité m'occuper. Le fougueux Autan et l'impétueux Borée ont été calmés par un coup de trident du Neptune français et de son sage ministère; mais si les flots de mon esprit long-temps agités n'ont plus de vagues soulevées jusqu'au ciel, la surface des eaux est encore ridée, jusqu'à ce qu'un calme parfait en arrête le mouvement. Voilà du poëtique qui vaudrait mieux dans une ode que dans une lettre. Je ne saurais qu'y faire, mon cher géomètre; vous serez

1779.

1779. obligé d'avaler cette comparaiſon uſée, parce que je ne ſaurais en ce moment y rien ſubſtituer de mieux. Je deviens ſi vieux et ſi uſé, que je ne ſuis plus bon à quoi que ce ſoit. Tout le monde n'eſt ni Fontenelle, ni Voltaire, ni le bon défunt Milord, qui conſervaient la force et la vivacité d'eſprit dans un âge plus avancé que celui des Condé et des Marlborourgh, qui radotaient aux bords du tombeau. Je radoterai bientôt comme eux, et comme Swift que ſes domeſtiques montraient pour de l'argent. Et Don Joſeph dira, il l'a bien mérité. Et toujours du Joſeph, et encore du Joſeph à un géomètre qui ſe ſoucie auſſi peu des inſectes qui ſe déchirent ſur ce ridicule globe, que nous autres imbéciles de la cinquième lune de Saturne; mais je voulais vous dire encore un mot du buſte de Voltaire. Comment de Saturne viendrai-je à lui? quelle tranſition me mènera de l'un à l'autre? Je n'en ſais, ma foi, rien, et j'écris au ſecrétaire de l'académie françaiſe, qui avec quelque puriſte, quelque ſucceſſeur de l'abbé d'Olivet, dira: cet homme ne ſait pas écrire, Bouhours l'avait bien dit, l'atmoſphère de l'eſprit s'étend de la Garonne juſqu'à la Moſelle, au-delà point de ſens commun. Enfin pour aujourd'hui je ſubis condamnation, je ne m'en relève pas, c'eſt au temps à me remettre dans mon aſſiette naturelle, s'il en peut venir à bout, et à vous à me regarder avec des yeux d'indulgence, et à me venir voir ſi cela peut vous convenir.

Sur ce, etc.

LETTRE CLXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 juillet.

SIRE,

LORSQUE j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à V. M., la paix qu'elle vient de donner avec tant de gloire à l'Allemagne était près de se conclure, et je crus dès ce moment pouvoir témoigner à V. M. toute la joie que je ressentais d'un événement tout à la fois si heureux pour l'Europe, si précieux à ses peuples, et si honorable pour elle. Je prends la liberté de lui renouveler aujourd'hui l'expression des mêmes sentimens, et d'une admiration que j'ai le bonheur de partager aujourd'hui avec tous ceux qui entendent prononcer le nom de V. M. Cette admiration, Sire, est aussi universelle que juste, et jamais peut-être aucun monarque n'a été plus généralement l'objet de la vénération publique, que ne l'est en ce moment V. M. La France est peut-être de toutes les nations celle qui en donnerait à V. M. les témoignages les plus vifs, tant l'enthousiasme que vous y excitez, est prodigieux et universel. On a dit, je ne sais pas pourquoi, que V. M. viendrait faire un tour à Paris. Elle y recevrait, j'ose le dire, les honneurs du triomphe le plus complet dont elle ait jamais joui, et j'aurais le bonheur d'en être témoin avant de quitter ce triste monde, qui dans cette circonstance me paraîtrait à bien juste titre le meilleur des

1779.

1779. mondes possibles. Mais je crains bien, Sire, qu'il ne me faille renoncer à ce doux espoir, ou plutôt à cette douce chimère, comme je suis obligé de renoncer, au moins pour cette année, au désir que j'avais d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les sentimens de respect et d'admiration dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle. La faiblesse de ma santé, qui devient plus grande de jour en jour, et qui ne me permet presque plus aucun travail d'esprit, et encore moins aucune fatigue de corps, me prive de cette satisfaction si chère à mon cœur. Je m'en console, Sire, autant qu'il est possible, en m'entretenant avec tout ce que je vois, de la gloire de V. M., en me rappelant sans cesse avec la plus vive reconnaissance les bontés dont elle m'honore depuis si long-temps, et sur-tout en apprenant que sa santé est meilleure que jamais, et promet encore long-temps à l'Europe l'exemple de sa vie, de sa gloire, de son génie et de ses vertus.

Je n'ose prier V. M. d'interrompre quelques momens ses précieuses occupations pour jeter les yeux sur le volume d'Eloges académiques que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle y verra du moins, si elle daigne l'ouvrir, les témoignages les plus sincères de la reconnaissance et de la vénération que je lui dois. Je ne sais par quelle fatalité elle a reçu ce volume si tard. J'ai eu l'honneur de le lui envoyer au moment même de l'impression; il est resté contre mon espérance trois mois entiers à Berlin, et n'a été remis à V. M. qu'au moment de son arrivée. C'est trop tard pour ce que je lui dois, mais

c'est

c'eſt peut-être encore trop tôt pour mon intérêt, et pour le jugement qu'elle portera de cette rapſodie, ſi elle daigne un moment s'en occuper. 1779.

V. M. ſait peut-être que l'académie françaiſe a propoſé l'Eloge de Voltaire pour le ſujet du prix de poéſie, et que j'ai eu le bonheur de rendre hommage en cette occaſion à la mémoire de mon ami, en augmentant ce prix du double. Nous allons lire et juger les pièces du concours; puiſſent-elles être dignes du ſujet! Il ne nous reſterait plus, Sire, qu'un Eloge à propoſer après celui-là; je le laiſſe à deviner à V. M., et je voudrais bien que les circonſtances nous permiſſent d'offrir à nos poëtes un ſi beau ſujet d'exercer leurs talens.

V. M. me fait l'honneur de me parler du buſte de Voltaire. Ce buſte, Sire, eſt très-reſſemblant, fait par un ſculpteur très-habile, et digne d'orner le cabinet de V. M. et même la ſalle de ſon académie. Si V. M. a quelques ordres à me donner à ce ſujet, je les exécuterai avec autant de zèle que de plaiſir.

Nous ne ſommes pas, Sire, auſſi heureux que V. M., de jouir des douceurs de la paix; nous nous contentons de la déſirer et de l'attendre. Puiſſe-t-elle bientôt ſe rendre à nos vœux!

Je finis en demandant pardon à V. M. de l'avoir ennuyée ſi long-temps de mon verbiage; en lui renouvelant tous les vœux que je fais pour ſon bonheur, pour ſa gloire, et pour ſa conſervation, et en mettant à ſes pieds tous les ſentimens d'admiration, de reconnaiſſance, et de vénération tendre et profonde avec leſquels je ſerai juſqu'au dernier jour de ma vie etc.

LETTRE CLXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 septembre.

SIRE,

1779. J'ARRIVE de la campagne, où j'ai été passer environ trois semaines pour me reposer d'un travail un peu forcé que les circonstances où je me suis trouvé m'avaient obligé de faire; et je n'ai rien de plus pressé en arrivant que de répondre à la lettre pleine de bonté dont V. M. m'a honoré, et dont je lui rends les plus humbles et les plus tendres actions de grâces. Je suis en même temps, Sire, et assez bon Français, et assez sincèrement attaché à V. M., pour voir avec le plus grand plaisir les sentimens où elle est par rapport à notre ministère, et l'union qui paraît s'établir entre les deux cours. J'ai toujours pensé que l'alliance de la France avec V. M. était l'état naturel de l'une et de l'autre puissance, qu'elle n'avait été pendant quelque temps interrompue que par la haine d'une femme qui voulait se venger du juste mépris de V. M. pour elle: et par l'ambition d'un prêtre bel-esprit qui voulait être cardinal; et je vois avec grande joie qu'enfin la France peut dire comme Roxane:

> Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Les Français, Sire, ne peuvent pas être vos ennemis, comme vous ne voulez pas être le leur. In-

dépendamment des intérêts politiques, l'admiration et le respect dont toute la nation est pénétrée pour V. M. est à un degré inexprimable, et on ne tarit point, Sire, sur les éloges qui sont dus à la conduite si ferme, si noble, si courageuse que V. M. vient de tenir dans l'affaire importante qui agitait l'Allemagne. J'en ai déjà tant parlé à V. M., que je crains en me répétant de paraître adulateur; mais Sire, on n'a point d'adulation à se reprocher, quand on est l'écho de la voix publique; et jamais elle n'a été si unanime et si énergique qu'elle l'est en ce moment sur V. M. Quelle satisfaction n'aurais-je pas eue à lui exprimer moi-même tous ces sentimens, si ma frêle machine m'avait permis de m'exposer aux fatigues d'un long et pénible voyage? Jamais, Sire, je n'ai éprouvé un plus grand désir d'aller me mettre aux pieds de V. M.; mais j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'à elle. Je ne puis cependant renoncer encore totalement à l'espérance de la voir et de l'entendre, et si dans l'état de faiblesse où je suis, je trouvais quelque moment lucide, j'en profiterais à l'instant pour satisfaire mon cœur. 1779.

Nous venons, Sire, de donner à l'académie française le prix que nous avions proposé pour l'Eloge de Voltaire, et que j'avais augmenté de 600 livres, pour honorer par le denier de la veuve la mémoire de mon illustre ami. La pièce de vers qui a remporté le prix est pleine de très-belles choses; l'auteur n'a pas voulu se nommer, et il a cédé la médaille à la pièce qui a eu l'*accessit*, et qui a beaucoup de mérite aussi. On croit que cet anonyme est M. de la Harpe.

L'académie française possède, Sire, le buste de

1779. Voltaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler. C'eſt moi qui le lui ai donné ; mais comme je ne ſuis pas riche, je n'ai pu le donner qu'en terre cuite. V. M. l'aura en marbre quand elle le voudra ; le buſte eſt de mille écus ; elle pourra, ſi elle veut, me donner ſes ordres à ce ſujet ; ils ſeront promptement exécutés. Elle pourrait même en faire deux, un pour elle, et un pour l'académie de Berlin, qui recevrait ſurement ce buſte avec tous les ſentimens dus au donateur et à l'original. J'oubliais de dire à V. M. que ce buſte eſt de deux manières, toutes deux très-reſſemblantes, l'une à l'antique avec la tête nue, l'autre avec la perruque, ce qui n'eſt pas ſi pittoreſque, mais en même temps aide à la reſſemblance parfaite ; et c'eſt de cette dernière manière que je l'ai donné à l'académie.

Vous n'avez que trop raiſon, Sire, ſur la décadence où tout eſt tombé, et ſur le grand vide que laiſſe la mort de Voltaire ; mais tel eſt le ſort des choſes humaines. Quand même notre littérature ſe remonterait, je doute qu'elle puiſſe de long-temps produire un homme auſſi rare, et qui réuniſſe tant de talens à un ſi haut degré. Tant que Frédéric vivra, l'Europe pourra ſe conſoler d'avoir encore un grand homme. Vivez donc, Sire, jouiſſez long-temps de votre gloire, de l'admiration de l'Europe, et de la bénédiction de l'Allemagne.

Je ſuis avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnaiſſance, etc.

LETTRE CLXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 novembre.

SIRE,

J'ai été pendant quelques semaines dans la plus affligeante inquiétude de ne point recevoir de lettre de V. M. Pourquoi n'oserais-je pas lui avouer ce sentiment, dont le principe au moins ne saurait lui déplaire, puisqu'il n'est dicté que par ma tendre vénération pour elle? Je savais par M. le Baron de Golz que V. M. se portait bien, et je m'affligeais de son long silence. Ce n'est pas, Sire, que je ne sache très-bien que V. M. a beaucoup mieux à faire que de répondre aux rapsodies que je lui envoie; mais vos bontés, Sire, si accumulées sur moi à tous égards, m'ont un peu *gâté*, permettez-moi cette expression, et je ne puis plus me passer de recevoir au moins de temps en temps quelques lignes consolantes, signées Frédéric. Enfin j'ai été bien agréablement tiré de mon inquiétude en recevant il y a quelques jours la charmante lettre de V. M. en date du 7 octobre. Elle ne m'est arrivée qu'à plus de cinq semaines de date, parce que le paquet auquel elle était jointe, n'a pas sans doute été expédié par la poste ordinaire. Je vous dois, Sire, les plus vives actions de grâces, et de cette lettre, et de ce paquet précieux à tous égards, tant par les choses qu'il contient, que par la main respectable et chère

1779.

1779. qui m'a fait l'honneur de me l'envoyer. Je n'ai pas perdu un moment, Sire, pour lire et relire les deux excellens ouvrages que ce paquet renfermait. Rien n'est à la fois plus piquant, plus philosophique, et plus gai, que le *commentaire théologique et apostolique sur la sacrée prophétie de Barbe-bleue*. Quand V. M. aurait passé sa vie à lire Dom Calmet, et les autres absurdes scoliastes, elle ne pourrait tourner plus finement et plus utilement pour la raison tant de sottises en ridicule. Je suis vraiment affligé que cette excellente plaisanterie philosophique ne soit pas plus répandue à Paris, pour couvrir nos illuminés et nos fanatiques de toute l'ignominie dont ils sont dignes. Je me promets bien au moins de la communiquer à tous nos sages, et à ceux même qui ne le sont pas. V. M. devrait bien, par charité *chrétienne*, et sur-tout *apostolique*, en envoyer un exemplaire à cet évêque du Puy, qu'elle a fait si bien parler. L'adresse de ce savant et éloquent prélat n'est plus au Puy, mais à Vienne en Dauphiné, dont on l'a fait archevêque, pour le récompenser de ses belles écritures en faveur de ***. Le commentaire sur Barbe-bleue devrait lui valoir l'archevêché de Paris, si par la grâce de Dieu le siége était vacant. Mais nous avons bien l'air de conserver encore long-temps Christophe de Beaumont, pour la gloire divine et l'édification de l'Eglise.

Je ne finirais point, Sire, sur le plaisir que m'a fait cette excellente plaisanterie, si je n'avais encore à parler à V. M. du second ouvrage que j'ai reçu en même temps, de ses excellentes lettres sur *l'amour de la patrie*, qui dans leur genre ne méritent pas moins d'éloges que le commentaire, mais des éloges

d'une espèce bien différente. C'eſt un traité de morale patriotique, plein de ſenſibilité, d'éloquence, 1779.
et d'une raiſon profonde, tel que Cicéron l'aurait pu faire. On ne peut rien dire ſur cette intéreſſante matière de plus touchant à la fois et de plus ſolide. Ce livre ſerait digne d'être mis entre les mains de la jeuneſſe, pour ſervir de baſe à une excellente éducation morale, et je ne ſaurais trop inviter V. M. à faire entrer cette lecture parmi les livres deſtinés à inſtruire les jeunes étudians de ſes Etats, dans toutes les provinces et dans tous les ordres. Rien ne me paraît plus propre à faire de ces jeunes gens des citoyens zélés et vertueux. Voilà le vrai *catéchiſme* qu'on devrait leur enſeigner.

Je ſuis pourtant affligé, Sire, et j'oſe eſpérer que V. M. me permettra de lui ouvrir mon cœur à ce ſujet, que dans un livre où elle recommande l'amour ſi juſte et ſi naturel de la patrie, elle paraiſſe avoir voulu combattre ce qu'elle appelle les *encyclopédiſtes*. Je ne me rapelle point, Sire, qu'en aucun endroit de ce vaſte dictionnaire, on ait eu en même temps la ſottiſe et l'audace de combattre l'amour de la patrie; il eſt bien sûr au moins que je ne l'aurais pas ſouffert, tout le temps que j'ai été à la tête de cet ouvrage. Il ſe peut que quelque prétendu *philoſophe* (car bien des faquins uſurpent aujourd'hui ce nom) ait imprimé dans une brochure ignorée des ſottiſes abſurdes contre le patriotiſme; mais croyez, Sire, que tous les philoſophes vraiment dignes de ce nom déſavoueraient cette brochure, s'ils la connaiſſaient, ou plutôt ſe rendraient aſſez de juſtice pour ne daigner pas même ſe juſtifier d'une imputation ſi in-

1779. juste. Je ne saurais trop, Sire, le répéter à V. M., ce ne sont point les philosophes, ce sont les prêtres qui sont les vrais ennemis de la patrie, des lois, du bon ordre et de l'autorité légitime. Je ne serais pas embarrassé de le démontrer, si j'avais trente ans de moins; mais j'en ai soixante et deux, et il faut finir en paix, si je puis, le peu de jours qui me restent à vivre. Je voudrais sur-tout, Sire, ne point finir ces tristes jours, sans aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. le tendre et respectueux hommage que je lui dois à tant de titres. Quoique ma santé s'affaiblisse de jour en jour, quoique ma tête ne soit presque plus capable de rien, quoique je dorme et digère assez mal, je ne puis renoncer tout à fait à la douce espérance d'entendre encore V. M., comme ces dévots qui se flattent d'entrer un jour en paradis pour y voir Dieu face à face. Que ce Dieu me donne ou me rende un peu de force, et j'en profiterai avec l'ardeur d'un *bienheureux* pour renouveler à V. M. les expressions les plus vives de tous les sentimens d'admiration, de reconnaissance, et de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier soupir, etc.

LETTRE CLXXXVI.

DU ROI.

Le 3 décembre.

J'ETAIS dans quelque inquiétude ſur le ſort de mes lettres et du paquet qui les accompagnait; je ſoupçonnais les poſtes d'infidélité, je pouſſais même le ſoupçon juſqu'à croire qu'on ne vous avait rendu ni ma lettre ni les exemplaires, parce qu'on y avait trouvé des aſſertions choquant les oreilles pieuſes et ſentant l'héréſie. Je craignais même que ces niaiſeries, dénoncées à M. l'archevêque de Paris, n'attiraſſent l'excommunication majeure ſur un pauvre hérétique, auteur de cette œuvre pieuſe. Enfin votre lettre arrive, et mes inquiétudes diſparaiſſent. Vous portez un jugement trop favorable de ces faibles productions. Que peut-il ſortir de bon de la cervelle d'un vieillard ignorant et qui a ſervi de jouet toute ſa vie aux caprices de la fortune, auquel l'action enlève le temps qu'il pourrait employer à méditer, qui perd chaque jour de ſes ſens et de ſa mémoire, et qui ira joindre dans peu Milord Maréchal, Voltaire, Algarotti? C'eſt dans l'âge où l'homme a toute ſa force que l'ame a le plus d'énergie. C'eſt alors qu'il peut produire de bons ouvrages, ſuppoſé qu'il ait les connaiſſances, les talens et le génie néceſſaires; mais l'âge détruit tout, l'ame s'affaiſſe avec le corps, ce dernier perd ſa force et le premier ſa vigueur. Mon intention était bonne en compoſant ces rapſodies; il fallait une main plus habile et un ſtyle plus académique pour l'exécuter.

1779.

1779. Vous vous étonnez de ce que les lettres de Philopatros parlent des encyclopédiſtes ? J'ai lu dans leurs ouvrages que l'amour de la patrie était un préjugé que les gouvernemens avaient tâché d'accréditer, mais qu'en un ſiècle éclairé comme le nôtre il était temps de ſe déſabuſer de ces anciennes chimères. Cela doit ſe trouver dans un de ces ouvrages qui ont paru avant ou peu après le Syſtême de la nature. Ces ſortes d'aſſertions doivent être réfutées pour le bien de la ſociété. Enfin pour me juſtifier pleinement, je dois ajouter qu'ici en Allemagne on met tous les ouvrages que des ſonge-creux produiſent en France, ſur le compte des encyclopédiſtes : je parlais au public ; j'ai donc dû me ſervir de ſon langage ; car j'eſpère que vous aurez aſſez bonne opinion de moi pour croire que je ne confonds pas les d'Alembert avec les Diderot, avec les Jean Jaques et avec les ſoi-diſant philoſophes qui ſont la honte de la littérature. J'accepte avec plaiſir l'eſpérance que vous me donnez de revoir Anaxagoras avant de mourir ; mais je vous avertis qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ma mémoire ſe perd, mes cheveux blanchiſſent et mon feu s'éteint, et bientôt il ne reſtera plus rien du ſoi-diſant philoſophe de Sans-Souci. Vous n'en ſerez pas reçu avec moins d'empreſſement, charmé de pouvoir vous marquer mon eſtime.

Sur ce etc.

LETTRE CLXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 décembre.

SIRE,

Je commence, comme je le dois, cette lettre, et la réponse que je dois à V. M. par l'objet qui m'intéresse le plus vivement, par les vœux ardens que je fais pour elle, pour sa gloire, pour son bonheur, pour sa conservation et pour une santé si précieuse à ses peuples, à l'Europe dont elle assure le repos, et, si j'ose me nommer, à moi qui lui suis depuis plus de trente ans si respectueusement et si tendrement attaché. V. M. achève actuellement la quarantième année du plus beau règne, dont l'histoire fasse mention. Puissiez-vous, Sire, en régner quarante autres encore! Puissiez-vous entendre long-temps les bénédictions dont l'Allemagne comble V. M., et les expressions si vives de l'admiration que vous inspirez à toute l'Europe! J'avais appris déjà par les nouvelles publiques l'accès de goutte que V. M. a souffert, et je voudrais que les mêmes eussent appris à l'Europe et à ses Rois ce que j'ai su par M. le Baron de Grimm, que V. M. ne pouvant écrire de la main droite, avait pris le parti d'écrire de la gauche, afin que ses affaires n'en souffrissent pas. Quelle respectable activité, Sire, et qu'elle est digne d'admiration, quand elle a, comme la vôtre, le bien de ses sujets pour unique objet! M. de la Haye de Launay, qui est ici,

1779.

1779. et qui vient quelquefois chez moi à des heures où j'y raſſemble une ſociété choiſie d'admirateurs de V. M., nous a tous enchantés par le récit qu'il nous a fait des actes de bienfeſance, de juſtice, de providence, ſi je l'oſe dire, qui rempliſſent tous les jours de votre vie. V. M. croit que ſa goutte à la main droite a été une punition divine du très-plaiſant et très-philoſophique commentaire ſur la Barbe-bleue, que cette main a eu l'impiété d'écrire. Je prends la liberté, Sire, de recommander les prêtres, les théologiens, et toutes les ſottiſes qu'ils débitent, à la main gauche de V. M., quand ſa main droite ſera hors d'état de les foudroyer. Ils ſont d'autant plus faits pour être battus par un Roi philoſophe, qu'ils deviennent de jour en jour pires que jamais. Ils refuſent actuellement à l'académie françaiſe la ſatisfaction de rendre à la mémoire du grand Voltaire les honneurs funèbres, et le gouvernement, qui les hait et qui les mépriſe, paraît appuyer, j'ignore par quelle raiſon, ce trait de fanatiſme. Heureuſement les manes de ce grand homme ont été honorés bien dignement par l'éloquent et touchant Eloge que V. M. en a fait, et qui vaut mieux que tous les ſervices funèbres, quand même notre St. père le pape ferait célébrant. Je prends la liberté d'inviter de nouveau V. M. à faire l'acquiſition du buſte de marbre de cet homme ſi rare; et je ne puis me diſpenſer de lui dire combien j'ai été touché de ce qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet, en remettant cette dépenſe à l'année prochaine. Ce trait d'économie vraiment royale, Sire, a enchanté tous ceux à qui je l'ai raconté. Ils

ont fait des vœux ainsi que moi, pour que les autres souverains imitassent cet exemple, en mettant dans leur dépense un ordre et une attention si nécessaires au bien de leurs sujets. 1779.

Vous avez, Sire, très-éloquemment et très-solidement réfuté, dans votre excellent ouvrage sur l'amour de la patrie, les assertions abominables que vous assurez avoir lues dans un des mauvais livres qui ont paru en même temps que le détestable *Systême de la nature*. Mais croyez, Sire, que ni ce *systême*, ni aucun de ces mauvais livres, n'est l'ouvrage d'un véritable philosophe, ni même d'aucun écrivain digne de ce nom. Il est fâcheux pour les honnêtes gens qui ont travaillé à l'encyclopédie, qu'on mette sur leur compte toutes les inepties qui paraissent, et qu'on donne le nom d'*encyclopédistes* aux ennemis de la patrie. Hélas, Sire, si je n'avais pas aimé la mienne, je serais depuis long-temps auprès de V. M.! J'aime encore cette patrie, quoiqu'on m'y accable d'outrages, auxquels je suis à la vérité peu sensible, mais que le gouvernement, j'ignore par quel sublime motif, non-seulement permet, mais encourage et récompense. C'est-là le prix qu'il me donne des sacrifices que j'ai faits à mon pays, et de 45 années de travail, sans que j'aye mérité jamais aucun reproche comme citoyen, ni dans mes écrits, ni dans ma conduite. Les bontés dont V. M. me comble, me dédommagent de cette injustice. Que ne puis-je aller encore jouir auprès d'elle de ces mêmes bontés? Mais si je ne renonce pas à ce projet, je n'ose absolument le former, tant ma santé est faible, variable et chancelante. Je redouble de ménagemens pour elle, et

1779. je profiterai, s'il m'est possible, du premier moment qu'elle pourra me laisser pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les sentimens dont mon cœur est depuis si long-temps rempli.

M. de Catt veut bien, Sire, mettre sous les yeux de V. M. le mémoire d'un pauvre curé, qui se dit persécuté par un évêque fanatique, et qui implore les bontés et la protection de V. M. Je lui ai promis que V. M. lui ferait justice, s'il la méritait, et je la prie de bien vouloir me faire passer sa réponse par M. de Catt.

Je suis, et serai cette année, comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnaissance etc.

LETTRE CLXXXVIII.

DU ROI.

Sans date.

Comme je n'ai la goutte qu'aux pieds, je ne l'ai pas à la tête ; ainsi cela ne m'empêche pas, mon cher d'Alembert, de conserver quelques restes de mon ancienne gaieté. J'aime mieux suivre l'exemple de Démocrite que de pleurer éternellement avec Héraclite sur des malheurs que nous ne saurions changer ; ainsi toutes les sottises sorbonniques m'amusent autant qu'arlequin sauvage de la comédie italienne. Apprendre des sages et se divertir des fous, voilà ce qui convient le mieux aux hommes sensés;

aussi fais-je ; et je vous réponds que vos moines qui se targuent le plus de leur ténébreuse science, sont ceux qui servent le mieux à mes menus plaisirs. 1779.

Quelque peine que se donne votre engeance théologique pour flétrir Voltaire après sa mort, je n'y reconnais que l'effort impuissant d'une rage envieuse, qui couvre d'opprobre ceux qui en sont les auteurs. Muni de toutes les pièces que vous m'avez envoyées, j'entame à Berlin la fameuse négociation pour le service de Voltaire, et quoique je n'aye aucune idée d'une ame immortelle, on dira une messe pour la sienne. Les acteurs qui jouent chez nous cette farce, connaissent plus l'argent que les bons livres ; ainsi j'espère que les *jura stolæ* l'emporteront sur le scrupule.

Un géomètre français m'écrit avec emphase qu'il a découvert la quadrature du cercle et que toute l'Europe est jalouse de lui. Autant que je m'entends à ces matières, cette quadrature est impossible, à cause que les sections sont impaires, et même que si par son calcul il en approchait de plus près que ses devanciers, cette découverte n'en serait pas moins inutile. Ces hautes sciences ne deviennent utiles à la société qu'autant qu'on les applique à l'astronomie, à la mécanique et à l'hydrostatique ; d'ailleurs elles ne sont qu'un luxe de l'esprit.

Nous avons ici un véritable génie de mécanicien ; il s'appelle *Hermite* ; fécond en inventions ingénieuses et utiles, il ne lui manque que de la célébrité ; sa simplicité et sa modestie relèvent autant son mérite que ses connaissances. Si dans un pays on pouvait découvrir tous les talens que la nature se plait à distribuer au hasard, et qu'on pût employer

1779. chacun dans son genre, ce pays deviendrait bientôt le premier de l'Europe. Mais que de sagacité, de soins infinis et de patience faudrait-il pour de telles découvertes? Le Fatum s'est réservé la direction de nos destinées. A bien examiner la chose, nous y avons moins de part que notre orgueil ne nous en attribue.

J'en viens à présent au buste de Voltaire, dont je vous prie de reculer l'envoi jusqu'au mois de septembre, où tout sera exactement payé. La lettre que vous avez écrite à Catt, m'a fait bien du plaisir. Rapportez-vous-en à la réponse que vous recevrez de lui. A notre âge il n'y a pas de momens à perdre: ou il faut se voir vîte dans ce monde-ci, ou se donner rendez-vous dans la vallée de Josaphat, et vous savez ce qui s'y passe. En moins d'un mois la mort nous a enlevé ici et dans notre voisinage quantité de personnes distinguées et connues; la Princesse de Prusse, son frère le Duc de Brunswic, ma nièce la Duchesse de Wurtemberg, l'Electrice douairière de Saxe, le Prince et la Princesse Hatzfeld, et le Prince de Mansfeld avec son fils. Une bataille sanglante et meurtrière n'en aurait pas plus emporté à la fois. Si donc un vieillard septuagénaire a hâté de vous voir, ne vous en étonnez point; c'est pour vous assurer avant de mourir de l'estime qu'il a eue pour vous et pour votre génie. Sur ce etc.

LETTRE

LETTRE CLXXXIX.

DU ROI.

Sans date.

COMME chez moi les vœux d'un philoſophe ſont bien préférables aux prières des moines, vous devez vous attendre à mes remercîmens ſur ce que vous me ſouhaitez d'heureux pour la nouvelle année ; et comme je ſuis auſſi peu *** que vous, je me flatte que ſi je déſire que le ciel répande des biens ſur vous et ſur tous les amateurs de la ſageſſe, ce ne ſera pas un vœu déſagréable pour vous. Puiſſiez-vous donc, dans cette nouvelle année, vivre en paix, ſans chicane, ſans excommunication et ſans anathème, et puiſſe cette lie du genre humain, que vous nommez évêques, devenir raiſonnable et tolérante ! Mais je crains bien qu'il ne ſoit auſſi difficile de rendre vos prêtres humains que d'apprendre à parler aux éléphans. Bon Dieu ! quel opprobre pour ce clergé de France de ſévir ſi opiniâtrément contre ce grand homme que nous avons perdu ! Je ſoutiens que ces tonſurés agiſſent en ingrats. Souvent Voltaire a émouſſé les traits qu'il leur a lancés, pour que les bleſſures ne fuſſent pas trop vives. Quelqu'un qui les ménagerait moins, pourrait les terraſſer à ne s'en relever jamais ; car tout n'eſt pas dit. Les philoſophes ont eſcarmouché par-ci par-là, ils ont pouſſé des bottes ; mais ces charlatans de la ſuperſtition n'ont pas encore été enfoncés, battus et diſſipés entièrement. Les armes ſont toutes prêtes pour ce

1779.

combat, et si j'étais jeune, j'attaquerais comme Hercule
1779. cette hydre de Lerne, cette hydre papale dont tous les vices concentrés produisent des têtes renaissantes. Là, ce serait la vérité qui terrasserait leurs absurdes fables, ici la vertu qui mettrait au jour ce tissu de crimes dont la hiérarchie ecclésiastique est souillée; mais ces armes veulent être maniées par des mains vigoureuses, et les miennes sont goutteuses. En naissant, j'ai trouvé le monde esclave de la superstition, en mourant je le laisserai de même: la raison en est que le peuple avale douze articles de foi comme des pillules, et qu'il est plus revêche sur ce qui intéresse sa liberté et sa bourse: il ne prévoit point qu'étant enchaîné par les dogmes, son esclavage en devient la suite inévitable. Quant à ceux qui vous harcellent, je vous conseille de leur opposer l'armure de Fontenelle; sage, qui de tous les savans a le plus évité de se commettre avec les vipères du sacré vallon. Pour moi je combats tantôt contre les Autrichiens, tantôt contre la goutte, et quand je suis assailli de la dernière, puisque la nature m'a donné deux mains, je pense quand le mal m'ôte l'usage de l'une, que c'est à l'autre à y suppléer. Maintenant j'ai chassé mon ennemi, j'ai mis dehors la goutte qui aime la bonne chère, en lui prescrivant le régime des reclus de la Thébaïde; aussi me suis-je d'abord informé de l'affaire de votre prêtre de Neuchâtel, à qui justice sera faite.

Je voudrais bien que votre santé se rétablît entièrement, ou je vous dirai comme Madame Deshoulières,

Oui, c'est désespérer que d'espérer toujours.

Depuis mon retour à Berlin, j'ai voulu décrasser mon esprit de la rouille de la campagne par un vernis académique. Je me suis entretenu avec M. Formey. Nous avons savamment et profondément discuté à ma grande édification les matières les plus graves, dont notre secrétaire perpétuel a voulu me convaincre. Un autre jour l'homérique Bitaubé m'a fort assuré que l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée était le seul poëte qu'eût produit ce long enchaînement de siècles; puis je me suis corroboré par les sages réflexions politiques et philosophiques de M. Weguelin; et comme les soins de la terre m'avaient fait pour un temps oublier le ciel, M. Bernouilli a bien voulu me communiquer l'itinéraire des astres; il m'a appris qu'on soupçonnait la cour de Vénus d'être plus nombreuse qu'on ne l'avait cru, et qu'on avait des indices d'un de ses satellites. Moi qui vais un peu vîte en besogne, j'ai d'abord baptisé ce satellite, que j'ai nommé Cupidon. Je me suis recommandé aux bonnes grâces de cette Divinité, du nouveau Satellite et des trois Grâces. M. Bernouilli prétend par le moyen de ce satellite (qui est apparemment un espion) savoir au juste la masse et la taille de la Déesse de Cythère, comme s'il l'avait mesurée avec sa ceinture; je l'ai fort prié d'en garder le secret pour ne point décréditer les chef-d'œuvres des Phidias et des Praxitèle qui ont sculpté cette Déesse si supérieurement. Depuis j'ai vu M. la Grange, qui a bien voulu tempérer la sublimité de son langage en raison inverse des quarrés de mon ignorance; il m'a conduit d'abstraction en abstraction dans un labyrinthe d'obscurité

1779.

——— où mon pauvre eſprit ſe ſerait perdu, ſi notre bon
1779. Suiſſe M. Merian ne m'avait retiré des ſublimes régions infinitéſimales, pour me remettre ſur ce globe abject et brut où je végète. Enfin M. Achard m'a appris ce que c'eſt que l'air fixe, et il m'a fait convenir ſans peine que la matière a une infinité de propriétés qui ont échappé juſqu'ici à notre connaiſſance, et que ce ne ſera qu'en ſuivant Bacon, à force de faire des expériences, que nous pourrons avec le temps étendre de quelques degrés la ſphère étroite de nos connaiſſances. Malheureuſement les premiers principes des choſes demeureront à jamais hors de la portée de notre faible pénétration. Tel eſt en abrégé le petit cours académique que j'ai fait durant ma maladie. Cela ne valait pas la peine de le communiquer au ſublime Anaxagoras. Non, ſans doute; ſi j'avais eu quelque choſe de plus intéreſſant à lui apprendre, je l'aurais fait. Sur ce etc.

LETTRE CXC.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 février.

SIRE,

Les deux lettres que j'ai reçues de V. M. à peu de jours l'une de l'autre, et qui ont été assez long-temps en route, (car je ne les ai eues qu'à trois semaines de date,) sont venues bien à propos pour calmer l'inquiétude où m'avaient mis des propos hasardés et indiscrets sur la santé de V. M. M. le Baron de Goltz m'avait, il est vrai, fort rassuré, en me certifiant le peu de fondement de ces mauvaises nouvelles. Mais, Sire, on craint d'autant plus qu'on aime davantage; et j'avais besoin que V. M. m'assurât elle-même de son état, non-seulement en daignant entrer avec moi dans quelque détail sur un sujet qui m'intéresse si vivement, mais en m'écrivant deux lettres, dont l'une par son extrême gaieté, et l'autre par sa philosophie, pleine à la fois de sensibilité et de force, ne peuvent être l'ouvrage d'un malade. Conservez, Sire, long-temps encore cette santé si précieuse à tant d'hommes, et si redoutable aux ennemis de la paix. Des hommes tels que vous devraient être immortels, et c'est un des malheurs de l'humanité que de les perdre.

1780.

1780. Je n'ai reçu que depuis très-peu de jours les six exemplaires que V. M. a bien voulu m'envoyer du très-plaisant et très-philosophique commentaire sur la Barbe-bleue, et je les ai donnés à des hommes dignes de recevoir ce présent et d'en sentir le prix, admirateurs, ainsi que moi, de V. M., et qui sans la connaître autrement que par la renommée, lui sont presque aussi dévoués que je le suis. J'ai relu, Sire, il y a peu de jours, cet excellent commentaire, et j'ai été étonné qu'une idée tout à la fois si heureuse et si naturelle pour se moquer de tout ce que le sot peuple encense, ne fût encore venue à personne. Car il est bien évident que tous les commentaires sur Isaïe, Ezéchiel, et Baruch, ne sont pas plus clairs que le vôtre, et sont beaucoup moins plaisans. Oh! que si la presse était un peu plus libre en France, j'aurais fait un bon article de ce commentaire pour l'un de nos journaux, quoiqu'à vous dire le vrai, Sire, il y a bien peu de journaux qui soient dignes d'un tel morceau, par toutes les sottises qu'ils renferment. Si je ne puis pas faire connaître cet ouvrage aux Welches, je le ferai connaître du moins à tous ceux qui sont dignes de le lire et dont le nombre s'augmente de jour en jour, grâce à l'exemple que V. M. donne à l'Europe du plus profond mépris pour toutes les superstitions humaines. V. M. a bien raison d'être indignée du traitement que ces superstitions ont valu en France à la mémoire de Voltaire; j'oserais vous proposer, Sire, une petite réparation qui mortifierait un peu les fanatiques; ce serait de lui faire faire dans l'église catholique de Berlin le

service funèbre que nos prélats welches lui ont refusé. On vient encore d'insulter sa mémoire d'une manière indécente dans un plaidoyer fait au Parlement de Rouen par un conseiller au parlement de Paris. Nos parlemens, Sire, sont plus plats et plus ignorans que la Sorbonne, et c'est assurément beaucoup dire. 1780.

M. de Launay, qui compte partir incessamment pour aller rendre compte à V. M. de tout ce qu'il a vu de bon et de mauvais dans ce pays, est venu plusieurs fois à des assemblées où je réunis trois fois par semaine les gens de lettres et les gens du monde les plus instruits; et il pourra dire à V. M. qu'il n'y a pas une seule de ces conversations où chacun n'exprime, avec autant de force que d'intérêt, les sentimens d'admiration et de respect dont il est pénétré pour vous. Vous venez, Sire, de nourrir encore des sentimens si justes par les belles ordonnances que vous avez rendues en dernier lieu pour l'administration de la justice, et que les plus sages législateurs auraient enviés à V. M. Que feriez-vous, Sire, de tant de juges français, bien convaincus, non pas seulement d'avoir vexé, comme ceux de Kustrin, un malheureux paysan, mais d'avoir fait périr des innocens dans les supplices? Aussi me revient-il que quelques-uns de nos Cannibales parlementaires trouvent bien *rigoureuse*, (car ils n'osent pas se servir d'un autre mot,) la punition que V. M. a faite de ses magistrats prévaricateurs. Leur censure est un éloge de plus.

Un homme de lettres de beaucoup d'esprit, M. de Ruillières, qui a eu l'honneur il y a trois ou quatre

1780. ans de faire sa cour à V. M., et qui est auteur d'une relation très-curieuse et très-bien écrite de la catastrophe de Pierre III, s'occupe depuis plusieurs années d'une histoire de la révolution de Pologne, et du partage de ce pays. Comme il a sur-tout à cœur de dire la vérité, et par conséquent d'exprimer dans cet ouvrage les justes sentimens d'admiration dont il est pénétré pour V. M., il m'a prié, Sire, de vous demander s'il n'y aurait point d'indiscrétion à témoigner à V. M. le désir qu'il aurait qu'elle voulût bien lui procurer, sur cet important événement, des mémoires dont il sentirait tout le prix, et dont il ferait le plus intéressant usage, en se soumettant d'ailleurs aux conditions que V. M. pourrait exiger. Il attend, Sire, avec la plus grande impatience, ce que V. M. voudra bien me répondre à ce sujet.

Je suis avec les sentimens profonds et tendres de respect, d'admiration, et de reconnaissance que je vous ai voués depuis près de quarante ans etc.

LETTRE CXCI.

DU ROI.

Le 26 mars.

Il faut que les mauvais chemins aient retardé l'arrivée des postes; il n'y a ni pirates ni capres sur terre ferme entre nous et Paris, de sorte que l'interruption de notre correspondance ne peut s'attribuer qu'à la débâcle des rivières et à la crue des eaux qui ont

gâté les routes. Votre lettre également doit avoir été trois semaines en chemin; elle n'en a pas été moins bien reçue, les belles Dames gagnent à se faire attendre. A l'égard de ma santé, vous devez présumer naturellement que parvenu à soixante-huit ans, je me ressens des infirmités de l'âge. Tantôt la goutte, tantôt la sciatique, tantôt quelque fièvre éphémère s'amusent aux dépens de mon existence et me préparent à quitter l'étui usé de mon ame. Il semble que la nature veuille nous dégoûter de la vie par le moyen des infirmités dont elle nous accable sur la fin de nos jours. C'est le cas de dire avec l'Empereur Marc-Aurèle, qu'on se résigne sans murmurer à tout ce que les lois éternelles de la nature nous condamnent à souffrir. 1780.

Mais quittons un sujet si grave pour des objets plus amusans. Il se peut que Barbe-Bleue vous ait amusé, l'idée n'en était pas mauvaise. Si ce sujet avait été traité par Voltaire, sa plume aurait bien su autrement l'embellir. J'ai maintenant ici un docteur de Sorbonne qui me donne des leçons d'absurdités théologiques dont je profite à vue d'œil: j'ai appris de lui ce qu'est l'intention interne et l'intention externe, choses curieuses que tout grand philosophe que vous êtes vous ignorez; il m'a enseigné des formules d'une déraison inconcevable, dont je compte faire usage dans le premier ouvrage théologique que j'écrirai. Enfin je me flatte de pouvoir damer le pion à Tamponet, à Ribailler et même à Larchet, à toutes les plus grandes lumières de la Sorbonne. Je suis muni outre cela d'une cinquantaine de distinctions les plus subtiles, les plus fines et les plus propres à

1780. couvrir d'obſcurités les vérités les plus claires. Fier d'auſſi belles études et rempli d'une noble audace, je n'aſpire pas à moins qu'à devenir docteur de Sorbonne à mon tour; et après avoir déjà donné des preuves de ma ſcience par l'ouvrage de Barbe-Bleue, je compte de parvenir à la charge de commentateur en titre de la ſacrée faculté. Charles-Quint ſe retira au couvent de Saint-Juſt, et la Sorbonne deviendra l'aſile de mes vieux jours; elle me tiendrait lieu de purgatoire, je quitterais Ribailler et Patouillet, pour Abraham, Iſaac et Jacob: accoutumé à m'ennuyer avec les docteurs, je me ferais à l'ennui des patriarches, et je détonnerais moins en chantant l'éternel alleluia. Plein du beau zèle qui m'anime, et dévoré du déſir de faire des proſélytes, je vous propoſe d'entrer avec moi en Sorbonne; je commenterai leurs billeveſées et vous calculerez leurs ſottiſes, ſi vous ne manquez point de chiffres pour les nombrer.

Il faudra s'y prendre adroitement pour arracher de nos prêtres une meſſe et un ſervice pour Voltaire; les Allemands ne connaiſſent ſon nom que comme celui d'un athée, d'un Vanini, d'un Spinoſa, et il faudra négocier pour amener cette meſſe à une fin heureuſe. La Sorbonne ſoutiendra également qu'il eſt damné, et dévolu à l'empire du prince des ténèbres: hélas! leurs playes ſaignent encore, et l'aiguillon de la plaiſanterie y eſt enfoncé ſi profondément, que la vive douleur qu'ils en reſſentent, n'eſt pas appaiſée et ne s'appaiſera de ſitôt: car quiconque attaque l'Egliſe, attaque Dieu, et quiconque attaque Dieu, doit être extirpé du nombre des vivans. Cela

eſt clair, l'argument eſt en forme, par conſéquent Voltaire bout à préſent dans la chaudière infernale. 1780.

Mais quittons l'enfer et retournons à Paris, où vous me dites que M. de Ruillières que je connais, ſe propoſe d'écrire l'hiſtoire des derniers troubles de la Pologne. Il me ſemble que l'époque eſt trop récente pour qu'un hiſtorien puiſſe s'expliquer ſur cet événement avec toute la liberté convenable, les acteurs exiſtent tous, et il eſt difficile, en voulant dire la vérité, de ne pas choquer l'un ou l'autre. Ce qu'on peut dire en gros ſur cette matière, ſe réduit à ceci: que les Polonais mécontens s'étaient confédérés pour détrôner un Roi que l'Impératrice de Ruſſie leur avait donné; que quelques propoſitions relatives à la tolérance dans la religion les révolta au point de vouloir aſſaſſiner leur Roi; que la cour de Vienne s'emparant de la principauté de Zips, occaſionna le partage du royaume, l'Impératrice de Ruſſie ſe croyant en droit de ſe venger de l'indocile obſtination de la république. En entrant plus dans le détail, il faut deſcendre à des minuties perſonnelles, qui ne peuvent paraître avec ſureté qu'aux yeux de la poſtérité. Sur ce, etc.

LETTRE CXCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 avril.

SIRE,

1780. Je ne puis répéter trop fouvent et avec trop de plaifir à V. M. que fes lettres font la meilleure réponfe à ceux qui voudraient croire les bruits qu'on a répandus fur fa fanté. Celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire du 26 mars, eft de la gaieté la plus piquante et la plus vraie; fes converfations avec le docteur de Sorbonne dont elle a appris la théologie, mériteraient bien d'être lues à la facrée faculté; je fuis feulement étonné que V. M., qui a dans la tête de fi grandes et de fi excellentes chofes, et en fi grand nombre, y trouve encore de la place pour loger les billevefées forbonniques. J'efpère qu'elles nous vaudront quelque nouveau commentaire fur *Cendrillon*, ou fur la *belle au bois dormant*.

En attendant ce nouveau commentaire, approuvé par la fainte inquifition, comme il ne peut manquer de l'être, je ne puis trop conjurer V. M. de faire rendre aux manes de Voltaire, dans l'Eglife catholique de Berlin, les honneurs funèbres que les Welches s'obftinent à lui refufer. Je fais que par tout pays la féquelle facerdotale de toutes les religions le regarde comme un athée, que cependant il n'était pas; mais je fais auffi que par tout pays la féquelle facerdotale eft faite pour obéir à des princes

tels que vous, sur-tout quand ils ne demanderont qu'une chose juste, et conforme à tout ce que les docteurs appellent canons de l'Eglise. Il suffira, pour mettre là-dessus leur conscience en repos, que V. M. leur mettre sous les yeux les papiers que je joins à cette lettre. Ils sont signés et certifiés vrais de deux neveux de M. de Voltaire, dont l'un, qui est M. l'abbé Mignot, est Conseiller au grand conseil, et l'autre, qui est M. d'Hornoy, est Conseiller au parlement, et l'un et l'autre très-considérés dans leurs compagnies. Vos prêtres catholiques verront dans la première pièce N°. 1, le détail de tout ce qui s'est passé dans la dernière maladie de ce grand homme, et la preuve de l'injustice qu'on a commise, d'après les règles reçues, en lui refusant la sépulture à Paris; et un service funèbre. J'ose me flatter que si V. M., qui n'a pas le temps d'entrer dans ces détails, veut charger un homme raisonnable de lire et d'examiner ces papiers, il conviendra, quelque bon catholique qu'il puisse être, que les prêtres de l'Eglise romaine ne peuvent refuser ce service. V. M. comblerait de joie, par cette nouvelle marque d'honneur rendue à la mémoire de M. de Voltaire, tous les amis et admirateurs de ce grand homme; et j'en serais pénétré en particulier de la plus vive reconnaissance. Je dois ajouter que les neveux de M. de Voltaire, de qui je tiens ces différentes pièces, prient instamment V. M. de ne point souffrir qu'on les rende publiques; ils ne veulent que mettre V. M. en état de prouver aux catholiques allemands, qu'ils peuvent, sans blesser *leur conscience*, prier Dieu pour celui qui a fait tant de beaux ouvrages et de belles actions,

1780.

1780. J'attends, Sire, et ils attendent comme moi avec impatience ce que V. M. voudra bien ordonner à ce sujet. J'attends aussi ses ordres au sujet du buste de marbre très-ressemblant, dont elle m'a paru vouloir faire l'acquisition cette année. C'est un très-bel ouvrage, dont le prix n'est que de 3000 livres de France, et que le sculpteur se chargerait de faire parvenir surement à Potsdam.

M. de Ruillières, à qui j'ai lu l'endroit de la lettre de V. M. qui le regarde, en est pénétré de reconnaissance, et fera usage dans son histoire de la révolution de Pologne, de ce peu de lignes, qui lui ont paru bien précieuses et bien essentielles.

Un sénéchal de Corlay en basse Bretagne, vient de m'adresser des vers pour V. M., qu'il me prie de lui faire parvenir. Le nom du poëte est Georgelin; c'est un homme de robe, qui loue V. M. d'avoir appris leur devoir à des magistrats. Ainsi son hommage n'est pas suspect.

Frédéric réunit tous les droits à la gloire,
Il offre en chaque genre un modèle nouveau;
Comme il sait en son camp enchainer la victoire,
Il fait chérir la paix, même jusqu'au barreau.

Je ne parle point à V. M. de l'état de ma frêle machine. M. de Catt pourra, si elle le permet, l'ennuyer de ces détails. Je me console en sachant que V. M. se porte bien, et en me flattant de la précéder aux sombres bords long-temps avant qu'elle y arrive. Puissé-je, Sire, y voir V. M. le plus tard possible, et puisse la destinée qui préside aux jours

des grands hommes, prolonger encore long-temps les vôtres! 1780.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

LETTRE CXCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 juin.

SIRE,

J'ÉCRIS à M. de Catt le malheureux et ennuyeux détail de ma situation physique et morale; il en rendra compte à V. M., et ne lui exprimera pas aussi vivement que je la sens, ma profonde douleur de ne pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens que je lui dois et que je lui ai voués jusqu'à la mort. Quoique mes peines de corps et d'esprit ne soient pas aussi grandes que celles que V. M. a tant de fois essuyées, et auxquelles elle a résisté avec un courage et une patience si héroïques, j'aurais pourtant besoin, Sire, avec ma faible et frêle machine, d'une partie au moins de ce courage, étant accablé de tristesse de ne pouvoir en ce moment faire un voyage que je désire en ce moment plus que jamais, et qui serait plus que jamais nécessaire à mon ame abattue et flétrie. Il faut avec douleur se soumettre à sa destinée, et ajouter ce nouveau chagrin à ceux que j'ai déjà éprouvés plus d'une fois dans ce meilleur des mondes possibles. Pourquoi faut-il que je sois privé

1780. par une indiſpoſition douloureuſe et dangereuſe de la douce conſolation d'aller porter à V. M., non-ſeulement ma tendre vénération, ma reconnaiſſance profonde, et mon admiration plus vive que jamais, mais l'attachement et le reſpect que toute la France a pour elle, et dont je voudrais qu'elle pût être témoin! Ces ſentimens, Sire, augmenteront encore, ſi l'on apprend ici que V. M. ait fait rendre les honneurs funèbres au grand homme à qui nos prêtres les ont ſi indignement refuſés. Il eſt bien étrange que notre gouvernement ait ſouffert cette infamie, et qu'on laiſſe à ces fanatiques la licence de flétrir, autant qu'il eſt en eux, la mémoire des hommes qui ont le plus illuſtré la nation. Je me flatte, d'après l'eſpérance que V. M. a bien voulu m'en donner, que le 30 mai dernier, jour anniverſaire de la mort de ce grand homme (qui depuis deux ans n'exiſte plus) ſon ſervice ſolennel aura été célébré d'une manière digne du héros et du philoſophe qui en aura donné l'ordre et fait les frais. Nous avons ici actuellement une aſſemblée du clergé, à qui M. Necker, notre Sully et notre Colbert, ſe prépare à demander beaucoup d'argent qu'il faudra bien donner; je m'imagine quelle ſera bien irritée du ſervice de Voltaire et je me flatte que c'eſt l'intention de V. M. Je ne lui en épargnerai (je veux dire au clergé) aucun des détails qui pourront humilier ſon orgueil et ſon fanatiſme.

Nous ſommes ici dans l'attente la plus impatiente du ſuccès de cette troiſième campagne, ſur-tout en Amérique. L'inſolence et la piraterie anglaiſe révoltent toutes les nations de l'Europe; la déclaration

que

que vient de faire l'impératrice de Russie, a satisfait tous les Français, et tous les Français sont persuadés que V. M. a eu bonne part à cette démarche noble et ferme de la Russie. On voit avec plaisir que ces insolens Anglais, qui ne respectent rien, respectent pourtant jusqu'ici le pavillon de V. M.; mais on n'est point surpris, qu'ils vous distinguent et vous redoutent. V. M. a fait depuis quarante ans de règne tout ce qu'il faut, pour se faire respecter de ses amis et de ses ennemis. Toute la France voit avec plaisir que l'ancien système d'alliance et d'union reprend le dessus, que nous nous sommes rapprochés de l'allié naturel, et sur-tout de l'allié puissant et respectable que nous avions en vous; et dans cette confiance on n'est guère effrayé de l'entrevue que l'Empereur et l'Impératrice de Russie ont dû avoir à Mohilow. On se flatte qu'elle ne troublera point la paix de l'Europe, qui a si grand besoin de repos, et que l'Europe sera encore redevable à V. M. de ce nouveau bienfait. 1780.

V. M. aura, comme je l'espère, le buste de Voltaire vers la fin de Septembre ou le commencement d'Octobre; il serait déjà commencé, sans un embarras où est le sculpteur, et où je suis avec lui, par rapport à la forme qu'il faut donner à la tête. Je n'ennuierai point V. M. de ce détail; M. de Catt lui en rendra compte, et me fera parvenir ses ordres. Dès qu'ils seront arrivés, le sculpteur travaillera sans relâche. J'ose répondre d'avance à V. M. qu'elle sera très-satisfaite, et du travail et de la ressemblance.

On prépare une nouvelle édition des ouvrages de cet homme si illustre et si précieux aux lettres et à la

1780. raison. Elle sera magnifiquement imprimée, prodigieusement enrichie, et, comme V. M. le pense bien, imprimée en pays étranger, grâce aux clameurs des fanatiques Français; le fléau perpétuel de toute lumière et de tout bien. On assure d'ailleurs que cette édition sera faite avec soin, et revue par des hommes de mérite, à qui la mémoire et les ouvrages de Voltaire sont chers. Elle devrait être, Sire, imprimée chez vous, et sous les auspices de V. M., pour réunir dans le frontispice les deux noms les plus illustres de notre siècle. Je suis etc.

LETTRE CXCIV.

DU ROI.

Le 22 juin.

NOUS croyions vous voir arriver d'un moment à l'autre, lorsque je reçus votre lettre; quoiqu'elle m'ait fait plaisir, elle n'a pas remplacé la satisfaction de vous voir en personne; cependant les raisons qui vous ont empêché de faire le voyage sont si décisives, que je suis obligé d'y souscrire. Par quelle fatalité la gravelle va-t-elle se fourrer dans les reins d'un philosophe? Ne pouvait-elle pas se loger dans le corps d'un sorbonniste, d'un fanatique, d'un capucin ou d'autres animaux de cette espèce? Cette maladie est une des plus douloureuses dont la pauvre humanité soit affligée. Je vous conseille de vous servir d'un remède de Madame Stefens; ici bien des personnes s'en sont trouvées soulagées, et

quoique les Anglais foient en guerre avec les Français, je crois qu'un Français peut calculer avec Newton, penfer avec Locke et fe guérir par Madame Stefens. Voilà donc, mon cher Anaxagoras, ma fentence prononcée, et je ne vous reverrai plus que dans la vallée de Jofaphat, s'il en eft une. Pour Voltaire, je vous garantis qu'il n'eft plus en purgatoire; après le fervice public pour le repos de fon ame célébré dans l'églife catholique de Berlin, le Virgile français doit être maintenant refplendiffant de gloire, la haine théologique ne faurait l'empêcher de fe promener dans les champs élyfées en compagnie de Socrate, d'Homère, de Virgile, de Lucrèce; appuyé d'un côté fur l'épaule de Bayle, de l'autre fur celle de Montaigne; et jetant un coup d'œil au loin, il verra les papes, les cardinaux, les perfécuteurs, les fanatiques fouffrir dans le tartare les peines des Ixion, des Tantale, des Prométhée et de tous les fameux criminels de l'antiquité. Si les chefs du purgatoire euffent été uniquement entre les mains de vos évêques français, toute efpérance pour Voltaire aurait été perdue; mais par le moyen du paffe-partout que nous ont fourni les meffes pour le repos des ames, la ferrure s'eft ouverte, et il en eft forti en dépit des Beaumont, des Pompignan et de toute leur féquelle. 1780.

Vous me faites plaifir de m'informer de l'édition nouvelle qu'on prépare des œuvres de Voltaire, il ferait à fouhaiter que les éditeurs élaguaffent ces forties trop fréquentes fur les Nonottes, les Patouillets et d'autres infectes de la littérature dont les noms ne méritent pas de fe trouver placés à côté

1780. de tant de morceaux inimitables, qui dignes de la postérité, dureront autant, et plus peut-être que la monarchie françaiſe. Les écrits de Virgile, d'Horace et de Cicéron ont vu détruire le Capitole, Rome même; ils ſubſiſtent, on les traduit dans toutes les langues, et ils reſteront tant qu'il y aura dans le monde des hommes qui penſent, qui liſent et qui aiment à s'inſtruire. Les ouvrages de Voltaire auront la même deſtinée; je lui fais tous les matins ma prière, je lui dis: Divin Voltaire, *ora pro nobis!* Que Calliope, que Melpomène, qu'Uranie m'éclairent et m'inſpirent! mon ſaint vaut bien votre ſaint Denis. Mon ſaint, au lieu de troubler l'univers, a ſoutenu l'innocence opprimée autant qu'il était en lui, il a fait rougir plus d'une fois le fanatiſme et les juges de leurs iniquités; il aurait corrigé le monde, s'il eût été corrigible. Ce petit échantillon, mon cher Anaxagoras, de liberté très-philoſophique, vous fera juger du peu de progrès que j'ai faits en ſorbonne ſous la dictée de mon docteur; il perd avec moi ſa peine et ſon temps; ſouvent ſa bonne ame gémit de ne pouvoir ramener au bercail de l'Egliſe cette brebis égarée, pour la tondre et l'écorcher; mais cette brebis pareille au peuple anglais, ſe révolte et ſe gendarme contre le joug tyrannique qu'on lui veut impoſer. Ce ſont à préſent les Français, les Eſpagnols et les Anglais qui jouent ſur le théâtre ſanglant et tragique de Mars; je les vois du parterre s'eſcrimer et joûter les uns contre les autres: la pièce qu'ils jouent, me ſemble compoſée dans le goût de Crébillon; l'intrigue en eſt ſi compliquée, qu'on ne ſaurait deviner quel en ſera le dénouement. Le vent eſt le nœud de toutes

les pièces qui se jouent sur mer, et je crains que par quelque boutade, Eole ne nuise aux succès de vos bons compatriotes. Si l'Impératrice de Russie n'avait signalé depuis long-temps son règne par ses glorieux succès; il lui suffirait d'avoir établi ce code maritime pour rendre son nom immortel. Elle venge Neptune en lui rendant son trident, que des usurpateurs lui avaient arraché. A l'imitation de Louis XIV, elle pourrait placer dans ses palais un tableau représentant la législatrice des mers, conduisant les pirates que sa sagesse a su enchaîner à son char de triomphe. Mais tout ce que je vous écris, mon cher d'Alembert, ne vaut pas le remède de Madame Stefens. Consultez vos médecins, et s'ils l'approuvent, servez-vous-en. Je fais des vœux pour que vos pierres se fondent; que vous puissiez jouir en paix des jours que le destin vous réserve. Sur ce etc.

1780.

P. S. J'ai oublié de vous répondre touchant le buste de Voltaire. N'insultons pas à sa patrie, en lui donnant un habillement qui le ferait méconnaître; Voltaire pensait en Grec, mais il était Français. Ne défigurons pas nos contemporains en leur donnant les livrées d'une nation maintenant avilie et dégradée sous la tyrannie des Turcs leurs vainqueurs.

LETTRE CXCV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 24 juillet,

SIRE,

1780. QUELQUE désolé que je fois de ne pouvoir aller mettre aux pieds de V. M. tous les fentimens dont je fuis pénétré pour elle, la lettre dont elle vient de m'honorer a augmenté, s'il eft poffible, l'affliction profonde que j'en reffens. Le détail plein de bonté où V. M. veut bien entrer fur mon état, excite en moi la plus vive et la plus jufte reconnaiffance. Elle me propofe le remède anglais, que je prendrais bien volontiers, malgré la guerre que cette nation nous fait, fi je croyais que ce remède pût me convenir; mais outre qu'il eft, dit-on, fort contraire à l'eftomac, et que l'eftomac dans ma frêle machine ne vaut guère mieux que la veffie, il me paraît aujourd'hui bien affuré, d'après des confultations que j'ai faites, que mon mal n'eft point la pierre; que c'eft un genre de calcul tout différent, qui tient à la chaleur de mon fang, et fur-tout à celle de la faifon, qui diminue quand le temps fe refroidit, qui même pendant l'hiver eft prefque nul, qui augmente quand le temps fe réchauffe, et fur-tout quand mes reins font réchauffés, et dont le vrai remède font les bains, les alimens rafraîchiffans, le repos et la précaution de ne pas aller trop long-temps en voiture. Je joins à

cela, à mon grand regret, la privation presque entière de travail, et j'en suis d'autant plus affligé, 1780.
que n'ayant plus ici aucun objet de liaison, d'intérêt et de société, depuis la perte que j'ai faite il y a quatre ans, le travail et l'étude sont à peu près la seule ressource dont je puis user. Aussi je commence pour mon malheur à connaître l'ennui, que j'avais ignoré jusqu'à ce moment, et cette situation, jointe à plusieurs sujets de désagrément que j'éprouve dans ma triste patrie, me ferait désirer plus que jamais le mouvement et la distraction dont je suis forcé de me priver, grâce à mes reins. Si jamais j'ai désiré, Sire, d'aller passer quelques momens auprès de vous, c'est assurément aujourd'hui, sans les malheureuses raisons qui m'en empêchent; et comme aucun motif d'affection ni de plaisir ne me retient ici, V. M. peut être bien sûre que je ne lui ferais pas un grand sacrifice, en me privant pour quelques mois de l'eau bourbeuse de la Seine, de nos tristes promenades, et de nos très-médiocres spectacles. Mais puisqu'Esculape et la destinée ne le veulent pas, il faut me soumettre à mon triste sort. Si ma tendre vénération pour V. M. en est très-affligée, mon amour-propre s'en console peut-être un peu, par la crainte que j'aurais de paraître à V. M. fort au-dessous de ce qu'elle m'a vu il y a 17 ans, quoiqu'à dire vrai, je ne sois pas tombé de bien haut; mais je me sens déchu, et tout prêt à déchoir encore.

J'ennuie trop long-temps V. M. de ce détail, et j'aime mieux lui parler du plaisir que m'a fait le service de Voltaire; tous les gens qui aiment et qui révèrent ici sa mémoire, c'est-à-dire, tout Paris, à l'exception

1780. peut-être de l'assemblée du clergé, ont été enchantés du détail qu'on leur a fait de cette pieuse et auguste cérémonie. Nous sommes bien sûrs à présent que Voltaire a pour le moins un pied en paradis. Il ne manquerait plus, Sire, aux honneurs de toute espèce que V. M. lui a fait rendre, que de lui élever dans l'église de Berlin un monument, où il serait représenté se prosternant devant le Père éternel, et foulant aux pieds le fanatisme. L'épigramme serait excellente, et le sculpteur Tassart pourrait exécuter cette idée sous les yeux et d'après les vues de V. M. On travaille actuellement au buste de ce grand homme à la française, tel que V. M. le désire, et j'espère qu'il sera prêt dans deux mois au plus tard.

Je joins ici une pièce de vers qu'un poëte Flamand peu connu, mais admirateur zélé de cet illustre écrivain, m'a prié de faire parvenir à V. M. C'est un hommage que ce poëte a cru devoir faire à V. M. de ses regrets sur la perte d'un grand homme qu'elle a honoré de ses bontés de son vivant, et de ses éloges après sa mort.

M. de Catt remettra à V. M. un nouveau mémoire, et des certificats authentiques en faveur du pauvre curé de Neuchâtel, persécuté par son évêque fanatique. V. M. voudra bien se faire rendre compte de ce détail, et faire obtenir justice à ce pauvre diable de prêtre, qui l'attend et la lui demande depuis long-temps.

Puisse le destin qui afflige mes jours, prolonger à mes dépens ceux de V. M., et lui donner pour long-temps encore la santé, la gloire et le repos! Hélas! notre pauvre France aurait bien besoin du

dernier, après cette misérable et plate guerre, qui n'a pas l'air de finir sitôt. 1780.

Je suis avec la plus vive reconnaissance et la plus tendre vénération, etc.

LETTRE CXCVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 septembre.

SIRE,

L'INTÉRÊT que V. M. veut bien prendre à ma triste situation, physique et morale, me pénètre jusqu'au fond du cœur. Ses bontés pour moi, dont j'éprouve les effets depuis si long-temps, sont exprimées avec tant de sensibilité dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, que je n'ai plus, Sire, qu'un regret et qu'une crainte, c'est de vous avoir entretenu trop long-temps de mes maux, au milieu des grandes et importantes affaires qui vous occupent. Une seule chose peut excuser mon indiscrétion, c'est que les bontés de V. M. sont à présent ma seule consolation et ma seule ressource. Elle veut bien me proposer son exemple à suivre; elle m'exhorte à imiter sa gaieté et sa philosophie, malgré la vieillesse qui affaiblit ses organes, et les chagrins qu'elle éprouve sur le trône. Je sais, Sire, qu'aucune classe de l'espèce humaine n'est exempte de souffrir; mais je sais aussi qu'il est des êtres privilégiés,

tels que V. M., à qui la nature et la destinée offrent
1780. des dédommagemens refusés aux autres hommes. Je ne suis, Sire, qu'un pauvre géomètre littérateur, tant bon que mauvais, qui souffre à la fois, et de ses reins, et de son estomac, et du dépérissement de ses facultés corporelles et intellectuelles, et de l'impossibilité où il se trouve de charmer ses ennuis par le travail. Je n'ai l'avantage d'être, pour ma consolation, ni le plus grand capitaine, ni le plus grand roi, ni le plus grand et le plus vrai philosophe de ce siècle, ni le protecteur de l'Allemagne, ni le réformateur de la justice, ni enfin l'exemple des souverains et des gens de lettres. Avec ces adoucissemens, Sire, on peut supporter la vie, qui pour un être tel que moi est tantôt douloureuse, tantôt insipide, et jamais agréable.

Mais je m'apperçois, Sire, et je m'en apperçois bien tard, que je n'ai presque fait encore que vous parler de moi, dont je ne vous avais déjà parlé que trop dans ma dernière lettre. J'en demande très-humblement pardon à V. M., et je passe à un objet qui l'intéresse davantage et moi aussi, à ce grand homme dont V. M. a si éloquemment et si dignement honoré la mémoire. Vous pensez, Sire, que la forme de l'église de Berlin ne se prêterait guères au monument que j'ai eu l'honneur de vous proposer. Permettez-moi de vous faire observer que cette église est construite, dit-on, dans la manière du Panthéon de Rome, autrement dit (par un heureux changement de nom) Notre-Dame de la Rotonde; or Raphaël est enterré dans cette église, et on lui a érigé un monument dont V. M. pourrait aisément se faire

donner la forme et les dimenſions. Elle pourrait alors en élever un pareil à Berlin au Raphaël de la littérature françaiſe, et ce ſerait, ce me ſemble, pour cette égliſe une beauté de plus, et pour V. M., protectrice du génie, même après ſa mort, un nouveau monument de grandeur et de gloire. 1780.

En attendant, Sire, ce monument ſi précieux pour les lettres et pour la philoſophie, dont j'oſe encore ne pas déſeſpérer, on travaille ſérieuſement et ſans délai au buſte de marbre, tel que V. M. l'a ordonné, coiffé à la françaiſe, et de la plus parfaite reſſemblance. Je ne ſais ſi V. M. deſtine ce buſte à ſon cabinet, ou à l'académie. Si elle en veut un ſecond, je la prie de vouloir bien me donner ſur cela ſes ordres. Elle pourrait au reſte ſe contenter de l'original, pour l'avoir dans ſon cabinet, comme il m'a paru que c'était d'abord ſon intention, et faire faire enſuite à Berlin par ſon ſculpteur Taſſart une copie bien exacte de ce buſte pour l'académie. Quoi qu'il en ſoit, dès que l'ouvrage ſera fini (et je compte qu'il le ſera bientôt) j'aurai l'honneur d'en donner avis à V. M., et de prendre les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour le lui faire parvenir.

Ma ſanté, à laquelle V. M. veut bien prendre aſſez d'intérêt pour m'en demander quelque détail, eſt en ce moment meilleure, depuis la ceſſation des chaleurs affreuſes et opiniâtres que nous avons eſſuyées pendant un mois. Mais elle eſt en général ſi incertaine et ſi chancelante, que je ne puis et n'oſe plus former de projets de voyage. Je me vois réduit à végéter et à languir dans un malheureux pays, où les lettres ſont plus avilies, plus opprimées, et plus perſécutées

1780. que jamais, où les prêtres sont méprisés et puissans; où le génie est outragé de son vivant et après sa mort, où en un mot rien ne peut me retenir aujourd'hui que l'extrême danger de changer de place. Que j'aurais, Sire, de consolation, et de plaisir même, à verser dans le sein de V. M. toutes mes peines, et tout le détail des maux qu'on fait souffrir en France à la raison et à la justice! Je la supplie du moins de vouloir bien me conserver toujours ces mêmes bontés qui ont fait si long-temps ma gloire et mon bonheur, et qui sont aujourd'hui mon seul dédommagement et ma seule ressource.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération.

LETTRE CXCVII.

DU ROI.

Le 2 octobre.

Je suis bien fâché que l'état de votre santé soit assez mauvais pour m'ôter à jamais l'espérance de vous revoir. Je m'étais flatté que vous n'étiez incommodé que de maladies passagères et sans conséquence. Il faudra donc nous donner un rendez-vous à la vallée de Josaphat, où quelques dévots ascétiques prétendent qu'on s'amuse beaucoup. Peut-être que j'apprendrai là le sujet de vos plaintes et de vos ennuis, qui me sont d'autant plus cachés que je ne suis pas informé du tout que vous ayez essuyé présentement

la moindre perſécution. L'Europe ſuppoſe que vous êtes auſſi heureux qu'un philoſophe peut l'être. Je ſais de longue main que l'uſage des prêtres eſt de s'acharner ſur les cadavres des philoſophes, et j'ai ſuppoſé que les philoſophes s'en moquaient; on n'a qu'à laiſſer agir la corruption; elle empeſte les cadavres de telle ſorte, que les vivans ſont bien obligés de les enterrer, et j'oſe eſpérer qu'il eſt égal aux philoſophes dans quelle terre le caprice des vivans leur aſſigne leur ſépulture. 1780.

Je ne ſais ſi les lettres ſont mépriſées en France, ou ſi on les honore; mais je m'apperçois de la diſette des grands génies; les trônes de la littérature demeurent vacans faute de ſucceſſeurs, et l'Europe entière ſe reſſent de la diſette des grands hommes. J'en viens à Voltaire, auquel vous deſtinez un cénotaphe dans notre égliſe catholique de Berlin: je crois qu'il ne s'y plairait pas. Il vaut mieux placer ſon buſte dans l'académie, où il n'y a rien à écraſer, et où le ſouvenir d'un grand homme qui joignait tant de talens à tant de génie, peut ſervir d'encouragement aux gens de lettres, et les animer à mériter de la poſtérité de pareils ſuffrages. Nous ſommes âgés tous les deux; contentons-nous d'avoir vu la gloire d'un ſiècle qui honore l'eſprit humain, et vous d'y avoir contribué. Aux beaux jours de Rome où Cicéron, Virgile, Horace floriſſaient, ſuccédèrent les temps des Sénèque et des Pline, et à ceux-là la barbarie; et après la dégradation de l'eſprit humain revinrent les temps de la renaiſſance des ſciences. Laiſſons à la viciſſitude ſon empire, et béniſſons le Ciel d'être venus au monde dans le bon temps, où nous avons été les

qui s'intéressent à sa mémoire; mais il serait étrange
1780. que le gouvernement, qui n'aime pas les prêtres, quoiqu'il les craigne, consentît à cette indignité, et je ne saurais le croire.

Ces prêtres, Sire, que V. M. méprise, parce qu'elle n'en a rien à craindre, ont ici de puissans protecteurs, et sont plus acharnés que jamais contre le progrès de la raison et des lumières. L'ouvrage le plus indifférent à cette vermine par son objet ne saurait paraître au jour, s'il n'est permis par les prêtres ou par leurs suppôts; car la bassesse et la faim leur en font trouver parmi les gens de lettres. Cette inquisition enchaîne et glace tous les esprits; les injures qu'on vomit dans les chaires contre la raison et contre ses défenseurs, injures qui sont appuyées par des magistrats imbécilles ou fanatiques, achèvent d'avilir et de décourager ce qu'il y a de plus éclairé et de plus estimable dans la nation. Je ne parle point de ce malheur pour mon propre intérêt; je suis plutôt spectateur que patient dans cette galère, où je me tiens les bras croisés, bien résolu de ne plus rien imprimer, si j'imprime jamais, que dans un pays où la vérité puisse s'exprimer librement, sans offenser ni le roi, ni l'administration, ni les mœurs, ni l'honneur de personne. Mais je vois tant de gens de lettres souffrir de cette persécution, et de cette inquisition abominable, que je ne puis m'empêcher de les plaindre, quoique je ne partage pas leurs peines; à peu près comme un vieil amant prend toujours intérêt au sort d'une ancienne maîtresse qu'il a tendrement aimée. Heureux, Sire, les hommes qui peuvent comme vous commander à l'opinion,

l'opinion, mépriser en sureté les fripons et les sots, instruire leurs semblables sans avoir le fanatisme à craindre, et les obliger, même quand ils ne le voudraient pas, à être tolérans, modérés, et raisonnables! Puissiez-vous, Sire, donner long-temps aux hommes de pareilles leçons, de pareilles lois, et de pareils exemples. 1780.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 décembre,
anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

SIRE,

Chaque lettre, dont V. M. m'honore, réveille en moi les sentimens de reconnaissance, de vénération et de tendresse dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle; mais quelque profonds, Sire, que ces sentimens soient en moi, ce ne sont pas ceux dont je suis en ce moment le plus occupé. Un sentiment qui m'est plus cher encore, s'il est possible, parce qu'il est plus personnel à V. M., pénètre et remplit mon ame; depuis la nouvelle que nous venons de recevoir de la mort de l'impératrice-Reine. Cette nouvelle, Sire, si intéressante dans tous les temps, par les événemens qui peuvent la suivre, me paraît dans les circonstances actuelles bien plus intéressante encore. On sait, on croit du moins que cette princesse aimait la paix, au moins sur la fin

de ſes jours, et que c'eſt à ce ſentiment paiſible,
1780. appuyé par les armes de V. M., que l'Europe a dû la paix de Teſchen. On craint que ce ſentiment, ſi louable et ſi déſirable dans un prince, ne ſoit pas aujourd'hui celui de la cour de Vienne, et que l'Europe ne ſoit bientôt replongée dans une nouvelle guerre. Si ce malheur arrivait, il ſerait impoſſible que V. M. ne reprit pas les armes, et je crains que de nouvelles fatigues et de nouveaux travaux ne nuiſent à ſa précieuſe conſervation. Je ne ſuis point, Sire, inquiet pour votre gloire; mais je le ſuis infiniment pour votre repos et pour votre ſanté. Vous n'avez plus beſoin de renommée; et que pourrait-elle ajouter à ce qu'elle dit de vous depuis quarante années? Mais vous avez beſoin de mener une vie douce et tranquille, et de jouir encore long-temps de l'amour de vos peuples, de l'admiration de l'Europe, et de l'hommage de tous ceux qui penſent. L'humble et obſcure philoſophie n'a pas la témérité, Sire, d'entrer dans le conſeil des princes, et de ſonder leurs ſecrets; mais il lui eſt permis de trembler pour la vie de ceux qu'elle aime et qu'elle révère. Je demande pardon à V. M. de cet épanchement de mon cœur, qui ſemblerait vouloir pénétrer les ſecrets, les myſtères de la politique; mais je n'ai pu refuſer cet épanchement à l'état de mon ame; et V. M. ne peut me ſavoir mauvais gré d'être auſſi occupé d'elle que je le ſuis. L'Europe, Sire, a dans ce moment les yeux ſur vous; elle vous regarde comme ſon Dieu tutélaire; elle vous crie: *faites durer cette paix que vous m'avez ſi glorieuſement rendue.* La France partage ces ſentimens; que deviendrait-elle, ſi à la

guerre de mer où elle eft engagée, une guerre de terre fe joignait encore. 1780.

Quelque peine, Sire, que j'aye à me taire fur ce fujet, je n'en ai que trop fatigué V. M. Je pafferai donc à des chofes moins importantes, mais auffi moins inquiétantes pour moi. Le bufte de Voltaire, tel que V. M. le défirait, eft terminé. L'artifte y a mis le plus grand foin. Il fera emballé cette femaine avec toutes les précautions poffibles, et arrivera fain et fauf à V. M.

Vous tendez, Sire, un piège à mon amour-propre, mais dans lequel il ne donnera pas. Vous comparez la préface de l'encyclopédie à tout ce que vous avez fait de grand et de mémorable dans la paix, dans la guerre, dans la politique, dans le gouvernement, dans les lettres même, quoiqu'elles n'ayent fervi que de délaffement pour vous. Oh! que je fuis bien loin de tant de fuccès, et bien peu digne de tant de gloire! Qu'il y a même de différence entre nos machines phyfiques, quoique la vôtre, Sire, foit de quatre ans plus âgée que la mienne, et qu'elle ait effuyé des fatigues et des fecouffes auxquelles mon frêle individu n'aurait pas réfifté dès les premières attaques? Je fuccomberais à la cent millième partie de ce que V. M. fait en un jour. Elle a toute l'Europe dans la tête; et moi, chétif écrivailleur, une page de mauvaife profe, ou quelques lignes de géométrie me font fentir combien je fuis déchu du peu que j'étais, quoiqu'affurément je ne fois pas tombé bien haut. L'effentiel pour être le moins mal qu'il eft poffible, eft de fe foumettre à fa deftinée, d'écouter et de ménager la nature, d'oppofer le régime à fes écarts, et

1780. le repos, à sa faiblesse, enfin de traîner le moins douloureusement qu'il est possible le reste de la carrière qu'elle me destine. C'est ce que je tâche de faire bien ou mal.

V. M. recevra cette lettre vers les premiers jours de l'année prochaine. Cette année, Sire, sera la quarante et unième d'un règne qui fournira tant de beaux traits à l'histoire, tant d'exemples aux souverains, tant de leçons aux généraux, et aux politiques, et tant d'admiration aux sages. Puisse-t-il prolonger encore longtemps sa brillante durée! Puissé-je, quand l'élysée ou le tartare m'appelleront, laisser encore V. M. sur la terre! Puissé-je enfin, tant qu'il me restera un souffle de vie, la convaincre de plus en plus de la tendre et profonde vénération avec laquelle je serai jusqu'au dernier soupir etc.

LETTRE CC.

DU ROI.

Le 16 janvier.

1781. Je crois que le meilleur parti qu'on puisse tirer de la philosophie consiste à nous rendre la vie supportable, et rien n'adoucit plus notre existence qu'une certaine tranquillité d'ame qui bannit de l'esprit les soucis et les idées sombres qui l'inquiètent. Je m'en ferais accroire, si je pouvais me persuader qu'un ignorant de ma trempe eût pu répandre la sérénité dans l'ame d'un grand philosophe, dans celle de notre Anaxagoras moderne; je trouve plus vraisemblable que ce grand philosophe se soit déterminé

de lui-même à reprendre cette gaieté décente qui est l'attribut du caractère national des Français: pour moi je touche à l'état d'impassibilité où l'âge mène les vieux radoteurs; je vois, sans m'inquiéter, naître et mourir ceux dont le tour vient ou pour entrer au monde ou pour en sortir. J'ai cependant donné des regrets à la mort de l'Impératrice-Reine; elle a fait honneur au trône et à son sexe; je lui ai fait la guerre et je n'ai jamais été son ennemi. Pour l'empereur, fils de cette grande femme, je l'ai vu et il m'a paru trop éclairé pour se précipiter dans ses démarches; je l'estime et ne le crains pas; et pour ce qui regarde les futurs contingens, il me semble que les géomètres qui peuvent les réduire en calcul, sont plutôt en état de pénétrer dans l'avenir que ce que vous appelez les politiques, qui souvent ne voient pas le bout de leur nez. Cela étant, vous ferez plus de chemin avec trois courbes que moi avec de vains raisonnemens qui n'approchent pas de ces calculs. Si l'on assemblait un congrès général des souverains de l'Europe, j'opinerais certainement pour qu'ils fussent tous entre eux en paix et qu'ils vécussent en bonne harmonie; cependant sur ce sujet les *mais* ne finiraient point. Le parti le plus sûr dans de telles circonstances est d'abandonner aux destins les décrets de l'avenir et de recevoir avec une résignation entière ce qui nous en avient.

1781.

Pour vous donner une preuve de ma tranquillité je vous envoie une petite brochure qui tend à marquer les défauts de la littérature allemande et à indiquer les moyens de la perfectionner. Le

1781. Colonel de Grimm, qui est Allemand, pourra vous mettre au fait de ce qui regarde cette langue, que vous n'avez pas apprise et qui n'en a pas valu la peine jusqu'ici; car une langue ne mérite d'être étudiée qu'en faveur des bons auteurs qui l'ont illustrée, et ceux-là nous manquent entièrement; mais peut-être paraîtront-ils, quand je me promènerai dans les champs élysées, où je présenterai au cygne de Mantoue les idylles d'un Germain nommé Gesner et les fables de Gellert. Vous vous moquerez des peines que je me suis données pour indiquer quelques idées du goût et du sel attique à une nation qui jusqu'ici n'a su que manger, boire, faire l'amour et se battre; toutefois on désire d'être utile; souvent un mot jeté dans une terre féconde germe, et pousse des fruits auxquels on ne s'attendait pas.

Puisse cette année où nous entrons être aussi féconde en événemens favorables pour vous et pour la philosophie que je le désire! Puissiez-vous encore long-temps occuper la chaire de la raison de laquelle vous éclairez les Gaulois et les Welches! Ce sont les vœux que je fais chaque jour pour l'Anaxagoras moderne.

Sur ce etc.

LETTRE CCI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 février.

SIRE,

Je viens de recevoir l'excellent ouvrage fur la littérature allemande que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, et dont elle me parle dans fa lettre du 6 Janvier ; j'ai envoyé fans délai à M. Grimm, fuivant les ordres de V. M., l'exemplaire qui était deftiné pour lui. Quant à moi, je n'ai pas perdu un moment pour lire, et même pour relire cette nouvelle production littéraire et philofophique de V. M. J'y ai trouvé, Sire, les principes les plus fains de littérature, et par-tout un fonds de raifon et de bon goût, tel qu'on devait l'attendre d'un écrivain philofophe, nourri de la lecture des bons modèles, et digne de l'être lui-même. Je ne fuis point affez au fait de la littérature allemande, pour juger par moi-même fi les reproches que lui fait V. M. font auffi bien fondés qu'ils le paraiffent ; mais je m'en rapporte fans peine au jugement éclairé de V. M. fur cet objet inconnu pour moi. La manière fi jufte et fi vraie dont elle apprécie nos littérateurs français, me perfuade qu'elle apprécie avec la même juftice et jufteffe les littérateurs de fon pays ; et les vues qu'elle propofe pour remédier au défaut dont elle fe plaint, me paraiffent les plus faines et les plus utiles qu'il

1781.

1781. est possible. On dit pourtant que les Allemands se plaignent d'avoir été jugés avec trop de rigueur ; cela me paraît assez naturel, mais ne prouve pas encore qu'ils ayent raison. Je n'ai trouvé, Sire, dans tout cet excellent ouvrage, qu'un seul endroit qui peut donner une légère prise à la critique ; encore serait-elle, à certains égards, très-mal fondée. V. M. dit à la page 36 : „ Nous prendrons des Latins le „ manuel d'Epictète, et les pensées de Marc-Aurèle". Sans doute elle n'a voulu parler que de ces deux ouvrages traduits, et qui ont d'ailleurs été écrits dans Rome, ce qui les fait en quelque manière appartenir aux Latins ; car V. M. n'ignore pas d'ailleurs que les originaux de ces deux ouvrages sont en grec. Il serait bon qu'à une seconde édition, V. M. s'expliquât d'une manière plus précise sur cet objet, pour éviter toute équivoque, et ôter aux journalistes allemands tout prétexte de dire là-dessus, à leur ordinaire, quelques lourdes sottises.

En voilà assez, Sire, sur les Allemands, malgré l'honneur qu'ils ont de vous avoir pour compatriote et pour souverain. Je me hâte de parler à V. M. d'un autre objet, non moins digne d'éloges peut-être que son excellent ouvrage ; c'est l'éloquence, le bon goût, la noblesse de l'éloge qu'elle fait de l'Impératrice Reine, dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai lu à tout ce que je connais, et tout ce que je connais l'a admiré comme moi. Tous s'écrient qu'on ne peut faire de cette princesse une plus belle oraison funèbre, qu'on devrait mettre ce peu de mots sur sa tombe : „ Ci-gît Marie „ Thérèse, Impératrice-Reine de Hongrie et de

„ Bohème. Le grand Frédéric ſon contemporain a 1781.
„ dit d'elle: *Elle a fait honneur au trône et à ſon*
„ *ſexe: je lui ai fait la guerre, et je n'ai jamais été*
„ *ſon ennemi*". Nous avons eu le 25 janvier dernier à l'académie françaiſe une ſéance publique pour la réception de deux nouveaux académiciens. M. l'abbé Delille qui les recevait, et qui a dit un mot dans ſon diſcours ſur l'Impératrice-reine, a ajouté qu'il ne pouvait la louer avec plus d'éloquence que V. M.; il a rapporté vos paroles, et toute la ſalle a retenti d'applaudiſſemens. J'ai eu plus d'une fois occaſion, dans les lectures que j'ai faites à cette compagnie aſſemblée, d'exprimer mes ſentimens pour V. M., de parler de ſa gloire et de ſes ouvrages, et le public a toujours fait *chorus*; car ce public, Sire, a pour vous la vénération que vous méritez comme guerrier et comme Roi, et l'admiration que vous méritez encore comme écrivain et comme philoſophe.

On me mande, Sire, qu'il y a actuellement à Berlin un jeune ſavant, nommé M. Muller, qui vient de publier en allemand une excellente hiſtoire de la Suiſſe, que cette hiſtoire a été traduite en français, qu'elle eſt pleine de philoſophie et de vérités courageuſes, que l'auteur eſt en état d'écrire en français, qu'il déſirerait ſe fixer dans les Etats de V. M., et que l'académie ferait en lui une excellente acquiſition, ſi V. M. jugeait à propos de l'y attacher, en le fixant d'abord par une modique penſion de 400 écus, dont il ſe contenterait juſqu'à ce qu'il eût mérité par ſon travail d'obtenir une plus forte récompenſe. V. M. pourrait prendre des informations

1781. au sujet de cet homme de lettres; et comme je m'intéresse au bien de son académie, je prends la liberté de demander à V. M. ses bontés pour M. Muller, en cas qu'après les informations, elle le juge digne de les obtenir.

Il ne me reste d'espace, Sire, que pour renouveler à V. M. les vœux ardens que je ne cesse de faire pour son bonheur, pour l'accroissement de sa gloire, si cet accroissement est possible, pour sa santé, son repos, et sa conservation. On m'écrit que V. M. se porte mieux que jamais, et je réponds avec cet ancien: *Les dieux sont donc quelquefois justes.*

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCII.

DU ROI.

Le 24 février.

L'OUVRAGE que je vous ai envoyé est l'ouvrage d'un *dilettante*, qui prenant part à la gloire de sa nation, désirerait qu'elle perfectionnât autant les lettres que l'ont fait les nations ses voisines qui l'ont précédée de quelques siècles. Loin d'être sévère, je ne l'ai fouettée qu'avec des roses: il ne faut pas abaisser ceux que l'on veut encourager; au contraire, il faut leur faire voir qu'ils ont le talent et qu'il ne leur manque que la volonté de le perfectionner, et en cela une pédanterie grossière et le manque de goût font les plus grands obstacles qui les arrêtent.

J'avoue que le génie n'eſt pas auſſi commun qu'on le croit, et que des hommes déplacés qui auront fait merveille dans un genre, ne réuſſiſſent pas également dans les autres. Dans les écoles et les univerſités de mon pays, j'ai introduit la méthode d'inſtruction que j'ai propoſée, et je m'en promets des ſuites avantageuſes. Je ſigne volontiers mon arrêt touchant Marc-Aurèle et Epictète ; toutefois vous ſaurez qu'en Allemagne la connaiſſance de la langue latine eſt bien plus commune que la connaiſſance de la grecque; pourvu que nos ſavans s'appliquent à bien traduire ces auteurs, ils mettront dans leur propre langue par ce moyen plus de force et d'énergie, qualités qui lui manquent encore. 1781.

Vous voulez bien vous intéreſſer à ma ſanté, et dans le temps que vous me félicitez d'en jouir, votre lettre me trouve dans le troiſième accès de goutte dont je ſuis accablé depuis mon retour de Berlin. Ce ſont des galanteries dont l'âge favoriſe les vieillards. Je me conſole avec l'abbé de Chaulieu et avec tous les goutteux du vieux et du nouveau teſtament. Cela incommode un peu en écrivant; mais on ſe fait à tout, et je dis comme Poſidonius: ô goutte! tu ne m'empêcheras pas d'écrire au ſage Anaxagoras.

Ce M. Mayer a été ici. Je vous confeſſe que je l'ai trouvé minutieux; il a fait des recherches ſur les Cimbres et ſur les Teutons dont je ne lui tiens aucun compte; il a encore écrit une analyſe de l'hiſtoire univerſelle, dans laquelle il a ſtudieuſement répété ce qu'on a écrit et dit mieux que lui. Si l'on ne veut que copier, on augmentera le nombre des livres à l'infini, et le public n'y gagnera rien.

1781. Le génie ne s'attache point aux minuties, ou il présente les choses sous des formes nouvelles, ou il se livre à l'imagination, ou ce qui est mieux encore, il choisit des sujets intéressans et nouveaux. Mais nos Allemands ont le mal qu'on appelle *logon diarrhœa* ; on les rendrait plutôt muets qu'économes en paroles. Voilà bien du bavardage pour un goûtteux ; j'étais en bon train d'en dire davantage, si ma main (peut-être à propos) ne m'arrêtait pour ne vous point ennuyer.

Sur ce, etc.

LETTRE CCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 mars.

SIRE,

La dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a laissé des inquiétudes pour vous, et sur le présent et sur l'avenir. Quelqu'un qui avait eu l'honneur de voir assez long-temps V. M. m'avait écrit qu'il ne l'avait jamais trouvée si bien portante. Je me suis empressé de l'en féliciter, et dans le temps que je me réjouissais avec tous mes amis de cette bonne nouvelle, V. M. en était au troisième accès violent de goutte, dont elle a été attaquée cet hiver. Quoiqu'elle ait la bonté de m'ap-

prendre qu'elle en est à présent délivrée, je crains, Sire, une nouvelle rechute, ce long et maudit hiver n'étant pas encore fini à beaucoup près, surtout à cinq degrés plus au nord que Paris, où nous nous chauffons encore. Plus je suis profondément touché de l'état de V. M., plus je suis tendrement reconnaissant de la bonté avec laquelle elle veut bien me parler à ce sujet, en m'assurant que cette maudite goutte ne me privera pas de ses lettres. Elles me sont, Sire, plus nécessaires que jamais; elles sont toute ma consolation, et raniment l'insipidité de ma vie, devenue presque nulle par l'état de ma santé, qui m'interdit presque absolument tout travail, si je veux conserver le peu qui m'en reste. 1781.

Mais j'aime bien mieux parler à V. M. d'elle que de moi ; et après lui avoir fait mon compliment dans ma dernière lettre sur l'éloge si éloquent et si court qu'elle m'a écrit de l'Impératrice-Reine, je prendrai la liberté de la féliciter dans cette lettre sur un autre objet, sur l'excellente réponse qu'elle vient de faire à la requête des ministres luthériens de Berlin, au sujet des innovations du catéchisme et des cantiques. Si d'un côté l'importance que ces prêtres mettaient à l'objet de leur requête, est amusante par le ridicule, la réponse de V. M. est dictée par la sagesse même, armée de la plus fine et de la meilleure plaisanterie. « Mon intention est » que chacun de mes sujets puisse *s'arranger* dans » son culte comme il jugera à propos, et que tous » sans exception soient les maîtres *de chanter et de* » *croire* ce qu'ils voudront, et comme ils voudront ». Ah ! Sire, que Voltaire aurait ri, s'il avait lu cette

1781. charmante réponse ! Quel usage excellent il en aurait fait dans le premier pamphlet qu'il eût imprimé, soit en vers, soit en prose ! Que ces expressions, *s'arranger dans son culte, chanter et croire ce qu'ils voudront*, sont heureuses et de bon goût ! Qu'elles sont dignes de servir de modèle aux souverains, que les théologiens veulent mêler dans leurs querelles, et qui pour l'ordinaire s'y mêlent avec une facilité si avilissante pour eux, et si funeste à leurs peuples ! J'ose assurer V. M. que ces mots si précieux à la raison ont fait ici autant de fortune que son bel éloge de l'Impératrice-Reine, et qu'ils sont en ce moment répétés avec de grands éclats de rire par tous ceux qui pensent, et qui, à l'exemple de V. M., méprisent toutes les superstitions humaines et toutes les billevesées théologiques. Puisse la Destinée et la Goutte vous permettre, Sire, de donner encore long-temps un pareil exemple aux rois, qui pour la plupart en ont si grand besoin, une si douce consolation à la raison et au bon sens, et une si efficace marque de mépris à l'absurde et atroce fanatisme !

Tout ce que V. M. me fait l'honneur de me mander sur l'état actuel de la littérature allemande, est plein de goût et de lumières. Je souhaite et j'espère que les réformes proposées et ordonnées par V. M. auront un succès digne du héros philosophe et réformateur qui les a prescrites. Nos universités de France, et celle de Paris en particulier, auraient grand besoin d'un législateur tel que vous ; car on y est encore bien encrouté de préjugés en tout genre, bien ignorant et bien fanatique.

Je m'en rapporte entièrement à V. M. ſur le jugement qu'elle a porté de ce M. Mâyer dont j'avais eu l'honneur de lui parler. On m'en avait écrit des merveilles, et je les avais crues aſſez facilement pour demander à V. M. ſi elle connaiſſait cet homme de lettres. Me voilà maintenant bien inſtruit de ce qu'il vaut, et parfaitement tranquille ſur le parti que V. M. voudra prendre à cet égard. Je crois volontiers que les littérateurs allemands ſont encore bien malades de cette indiſpoſition que V. M. appelle ſi plaiſamment, une *diarrhée de paroles.* Il leur ſuffirait d'entendre, ou plutôt d'écouter plus ſouvent et plus attentivement V. M., pour apprendre d'elle à ne dire que ce qu'il faut, et comme il le faut. 1781.

Ce précepte ſi ſage, Sire, m'avertit de finir moi-même tout mon bavardage philoſophique et littéraire ; je le termine mieux qu'il n'a commencé, en renouvelant à V. M. l'hommage des ſentimens profonds de reconnaiſſance, de vénération et de tendreſſe avec leſquels je ſerai juſqu'au tombeau, etc.

LETTRE CCIV.

DU ROI.

Le 13 avril.

1781. La nature a voulu que la santé et l'espérance fussent nos introducteurs dans le monde, pour nous faire illusion sur les maux qui nous attendent ; et par une précaution outrée, cette même nature craignant que nous ne fussions trop attachés à cette maudite vie, elle nous envoie les maladies et les infirmités, pour que nous y renoncions avec moins de regret. Nous sommes tous les deux compris dans cette dernière classe ; chaque jour nous fesons des pertes et nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, assurés de le suivre dans peu. Cette goutte dont j'ai été incommodé, je m'en suis délivré par l'abstinence et par le régime. A présent je n'y pense plus, quoique je me prépare à quelque nouvelle visite de cette hôtesse importune. Tandis que la France fait bravement la guerre sur mer aux Anglais, j'ai combattu la goutte et je l'ai prise par famine ; il serait à souhaiter que les Espagnols en fissent autant à Gibraltar.

Nous avons eu quelque petit mouvement dans l'Eglise pour un sujet de la plus grande importance. Vous savez que les protestans croient que la Divinité aime leur chant : je ne sais quel poëte allemand a cru trouver un tas d'inepties dans ces beaux cantiques et en a composé de nouveaux, plus dignes,

à ce qu'il croit, de l'Etre suprême. Cela a produit une scission dans l'Eglise; les uns sont pour les vieux, les autres pour les nouveaux. Le peuple criait à l'hérésie sans savoir pourquoi; les prêtres, jaloux les uns des autres, voulaient s'anathématiser; les libraires se mêlaient dans cette querelle; les uns avaient des éditions entières des nouveaux cantiques qu'ils voulaient vendre, d'autres avaient leur boutique pleine des anciens, dont ils n'auraient pu avoir le débit, si la nouvelle mode avait gagné le dessus. Dans ce conflit, chaque parti m'a porté ses plaintes, et en juge impartial j'ai décidé que chacun louerait Dieu comme il le jugerait le plus convenable; et la paix a été rétablie dans l'église de Berlin. Mais admirez qu'un incrédule sert d'indigne instrument pour appaiser le schisme naissant de son troupeau d'élus. Platon autrefois servit à fonder la religion chrétienne, Voltaire employa toute la sagacité de son génie pour rendre les prêtres raisonnables et le faux zèle tolérant; mais cette dernière entreprise étant trop forte, n'a pu être consommée.

1781.

Il vient d'arriver une assez plaisante aventure dans l'Empire. Un Prince, grand ami de votre Beaumont, archevêque de Paris, a une épouse âgée de cinquante-trois ans, et a fait connaissance avec un prêtre fanatique, qui lui a promis que son épouse deviendrait enceinte, si on lui fesait dire une messe sur le ventre, ajoutant qu'il se fallait pourvoir d'une foi robuste pour que le charme opérât. Voilà qu'on dit des messes sur le ventre, voilà que la femme du Prince se croit grosse, voilà accoucheurs, accoucheuses et témoins qui arrivent; mais le miracle manque,

1781. parce que le Prince n'avait pas eu assez de foi. Notez que cette farce s'est jouée dans ce siècle philosophique, dans ce XVIIIème siècle, où l'on dit que la raison s'est perfectionnée. Pauvres humains que nous sommes! Il paraît que la nature ne nous a mis au monde que pour croire et que pour faire des sottises! Et nous nous énorgueillissons encore. Je voudrais qu'avec des messes dites sur le ventre, on pût vous rendre la santé et la vigueur; mais comme cette charlatanerie répugne à tout philosophe, il faudra vous borner au régime, qui est plus efficace que les messes. Je souhaite de tout mon cœur d'apprendre que votre santé est meilleure et que vous êtes en état de travailler comme autrefois. Sur ce, &c.

LETTRE CCV

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 mai, anniversaire de la bataille de Fontenoi, dix ans avant le traité de Versailles.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ prétend, dans la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, que *nous fesons chaque jour des pertes*, elle et moi, et que *nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, assurés de le suivre dans peu.* Cela n'est que trop vrai de mon frêle individu; mais permettez-moi, Sire, pour ce qui vous regarde, de n'être pas là-dessus de l'avis de V. M.

Je crois au contraire, à en juger par ses lettres, qu'elle se fortifie et rajeunit tous les jours, tant ces lettres sont pleines de gaieté, et d'excellente plaisanterie. Tout ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire sur la querelle des ministres de Berlin, est du meilleur ton et du meilleur goût, digne de la cause soumise par eux à la décision de V. M., et digne de la sagesse d'un grand roi. Hélas! Sire, (et c'est la réflexion de tous ceux à qui j'ai lu cet endroit de votre lettre) pourquoi les autres souverains n'ont-ils pas eu, et n'ont-ils pas encore le même dédain que vous pour ces billevesées? Combien ils auraient épargné de sang et de malheurs à la sotte et déplorable espèce humaine! Voilà un évêque d'Amiens, fanatique, successeur de celui qui a demandé le supplice du Chevalier de la Barre, voilà, dis-je, cet évêque d'Amiens, nommé *Machault*, fils de l'ancien Contrôleur-général des finances, qui vient de donner un mandement forcené contre l'édition qu'on prépare des œuvres de Voltaire. Si on savait en France imposer silence à ces sonneurs de tocsin, ils n'auraient ni partisans, ni imitateurs. Peut-être à la fin sentira-t-on la nécessité de les réprimer, pour l'honneur de la raison, et le repos public. Dieu veuille qu'on y suive votre exemple. 1781.

Il me semble que l'Empereur d'aujourd'hui traite un peu lestement les prêtres, les moines et le Pape. Il faut espérer que cette première hostilité impériale aura des suites plus sérieuses. Ainsi-soit-il!

Je suis avec la plus tendre et la plus profonde vénération, etc.

LETTRE CCVI.

DU ROI.

Le 28 mai.

1781. QUAND on frise la soixante et dixième année, on doit être prêt à décamper aussitôt que le boute-selle sonne : quand on a vécu long-temps, on doit connaître le néant des choses humaines ; et lassé de ce flux et reflux de maux et de biens qui se succèdent sans cesse, on doit quitter la vie sans regret. Quand on n'est point ce qu'on appelait autrefois hypocondre, et qu'on nomme maintenant avec beaucoup plus d'élégance vaporeux, on doit envisager gaiement le terme qui met fin à nos sottises et à nos tourmens, et se réjouir que la mort nous délivre de ces passions qui nous damnent. Après avoir mûrement réfléchi sur ces graves matières, je compte de conserver ma bonne humeur tant que durera ma chétive et frêle machine, et je vous conseille d'en faire autant. Bien loin de me plaindre de ma fin prochaine, je dois plutôt faire excuse au public d'avoir eu l'impertinence de vivre si long-temps, de l'avoir ennuyé, fatigué, et de lui avoir été à charge les trois quarts d'un siècle, ce qui passe la raillerie.

Je quitte cette matière qui pourrait vous paraître trop lugubre, pour vous remercier de l'anecdote de l'Empereur Léopold que j'ai trouvée dans votre lettre. Il faut avouer que les saints ont des ressources que les profanes n'ont pas. Chez nous, l'œuvre de la

propagation n'eſt dûe qu'à une opération phyſique des plus communes. Chez les ſaints, tout ſe fait par miracles ; malheureuſement ils ne réuſſiſſent pas toujours dans ce ſiècle pervers. Toutefois ce que le prince a perdu en meſſes, il l'a gagné par le ridicule qu'il s'eſt donné par cette platitude. 1781.

J'ai appris, ainſi que vous, que le Céſar Joſeph a quelques démêlés avec le ſaint père, encore au ſujet d'une meſſe qu'il n'a point voulu dire pour Marie Thérèſe. J'oſe préſumer toutefois qu'ils ſe raccommoderont à la mort du Duc de Modène, et que le vicaire de Jéſus-Chriſt cédera le Ferrarois aux deſcendans des Lorrains autrichienniſés ; cette ceſſion du Ferrarois au moins vaut bien une meſſe, et l'ame de Marie Thérèſe l'apprenant, s'élancera du purgatoire en paradis. Cette aſſertion n'eſt qu'une hypothèſe ; je ſuis laïque, et il n'appartient qu'à la Sorbonne de prononcer ſur ce qui peut ſe paſſer au ciel, au purgatoire ainſi qu'aux enfers.

J'ai oublié de vous dire que j'ai vu ces jours paſſés à Berlin un Prince de Salm qui vient fraîchement de Paris ; il m'a couvert de honte ! je me ſuis trouvé ſi inepte, ſi mauſſade, ſi ſot en comparaiſon de lui, que je n'ai preſque pas eu le cœur de lui répondre. Il eſt pétri de grâces ; tous ſes geſtes ſont d'une élégance recherchée, ſes moindres paroles des énigmes, il diſcute et approfondit les bagatelles avec une dextérité infinie et poſsède la carte de l'empire du tendre mieux que tous les Scudéri de l'univers. Ah ! père Bouhours, me ſuis-je écrié, je ſuis contraint d'avouer que vous aviez raiſon, et que hors de Paris on ne trouve que ce gros ſens commun qui ne mérite pas

1781. qu'on en parle. Peut-être que le poëte duquel sont les vers adressés au Cardinal de Bernis, avait la tête pleine des réflexions de la Rochefoucault, et qu'il juge ainsi que nos actions n'ont d'autre principe que l'amour-propre et la vanité. Le Cardinal pourrait lui répondre que la critique est aussi aisée que l'art est difficile. Pour moi qui suis grand partisan de l'indulgence, parce que je sens que souvent j'ai besoin de la rencontrer chez le public, je crois qu'il ne faut condamner personne sans l'avoir entendu; de plus vous savez qu'il ne convient pas que le supérieur soit jugé par l'inférieur; or la dignité d'un Cardinal l'élève au-dessus de tous les rois de la terre, donc.....

Je suis actuellement occupé à faire la tournée des provinces; ces occupations tumultuaires continueront jusqu'au 15 du mois prochain, où de retour en mon petit hermitage, je pourrai vous écrire à tête reposée et plus gaiement.

Sur ce, etc.

LETTRE CCVII.

DU ROI.

Le 22 juin.

Je n'ai connu de Beaumont que l'archevêque de Paris digne d'être archevêque du Diable, si cet esprit malfesant existait et qu'on lui rendit un culte. Je connais beaucoup Beaumont l'avocat, respectable par son éloquence, par ses mœurs, sur-tout par la générosité courageuse avec laquelle il a soutenu la cause de la vertu opprimée; je n'ai pu lui refuser mon estime. Pour l'abbé de Beaumont dont vous me parlez, je ne le connais que par le Discours que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Ce bon abbé me coupe la parole; il s'est malheureusement avisé de dire des choses si obligeantes, si flatteuses sur mon sujet, qu'il ne me reste qu'à l'admirer et à me taire. Ah! mon cher d'Alembert, répétons quelquefois avec le bon Salomon les paroles les plus sensées qui lui soient échappées: Vanité des vanités, vanité de la gloire! L'homme est un atome noyé dans l'océan de l'éternité; le moment de sa naissance touche à celui de sa mort: le moins vicieux est le plus parfait, il passe ses jours à élever ou à détruire; un être de cette espèce mérite-t-il un panégyrique? Passe encore qu'on perpétue les noms de ceux qui nous ont appris à labourer, à moudre, à pétrir, à étancher notre soif par des liqueurs bienfesantes, passe

1781.

1781. qu'on éternise la mémoire de ceux qui persuadèrent aux hommes de sacrifier une partie de leurs intérêts au bien de la société; mais les autres qu'en dirai-je? Ils n'ont été loués qu'à cause qu'ils on fait du bruit, et leurs enthousiastes sont les premiers à purifier leurs appartemens de guêpes et de frelons, parce qu'ils piquent en bourdonnant, tandis qu'ils ne touchent pas aux mouches, parce qu'elles sont plus tranquilles. Ceci n'est point dit à l'égard de la bonne Thérèse, qui, sortie du purgatoire par l'efficace des messes dites pour son repos, devide maintenant son rosaire en paradis. Ces guêpes, ces frelons désignent un certain habitant des bords de la mer Baltique auquel vous rendîtes visite il y a une vingtaine d'années. Ces jours passés je lisais ces vers:

César n'a point d'asile où son ombre repose,
Et l'ami Pompignan croit être quelque chose.

Je répète souvent ces vers, sur-tout lorsque des bouches ou des plumes éloquentes distillent un encens élaboré et subtil qui entête et bouleverse une pauvre cervelle dépourvue de philosophie. Si les prêtres crient incessamment de leurs chaires: point de raison! point de raison! je voudrais qu'on dît tous les jours aux princes; point d'orgueil! point d'orgueil! souviens-toi que ta première habitation a été entre l'*intestinum rectum* et la vessie. Je conviens que si les Quelus, les Maugiron, les Luynes, les vieux Duc de Richelieu, en un mot les courtisans de vos rois, avaient tenu des propos semblables à leurs maîtres, la fortune de ces favoris en eût été

moins brillante ; mais peut-être Henri III aurait moins persécuté les hérétiques, Louis XIII aurait plus ménagé le sang de ses sujets, il se pourrait que Gènes n'eût pas été bombardée sous Louis XIV, que la chambre de réunion n'eût pas été érigée et que les Hollandais fussent demeurés en paix l'année 1672, et ç'aurait été un gain pour la pauvre humanité. C'est aux grands philosophes comme vous à prononcer sur des réflexions ébauchées par un pauvre Tudesque : en attendant, ma monade salue la vôtre et la prie, toutes les fois qu'elle voudra penser à cet être qui végète au bord de la Sprée, de se servir du tube de l'abbé de Beaumont et de ne voir à travers que le beau fantôme que ledit abbé a créé. Sur ce etc. 1781.

LETTRE CCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 Juin.

SIRE,

Je crois V. M. revenue maintenant de toutes ses courses militaires, et sédentaire dans sa retraite philosophique. Je m'empresse donc d'avoir l'honneur de répondre à sa dernière et charmante lettre, malgré l'impression qui me reste encore de deux ou trois accès de fièvre, qui m'ont laissé de la faiblesse, mais qui peut-être m'auront fait qnelque bien d'ailleurs, en me délivrant, comme disent les médecins, de

1781. quelque matière *peccante et morbifique.* Les excellentes leçons que V. M. veut bien me donner fur l'*hypochondrie* ou *hypocondrie*, plus élégamment appelée *vapeurs*, me font craindre pour l'honneur de ma raifon, que V. M. ne me croie attaqué de cette maladie; je la puis affurer qu'il n'en eft rien, et que je vois d'un œil affez froid et philofophique le dépériffement de mes facultés corporelles et intellectuelles. Comme ce dépériffement eft une fuite de mon âge de 64 ans, des longs travaux dont ma pauvre tête eft fatiguée, (car toutes les têtes, Sire, et fur-tout la mienne, ne font pas de la même trempe que la vôtre) je me confole en penfant que tel eft le fort de la condition humaine, et que celui qui, comme moi, chemine lentement vers l'autre monde fans fouffrir beaucoup d'efprit ni de corps, eft encore une des créatures humaines, les mieux partagées par la divine providence.

Je n'ai pas le bonheur, Sire, de connaître, même de vue, ce Prince de Salm dont V. M. me fait l'honneur de me parler; la vie que je mène me prive de l'avantage de rencontrer cette élégante efpèce; mais des perfonnes qui connaiffent ce Prince, m'en ont parlé exactement fur le même ton que V. M. Les fentimens qu'il lui a infpiré, font exactement les mêmes dont il eft honoré à Paris par le peu de gens raifonnables avec lefquels il fe rencontre quelquefois. Ce font, Sire, ces meffieurs-là qui laiffent aux étrangers une idée fi peu favorable de la nation françaife, qui pour fon bonheur ne leur reffemble pas toute entière; car je ne connais point de pays où il y ait à la fois dans le même peuple deux nations plus différentes

et plus évidemment diſtinguées, qui n'ont entr'elles rien de commun, comme ces rivières qui depuis leur confluent juſqu'à une très-grande diſtance, coulent l'une auprès de l'autre ſans ſe mêler. Ce ſujet, Sire, fournirait beaucoup; mais tout cela ne ſerait bon à dire qu'à l'oreille de V. M., et malheureuſement j'en ſuis trop loin. Je puis ſeulement me permettre de lui dire, pour échantillon de notre double caractère national, que d'un côté les bons citoyens et les gens ſages ne déſirent que la fin d'une guerre juſqu'à préſent très-ruineuſe ſans beaucoup d'avantage, et que de l'autre tous nos agréables ne ſont occupés que de la prompte réédification de l'opéra qui vient de brûler de fond en comble. V. M. s'amuſerait fort auſſi de tous les propos contradictoires qu'elle entendrait dans nos ſociétés, ſur la retraite récente de M. Necker, autre matière à grandes réflexions, mais qui ne doivent pas non plus paſſer par le canal des honnêtes commis qui liſent les lettres aux poſtes, et à qui Dieu conſerve les yeux, dont ils ſont un ſi digne et ſi noble uſage! 1781.

Le Céſar Joſeph, comme V. M. l'appelle, eſt actuellement, dit-on, incognito à Verſailles, ou doit y arriver inceſſamment, ſans ſe montrer à Paris. On raiſonne ou bavarde beaucoup ſur l'objet de ſon voyage: ſi c'eſt, comme on dit, pour négocier la paix, Dieu veuille l'exaucer et l'entendre! Il me ſemble, à en juger par les nouvelles publiques, que ce prince mal-mène un peu et le St. père et ſa livrée, tant monaſtique que ſéculière; il va même, dit-on, juſqu'à accorder aux Juifs la liberté de conſcience et l'état de citoyen, ce que les auguſtes Empereurs ſes

1781. ancêtres auraient regardé comme le plus grand des crimes. C'eſt à vous, Sire, que l'humanité et la philoſophie doivent rendre grâces de tout ce que les ſouverains font et feront encore pour favoriſer la tolérance, et réprimer la ſuperſtition; car c'eſt V. M. qui leur a donné la première ce grand exemple, ſi beau et ſi facile pour eux à imiter, et qu'ils ont néanmoins encore imité ſi peu. Prions le Roi des Rois, comme dit la ſainte Ecriture, que leurs Majeſtés s'inſtruiſent et s'éclairent!

Je ſuis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCIX.

DU ROI.

Le 14 juillet.

Me voici de retour des frontières des Sarmates que j'ai parcourues, et je ſuis bien aiſe de me retrouver dans ma cellule. C'eſt au Prince Salm, aux élégans à talons rouges à remplir le monde du bruit de leur nom et de leurs étourderies; mon âge m'éloigne de leur ſéquelle; il me porte à paſſer le reſte de mes jours avec les anciens que je joindrai dans peu, et m'éloigne des modernes avec leſquels ce n'eſt pas la peine de faire connaiſſance. Ne penſez pas, je vous prie, en liſant ce début, que j'aye des vapeurs, je vous aſſure qu'il n'en eſt rien. Je vois entre les mains des Parques s'accourcir le fil de mes jours, ſans que cela m'affecte; l'expérience journalière eſt une école qui nous apprend la viciſſitude de notre être; nos

molécules qui s'échappent par la transpiration imperceptible, les différentes secrétions du corps, ainsi que les saignées, nous accoutument à mourir en détail: apprivoisés à perdre des parties de nous-mêmes, nous nous encourageons à voir d'un regard stoïque la dissolution totale de la matière qui nous compose; mais lorsque l'imagination s'éteint, que la mémoire devient infidelle, que la vue baisse ou s'obscurcit, chez la plupart des hommes l'amour-propre se gendarme contre le temps qui leur enlève des propriétés qu'ils pensaient être indélébiles; l'admiration qu'ils avaient pour leurs prétendues perfections, leur cause les regrets les plus ridicules sur la perte de quelques qualités passagères de leur être, et ils ne se rappellent pas qu'ils n'étaient rien dans le siècle passé et qu'ils seront réduits à rien dans le siècle futur. Les vieillards pourraient bien encore trouver des sujets de consolation en se rappelant que l'on n'a de vrais amis que ses contemporains, et que ce bien inestimable du sage est perdu pour lui, s'il pousse sa carrière à la seconde ou à la troisième génération: la façon de penser, celle d'agir, si différente, ne s'assimile point; ils se trouvent donc isolés dans la société, comme on trouve dans les taillis quelques vieux chênes qui ont résisté aux injures du temps, et dont la cime desséchée et flétrie domine de beaucoup au-dessus du sommet des jeunes arbres. Mais ces réflexions, quoiqu'elles ne m'affectent pas, paraîtront peut-être trop sombres pour un philosophe qui vit au centre des Sybarites de la Seine. 1781.

Je passe donc à des sujets plus gais. Ce César Joseph dont vous faites mention, me fortifie et me

1781. corrobore dans le penchant que j'ai pour la fecte acataleptique; les uns le difent à Bruxelles, les autres à Paris, et je vous répondrai comme Madame de Sévigné: je ne crois ni l'un ni l'autre. Ce prince fait trembler tous les moines et les riches abbés de fes Etats. On prétend qu'il hait les parjures et qu'il réduira exactement ces Meffieurs à l'obfervance du vœu de pauvreté qu'ils ont fait. Voyez-vous, ce font là des biens que la guerre opère dans la chrétienté. Cette guerre coûte des fommes immenfes; les princes empruntent; une nouvelle guerre, de nouvelles dettes; il faut les payer, les reffources manquent. Que faire? Il ne refte qu'à dépouiller le clergé de fes richeffes, et la néceffité contraint les monarques à recourir à ce feul expédient qui leur refte. Si notre Calvin était témoin de ces événemens, voici ce qu'il dirait: Admirez, mes frères, les voies impénétrables de la providence; l'Etre des Etres, qui abhorre l'horrible et facrilège fuperftition dans laquelle l'Eglife fe trouve plongée, ne fe fert point de la voix des fages pour rendre la vérité triomphante, elle ne daigne point opérer des miracles pour étouffer l'erreur enracinée; de qui fe fert-elle pour détruire les moines et pour faire difparaître de la face de la terre ces organes vils et impurs du fanatifme? Des rois, mes frères, c'eft-à-dire de l'efpèce la plus ignorante qui rampe fur la furface de ce globe. Comment le grand Demiurgos amène-t-il ces ignorans à fes fins? Par l'intérêt, mes frères. Pour cette fois, Intérêt infame, tu feras du moins utile au monde, en excitant les paffions de ces demi-Dieux du fiècle à piller le bien des prêtres; tu les armes du glaive deftructeur

teur avec lequel ils détruisent cette engeance dont l'estomac sacrilège et les boyaux avides étaient sans 1781. cesse bourrés de chair et de sang. *O! altitudo* etc. Au moins ce n'est pas moi, mais Jean Calvin qui dit tout cela; je vous le déclare, Messieurs de la poste; au cas que votre noble curiosité vous porte à savoir ce que contient ma lettre, vous ne confondrez point mon nom avec celui de Calvin. Je respecte trop le profond savoir de M. l'archevêque de Paris et son feseur de mandemens, pour vouloir les scandaliser, et personne ne considère plus que moi la déraison inaltérable de ce concile perpétuel de la Sorbonne antique, dont les décisions sont infaillibles. Pour vous, mon cher Anaxagoras, je vous prie d'être persuadé de toute mon estime.

Sur ce etc.

LETTRE CCX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 juillet.

SIRE,

Je commencerai cette lettre par présenter à V. M. un nouvel hommage qu'on lui rend, tout en fesant l'éloge de Marie Thérèse. C'est l'ouvrage d'un jeune écolier de 14 ans, de grande espérance, qui croit devoir, tout jeune qu'il est, joindre sa voix à celle de l'Europe, et qui à la page 6 de cette pièce, parle de

1781. V. M. en aſſez beaux vers, comme l'Europe en penſe. Si V. M. daignait me charger d'un mot pour ce jeune homme, il *frapperait*, comme Horace, *les cieux de ſa tête*, orgueilleuſe d'avoir obtenu le ſuffrage d'un ſi grand Roi, et moi, je dirais à V. M. avec le pſalmiſte David: *Vous avez reçu la louange de la bouche même des enfans.*

J'ai reçu, Sire, à peu de diſtance l'une de l'autre, deux lettres de V. M., qui ſont deux chef-d'œuvres de philoſophie pratique. Ceux qui liraient ces deux belles lettres ſans voir la ſignature, les croiraient d'Epictète, et ne ſe douteraient pas qu'elles ſont d'un Roi, qui après avoir rempli l'univers de ſon nom, voit avec tant de ſupériorité et de lumières tout le néant des grandeurs et des vanités humaines. Ces deux lettres, Sire, prouvent combien j'ai dit vrai dans ces deux vers que j'ai mis, avec d'autres, au bas de l'eſtampe de V. M.,

Modeſte ſur un trône orné par la victoire,
Il ſût apprécier et mériter la gloire.

Je ne ſais par quelle voie le Céſar Joſeph veut aller à cette gloire, ſi vaine et ſi recherchée; mais je crois qu'il ira plus ſurement en s'emparant des biens du clergé, qu'en s'emparant de la Bavière. V. M. a bien raiſon, la guerre, parmi tous les fléaux qu'elle amène, produira à la longue ce bien ſi déſirable, les princes feront payer leurs dettes aux prêtres et aux moines. La France, qui *écrit* ſur tout cela de ſi belles choſes, et qui en *fait* ſi peu, ſera je crois la dernière à faire juſtice; car il y a encore trop de prêtres à Verſailles; mais

elle

elle la fera pourtant enfin, ne fût-ce que par la honte de rester toute seule à ne pas faire ce qui est raisonnable. Cette engeance sacerdotale, dont V.M. fait tout le cas qu'elle mérite, et qui, à la honte de la France, y conserve encore tant de crédit, a quelquefois de plaisantes aventures. On me contait ces jours derniers qu'un évêque fanatique voulait, il y à huit à dix ans, refuser ce que nous appelons le *bon Dieu* à un pauvre diable de janséniste fanatique qui se mourait; comme l'évêque appréhendait que le curé de la paroisse, malgré sa défense, ne communiât le janséniste, il envoya un de ses grands vicaires *consommer*, (c'est à dire manger) toutes les hosties qui étaient dans le tabernacle, afin qu'il n'en restât pas une pour le pauvre malade. Le grand vicaire obéit, et n'en laissa pas une; mais comme le ciboire en était tout plein, notre gourmand eut une effroyable indigestion. Il envoya chercher le médecin, qui lui annonça un très-grand danger, auquel il n'y avait de ressource que l'émétique. Le grand vicaire s'y refusa constamment, disant qu'il ne voulait point vomir, au grand étonnement du médecin, qui ne pouvait comprendre la raison que lui en donnait le prêtre, que *sa conscience ne le lui permettait pas*. Enfin le prêtre en mourut, martyr de sa sainte voracité. Voilà, Sire, un bon conte à mettre en vers. V.M. devrait bien le rimer, et le dédier à son ami Christophe ou Christophle de Beaumont. L'orateur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer l'oraison funèbre, ne se soucie point du tout que V.M. le confonde avec ce digne et savant prélat. Cet orateur s'appelle *Boismont*, et non pas *Beaumont*, et n'a du prêtre que ce qu'il en faut pour être *apte et idoine* à posséder des bénéfices.

1781.

LETTRE CCXI.

DU ROI.

Le 12 d'août.

1781. JE ſuis obligé de confeſſer que vous êtes univerſel. Je ſavais depuis long temps que vous aviez fait de grands progrès dans les hautes ſciences, je ſavais que le beau génie d'Horace ne vous avait pas échappé ; mais pour le Roi-prophète, le muſicien favori de Saül, le plus célèbre feſeur de cantiques de Jéruſalem, je ne me doutais pas que vous l'euſſiez aſſez étudié pour le citer. Ainſi pour faire étalage de mon érudition politique, je vous appliquerai le mot qu'un miniſtre d'Eſpagne dit à ſon roi lorſque la maiſon de Bragance lui enleva le Portugal : *Votre monarchie eſt comme un foſſé*, (ou votre ſcience,) *plus on la creuſe et plus on la trouve profonde.* Tout entre dans la ſphère de vos connaiſſances, de la lie hébraïque juſqu'au Roi-prophète : gare que la Sorbonne ne vous imite ; alors on chantera dans Notre-Dame : grand Dieu, exterminez les Anglais, que les mères et les enfans ſoient écraſés contre les pierres !

Et nos chiens s'engraiſſeront
De leur ſang qu'ils lècheront.

Dans les régions pacifiques que j'habite, on trouverait ces vers dignes des Huron et des Cannibales ;

mais tout ce qu'on rejette ailleurs eſt ſublime en Sorbonne. Ainſi j'eſpère qu'à quelque grande fête, en préſence de l'Empereur, on régalera Joſeph II de cet hymne. 1781.

Les vers de votre jeune homme ont de l'énergie; ſon talent eſt ſupérieur à ſon âge, gare qu'il n'ait le ſort de Pic de la Mirandole et de Baratier, qui tous deux moururent jeunes, victimes de leur génie prématuré. Mon banquier vous fournira quelque argent pour le poëte naiſſant. Des puriſtes de la latinité ont prétendu y trouver des gallicifmes; mais un âge auſſi tendre que celui du poëte excuſe tout. Que j'ai été ſurpris de me trouver avec la religion dans un même drame, moi qui n'ai jamais habité le même toît avec elle! Je vois bien qu'il n'y a qu'à vieillir pour apprendre par l'expérience que rien n'eſt impoſſible, et que celui qui a l'impertinence de vivre le plus long-temps trouve toujours du nouveau.

Si je voulais faire un recueil nouveau des choſes que j'ai vues, on en imprimerait autant de volumes que de l'encyclopédie. En voici quelques-unes pour échantillons. J'ai vu Louis XIV à peine au tombeau, mépriſé et oublié; j'ai vu deux Reines de France, une Poiſſon et une Madame l'Ange; j'ai vu le feu et l'eau ſe réunir, les Bourbons s'allier aux Habspourgs; j'ai vu les jéſuites détruits; j'ai vu la philoſophie tirer du puits la vérité; j'ai vu des barbares refuſer la tombe à Voltaire; je vois des enfans rebelles ſe mutiner contre le Pape leur père, le houſpiller, le piller et le dégrader; je vois encore nombre d'autres choſes et je me tais. Si ce proſpectus plaît au public, le reſte de l'ouvrage coulera de ſource. Et

d'avoir tant de sottises dans la tête, quand il saura
1781. que j'ai eu le malheur d'être élevé par des dévots, qui me fesaient réciter force psaumes, que Dieu m'a doué d'une mémoire qui n'a pu les expulser de ma tête depuis cinquante ans, et que je me console au moins par l'usage que j'en ai fait à la louange de V. M.

J'ai reçu la gratification que V. M. a bien voulu accorder à ce jeune homme. Je n'ai pu encore lui faire savoir les bontés dont V. M. l'honore, parce que les colléges sont actuellement en vacances pour un mois, et que le jeune homme est allé, je ne sais où, passer ces vacances dans sa pauvre et obscure famille, qui habite à cent lieues de Paris dans je ne sais quel village; mais j'ai remis cette gratification au professeur du jeune homme, qui la lui remettra à son retour. Toute l'université, Sire, est instruite par moi de ce que vient de faire V. M. pour aider et encourager ce pauvre jeune homme dans ses études; elle en est pénétrée de reconnaissance, et je suis sûr que les louanges de V. M. vont être chantées dans tous nos colléges, en latin, en grec, peut-être en hébreu, et en français même, quoique le français soit la langue que nos pédans savent le moins.

V. M. a bien raison contre Salomon, qui prétend qu'*il n'y a rien de nouveau sous le soleil*. Je serais bien de moitié avec V. M. pour lui donner un démenti; et sans sortir même de cette année, je trouverais plus d'une chose nouvelle, dont le monarque aux sept cents concubines n'avait point d'idée. Mais j'imite V. M., et je me tais. Je désirerais

pourtant de savoir ce qu'elle pense sur la lettre que le César Joseph II vient, dit-on, d'écrire au très-saint père Pie VI, pour lui demander *en toute humilité* de fixer *une bonne fois pour toutes* les limites *des deux puissances*, à cette fin *qu'il n'en soit plus parlé*. C'est, comme on dit, un *chat aux jambes* que S. M. impériale jette à sa sainteté. Je suis en peine pour cette dernière; car ce Joseph me paraît ne pas y aller de main morte, et ne pas entendre raillerie. 1782.

Grâce à Dieu, V. M. n'a pas besoin de proposer à un vieux prêtre de pareils cas de conscience. Le Parnasse, comme elle le dit fort bien, est son saint siége et sa Sorbonne tout à la fois, et Horace, Virgile, Voltaire, ses casuistes. Puisse le Ciel lui conserver long-temps cette gaieté précieuse, si nécessaire à sa conservation, et par conséquent au bonheur de l'Europe! En lisant les lettres qu'elle me fait l'honneur de m'écrire, je deviens presque gai moi-même, quoiqu'en tout autre temps je n'en aie guère d'envie. Mais il suffit, Sire, à ma consolation, que V. M. se porte bien, qu'elle jouisse encore long-temps de sa gloire, et qu'elle veuille bien me conserver ses bontés.

Un homme de lettres de ma connaissance, instruit, honnête, et sans fortune, désirerait, Sire, de s'attacher à V. M., soit dans son académie, soit dans toute autre fonction. Il ne demanderait pas des appointemens considérables, et pourrait être utile par la variété de ses connaissances. Cet homme de lettres, Sire, se nomme *Dubois*. Il eut l'honneur en 1778, étant à Berlin, de faire présenter à V. M., par l'imprimeur de la cour, Decker, un ouvrage estimable de sa composition, intitulé: *Essai sur*

1781. *l'hiſtoire littéraire de Pologne*, et V. M. lui fit l'honneur de lui répondre avec bonté. Il a ſéjourné ſix ans à Varſovie, où il a occupé une chaire d'hiſtoire et de droit public que ſa ſanté l'a obligé de quitter. Il eſt inſtruit en littérature françaiſe, en antiquités militaires, en phyſique, et en hiſtoire naturelle; il ſait l'allemand, l'italien, et le polonais; il a envoyé à l'académie de Berlin différentes obſervations inſérées dans ſes mémoires; il fait actuellement imprimer à Paris la traduction d'un ouvrage de M. Achad ſur les pierres précieuſes; il eſt lié avec pluſieurs membres de l'académie; la mort de M. de Francheville, la retraite de M. Béguelin, pourraient faciliter ſon entrée dans cette compagnie, où il ne ſerait pas déplacé; à moins que V. M. n'aimât mieux l'employer ou dans ſon cabinet, ou dans ſa chancellerie, ou comme ſecrétaire de légation. Je le crois également propre à tous ces objets par la variété des connaiſſances qu'il a acquiſes. Si les ſervices de cet homme de lettres, Sire, peuvent convenir à V. M., il attend à ce ſujet ſes ordres et ſes intentions.

Je ſuis avec la reconnaiſſance et la vénération la plus tendre etc.

LETTRE CCXLII.

DU ROI.

Le 27 septembre.

Un ignorant de mon espèce s'édifie des leçons qu'il reçoit d'un savant de la première classe, et tels auteurs me paraissent moins absurdes, quand vous citez leurs passages, que lorsqu'on lit leurs œuvres de suite. La malignité qui cite, tronque les originaux et rend hérétiques les passages les plus orthodoxes; le philosophe qui cite, donne une apparence de bon sens aux choses les plus triviales. Je félicite donc ceux dont vous parlez de ce que leurs mauvais madrigaux ont été insérés dans vos écrits. Je n'en suis pas moins persuadé que Virgile, Horace et Voltaire l'emportent de beaucoup à votre jugement sur ces feseurs d'hyperboles, et que vous ne les mettrez jamais en parallèle avec Newton ni avec Descartes. Si mon jugement est téméraire, c'est à vous à le réformer. 1781.

J'aurais souhaité que la philosophie et la raison eussent détruit la superstition et le fanatisme : il me paraît que les choses prennent une autre tournure, et que si le monstrueux édifice de l'erreur se bouleverse, on ne le devra qu'à l'épuisement des empires, qui donne lieu à des systêmes de finance plus raffinés et plus perfectionnés. Je sais qu'il y a quelques années que le prince de Kaunitz travaillait à crayonner une ligne de démarcation pour prescrire des bornes au pouvoir spirituel des vicaires du Christ au profit de l'autorité temporelle de ses potentats. Ce sera

1781. apparemment pour exécuter ce projet tout de suite que le César Joseph entame cette négociation avec le saint siége. La chaire de St Pierre a été fondée sur le crédit idéal de la banque du Vatican; les lettres de change payables dans l'autre monde perdent sur la place, le crédit tombe; et quoique ces symptômes n'annoncent pas une banqueroute générale, elles y acheminent le public imperceptiblement. On diminue en plusieurs lieux le nombre des moines; ces organes de la superstition vont devenir paralytiques, le Suisse du paradis sera réduit à n'être qu'évêque de Rome. Nous ne verrons pas ces beaux jours, cependant j'exalte mon ame comme Maupertuis l'enseigne, et je vois ces belles choses avec les yeux de l'esprit, en bénissant l'heureux siècle qui jouira d'un avantage qui n'a point été accordé au nôtre. Et vous vous étonnez que je sois de bonne humeur, que je batte des mains et que je m'enivre des présages flatteurs que mon imagination me fournit! Souvenez-vous que la tranquillité d'esprit et la gaieté sont la seule espèce de bonheur dont nous puissions jouir; c'est en nous-mêmes qu'il faut chercher notre fortune, non pas dans des choses extérieures qui nous séduisent par de fausses apparences; des imaginations agréables me consolent des afflictions que me donnent de tristes vérités: faites-en autant, mon cher d'Alembert; profitez du moment de votre existence pour vous peindre tout en beau; que votre imagination ajoute des décorations au monde qui l'embellissent, pour vous rendre votre existence supportable, et songez que la vie est trop courte pour que ce soit la peine de s'affliger.

Je ne me rappelle point ce M. du Bois dont vous faites mention ; je trouverai peut-être à le placer ici, il faudrait le voir. La principale chose est de savoir s'il a des mœurs et de la conduite; c'est de quoi vous pourrez facilement vous instruire. Vous voudrez bien que j'attende votre réponse avant de me décider sur son compte. Je vous souhaite de la santé et de la gaieté, en vous assurant de la part sincère que je prends à tout ce qui vous regarde. 1781.

Sur ce etc.

LETTRE CCXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 octobre.

SIRE,

Je commence par mettre aux pieds de V. M. la reconnaissance du jeune étudiant qu'elle a bien voulu honorer de ses bontés. Vous trouverez, Sire, l'expression de cette reconnaissance dans la lettre que ce jeune homme a l'honneur d'écrire à V. M., et qu'il m'a remise il y a deux jours au retour de ses vacances. Sa pauvre famille, ses maîtres, l'université de Paris dont il est l'élève, partagent, Sire, tous les sentimens dont ce jeune homme est pénétré pour les bontés de V. M., et répètent avec lui après Horace le souhait qu'il fait, que V. M. aille, le plus tard qu'il sera possible, rejoindre dans l'Olympe les Auguste et les autres princes protecteurs des lettres, et qu'elle

——— borné long-temps son bonheur à être appelé *Père*
1781. encore plus que *Prince*.

Je félicite d'avance la philosophie, conjointement et de concert avec V. M., des beaux jours qu'elle verra luire, peut-être quand je ne serai plus, mais dont je ne désespère pas cependant que V. M. et moi ne voyions au moins l'aurore, tant il me semble que le César fouette rudement les chevaux ou les ânes qui tirent la voiture pontificale, dont la charpente mal assemblée menace de se briser bientôt. On dit que le St. siége commence à être inquiet, et à voir que l'affaire est sérieuse. Encore une fois, Sire, c'est à V. M., toute hérétique qu'elle est, que l'Allemagne, et les autres peuples auront cette obligation, par le bel exemple qu'elle a donné aux princes catholiques, et autres, de la tolérance à la fois, et du mépris pour toutes les superstitions humaines. Ce qui vaut encore mieux, Sire, et pour l'Allemagne et pour l'Europe, c'est la gaieté si philosophique et si charmante avec laquelle V. M. pense, écrit, et parle; parce que cette gaieté annonce en elle un principe de vie encore très-animé, et que tout ce qui pense en ce bas monde, j'oserais presque dire tout ce qui respire, au moins en Europe, a besoin de votre conservation. Pour moi, dont la frêle et chétive existence n'est malheureusement nécessaire à personne, j'imite autant que je puis l'exemple si bon à suivre de V. M., de rire de toutes les sottises, grandes et petites, qui se disent et qui se font dans ce bas monde, et j'éprouve que ma santé s'en trouve mieux.

Je connais assez M. Dubois, et depuis assez long-temps, pour assurer V. M. que c'est un homme de

lettres inſtruit, verſé dans l'hiſtoire ancienne et moderne, qui a des connaiſſances du droit public, et qui a vu différentes parties de l'Europe. J'ai tout lieu de croire auſſi que c'eſt un homme de bonnes mœurs et de bonne conduite, dont V. M. aurait ſujet d'être ſatisfaite dans les différens emplois dont elle pourrait le charger. Il a profeſſé à Varſovie l'hiſtoire et le droit public, et n'a quitté cette place que par des raiſons de ſanté, et avec les atteſtations les plus avantageuſes et les plus authentiques, que j'ai vues et lues, de ſa capacité et de ſa bonne conduite. Mrs. Bitaubé et Thiebault, qui le connaiſſent tous deux, ainſi que l'imprimeur Decker, et pluſieurs autres perſonnes, pourront rendre témoignage de lui à V. M., ſi elle juge à propos de les interroger à ce ſujet. M. Bernouilli fait de lui une longue et honorable mention dans le volume de ſes voyages où il parle de la Pologne. Si d'après ces différens renſeignemens, V. M. croit pouvoir employer M. Dubois, je la prie de me donner ſes ordres à ce ſujet, pour ſon départ et pour ſon voyage. 1781.

V. M. eſt ſans doute déjà informée que notre Reine eſt accouchée d'un Prince le 22 de ce mois.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance etc.

LETTRE CCXV,

DU ROI.

Le 10 novembre.

1781. J'AI éte étonné du ſtyle de votre jeune écolier, et je crois qu'il fera fortune en France; ſi avec le temps il perfectionne ſon talent pour la flatterie, le plus néceſſaire pour réuſſir à la cour. Céſar ſe laiſſa encenſer par Cicéron et tant d'autres. Auguſte avalait à pleine gorge l'ençens que Virgile, Ovide et Horace lui diſtribuaient à pleine meſure. Léon X préférait les flatteurs aux apôtres, et votre Louis XIV recevait avidement les éloges que lui diſtribuait ſon académie, et s'il aimait les opéra, c'était pour les prologues. Alexandre occupé à ſon expédition contre Porus, excédé de fatigue, s'écria : O Athéniens! vous ne ſavez pas ce qu'il m'en coûte pour être loué de vous. Pour moi qui ne ſuis pas fait pour me trouver en rang d'oignon avec ces Dieux de la terre, je crois qu'entendre une fourmi qui fait le panégyrique d'une autre fourmi, c'eſt l'équivalent des louanges que nous nous donnons. Notre devoir eſt d'être juſtes et bienfeſans; on peut nous approuver, mais louer de miſérables vers de terre qui n'exiſtent qu'un inſtant et diſparaiſſent enſuite pour toujours, non, c'en eſt trop. Ayons le courage de nous borner à notre deſtinée, et ne ſouffrons pas qu'une imagination ardente, bourſoufflée d'hyperpoles, nous élève au-deſſus de notre être.

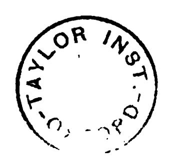
Je m'oublie en ce moment, et je ne fais pas attention que j'écris à un philoſophe qui pourait me

donner

donner des leçons de modeſtie et de ſageſſe, s'il en était beſoin. Je vois que vous penſez vous promener inceſſamment ſur les ruines de la ſuperſtition, et je ne crois pas ſa deſtruction auſſi prochaine. Si Joſeph l'apoſtolique humilie la proſtituée de Babylone ſelon le ſtyle élégant de Jurieu, ne penſez pas que la philoſophie y ſoit pour quelque choſe; mais enviſagez cette démarche comme un acheminement pour dépouiller le ſaint père de Ferrare. On souſtrait le clergé à la dépendance de Rome, pour que ce clergé ne ſonne pas le tocſin contre le Céſar qui dépouille le ſaint père. L'évêque de Vienne ſera obligé de chanter un Te Deum, pendant qu'on expulſera de Ferrare ſon chef ſpirituel. L'ambition et la politique des monarques abaiſſeront le ſaint ſiége dans tout ce qui eſt contraire à leurs intérêts; mais la bêtiſe, la crédulité, la ſuperſtition des peuples ſoutiendra pendant bien des ſiècles encore l'extravagance des fables accréditées. Souvenez-vous combien de ſiècles a duré le paganiſme, et concluez de là que le nombre des philoſophes ne l'emportera jamais ſur celui des imbécilles, et qu'en tous ſiècles à peine trouvera-t-on un philoſophe ſur cent mille habitans de ce globe. Ajoutez, s'il vous plaît, à ces raiſons l'éducation générale qui ne s'occupe qu'à inculquer des préjugés et des erreurs dans le cerveau tendre d'une jeuneſſe, qui les ayant ſucés avec le lait, en conſerve une profonde impreſſion pour le reſte de ſes jours. Mais il eſt poſſible et vraiſemblable qu'on diminuera de beaucoup le nombre des cénobites, les organes et les trompettes du fanatiſme, et qu'en mettant les évêques ſur le petit pied, ils perdront les avantages 1781.

——— du faux zèle et deviendront tolérans, n'ayant plus
1781. rien à gagner par leurs perſécutions. Voilà juſqu'où me mène mon calcul des probabilités. Croire que tous les hommes ſeront ſans erreurs, qu'ils deviendront tous philoſophes, cela eſt impoſſible par les raiſons que j'en ai alléguées plus haut; mais ſi on les peut rendre tolérans en détruiſant le fanatiſme, c'eſt tout ce à quoi l'on pourra parvenir. Laiſſons donc aller le monde comme il va, contentons-nous de pouvoir penſer librement.

Il dépendra de vous de m'envoyer ce M. du Bois. Il me ſuffit de votre témoignage et je m'en rapporte à vous. Quand je lui aurai parlé, je vous en dirai naturellement mon ſentiment. Toutefois je ſais bien que ce ne ſera pas en Pologne où il ſe ſera formé le cœur et l'eſprit. Je vous félicite de la naiſſance du Dauphin; je lui ſouhaite la ſageſſe de Marc-Aurèle, l'humanité de Céſar, la bonté de Tite, et l'eſprit de Julien; car il ne faut ſouhaiter à un monarque français pas moins que des qualités impériales. Et pour vous, je vous ſouhaite ſanté et contentement, car vous poſſédez tout le reſte, et je ne puis rien déſirer pour vous des dons de la nature dont elle ne vous ait enrichi depuis long-temps. Sur ce etc.



LETTRE CCXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 décembre.

SIRE,

UNE indiſpoſition aſſez douloureuſe, qui m'a fait craindre un commencement de néphrétique, ou *néfrétique*, et qui n'eſt ceſſée que d'hier, m'empêche depuis huit jours d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., et ce n'eſt pas le moindre mal que cette indiſpoſition m'ait fait éprouver. Je commence aujourd'hui par répondre à la dernière des deux lettres dont V. M. m'a honoré, à peu de diſtance l'une de l'autre. Quelque accoutumé que je ſois, Sire, aux bontés infinies et de toute eſpèce dont V. M. me comble depuis trente années, elles me pénètrent toujours d'une nouvelle reconnaiſſance; et je ſuis infiniment touché de la nouvelle marque qu'elle vient de m'en donner, en admettant M. Selis dans l'illuſtre académie que V. M. protége avec tant d'éclat et de ſuccès. Quoique V. M. ait la bonté de me dire qu'elle a bien voulu en cette occaſion avoir égard à ma recommandation en faveur de M. Selis, j'oſe aſſurer V. M. qu'il eſt digne de cette faveur par ſes ouvrages, (comme V. M. peut s'en aſſurer elle-même,) par ſes talens pour l'éducation de la jeuneſſe confiée à ſes ſoins, et par les principes ſains de littérature et de morale qu'il lui enſeigne. Il m'a chargé de mettre aux pieds de V. M. les juſtes ſentimens dont il eſt 1781.

1781. pénétré pour elle, qu'il inspire à ses élèves, et qu'elle trouvera exprimés dans la lettre qu'il a l'honneur d'écrire à V. M. Il se propose de faire honneur à son choix, en envoyant à l'académie quelques dissertations sur des objets intéressans de littérature, et en tâchant de les rendre dignes d'être insérées dans les mémoires de cette savante compagnie. V. M. ne peut imaginer la reconnaissance et l'émulation qu'elle vient d'exciter dans l'université de Paris, par les bontés dont elle a honoré le maître et le disciple. Ainsi les études, comme les sciences et les lettres lui seront redevables de leurs progrès, en France comme dans ses propres Etats.

V. M. s'exprime avec la philosophie la plus vraie, et en même temps la plus aimable, sur les louanges que le jeune écolier lui a données. Mais cette philosophie, Sire, si digne d'un grand homme qui apprécie tout, n'empêche pas la philosophie elle-même de dire, *l'Enfant dit vrai*, et d'applaudir à la justice qu'il rend à V. M.

Je pense bien comme elle que ce n'est pas l'amour de la philosophie qui fait faire au César Joseph tant d'entreprises contre les moines, les prêtres, et la cour de Rome; je crois que ces entreprises couvrent de plus grands intérêts, qui ne tarderont pas à éclorre bientôt; et malgré ma néphrétique, et mon âge de 64 ans, je ne désespère pas de voir un jour l'Empereur vraiment *Roi des Romains*, et le successeur de St. Pierre réduit à n'être qu'évêque de Rome. Malheureusement, Sire, pour le progrès de la raison, les prêtres conservent encore ailleurs que dans les Etats autrichiens un crédit bien nuisible aux

lumières. V. M. croira-t-elle que l'archevêque de Paris (qui par paranthèse se meurt en ce moment d'hydropisie) a *demandé* et *obtenu* que dans les pièces de théâtre nouvelles le mot de *prêtres* ne fût pas prononcé; car la conscience de ces gens-là les persuade qu'on parle d'eux, quand on dit du mal des prêtres d'une autre religion. Ils ressemblent à ce valet de comédie ivre, qui entendant prononcer le mot de *maraud*, dit naïvement: *Maraud, voilà quelqu'un qui me connaît.* On vient de retrancher dans une pièce nouvelle, dont la scène est au quatorzième siècle, du temps de l'Empereur Louis de Bavière et de *Jean XXII*, ce vers: *le sacerdoce altier lutte contre l'Empire*, quoiqu'il n'exprime qu'un fait, malheureusement trop vrai dans ces siècles déplorables; ainsi, quoique notre jeune, sage, et vertueux monarque n'accorde aux prêtres aucune confiance, quoiqu'il connaisse tout le mal que cette engeance peut faire, on abuse indignement de son autorité pour cacher au peuple, s'il est possible, que les prêtres ont été long-temps les plus grands ennemis des rois, et qu'ils le sont même encore. Car quand ils disent que l'autorité royale vient de Dieu, c'est parce qu'ils croient représenter l'Etre suprême, et par-là mettre des entraves, s'ils le peuvent, à l'autorité la plus légitime, quand elle sera contraire à leurs vues. J'apprends qu'en Espagne on vient de brûler il y a six mois une malheureuse femme pour *hérésie de quiétisme*. Quelle horreur et quelle imbécillité tout à la fois! Aussi l'Espagne croupit-elle dans la plus méprisable ignorance. Les succès de cette nation devant Gibraltar en sont la triste preuve. 1781.

J'ai lu à M. Dubois la réponse que V. M. m'a fait
1781. l'honneur de m'adresser à son sujet. Il en est pénétré de reconnaissance ; mais quoiqu'il sente bien que V. M. ne peut lui promettre de l'employer sans l'avoir auparavant mis à l'épreuve, la crainte de ne pouvoir, après cette épreuve, convenir à V. M., et la situation où le mettrait ce malheur, ne lui permet pas de faire les frais du voyage dans cette incertitude ; et il sent très-bien d'un autre côté que V. M. ne peut faire elle-même ces frais sans savoir s'il pourra lui être utile. Ainsi il renonce avec le plus grand regret à l'honneur dont il s'était un moment flatté.

Je serai, Sire, cette année comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCXVII.

DU ROI.

Le 23 janvier.

J'ai reçu votre lettre le 7 janvier, et la multitude
1782. d'affaires qui m'étaient survenues m'a obligé de différer ma réponse jusqu'à présent, que me voilà de retour dans mon asile philosophique. Ne soupçonnez pas toutefois que le carnaval m'ait distrait par ses attraits. Ces plaisirs ne trouvent plus de prise à mon âge, où l'on est mort au monde, où les glaces de la vieillesse ont étouffé le feu des premières années, où enfin la végétation a succédé à l'activité de la vie. Dans cette apathie, il est difficile de croire qu'un vieillard puisse

ranimer de loin l'ardeur de l'étude et des belles lettres, d'autant plus que le génie de la nation françaiſe s'encourage de lui-même. Les palmiers croiſſent chez vous comme au bord du Gange ; ils ne ſe conſervent chez nous que dans des ſerres. 1782.

Il eſt ſans doute permis à un jeune écolier d'employer l'hyperbole , ſans elle il n'exiſterait aucune louange. Je m'en ſuis auſſi ſervi quelquefois, c'eſt pour cela même que j'en tiens peu compte. J'ai fait dans ma jeuneſſe le panégyrique d'un cordonnier, que je trouvais le moyen d'élever preſque au niveau de cet empereur que Pline célébra ſi magnifiquement. Ce ſont des jeux d'eſprit dans leſquels l'imagination s'égaye ; elle s'élève ſi bien au ſuperlatif, que le comble des louanges devient quelquefois le comble du ridicule.

Mais paſſons des panégyriques aux deſſeins du Céſar Joſeph. Vous ſaurez ſans doute que le pauvre Braſchi, pour conjurer les entrepriſes attentatoires au ſaint ſiége, avait réſolu de venir à Vienne, afin de fléchir le Céſar Joſeph et de ſoutenir ſur ſon troupeau tudeſque et hongrais la plénitude de la puiſſance que ſaint Pierre lui a confiée. A cela Joſeph a répondu que le ſaint père pouvait venir à Vienne, s'il le voulait , mais que ſon projet ne s'en exécuterait pas moins. Reſte à ſavoir ſi la tiare s'humiliera devant la couronne impériale, ou non. Il faudrait, pour venger les Empereurs Féderic II et Henri IV, qu'on reçut le pape à Vienne comme autrefois l'Empereur fut reçu à Canoſſe. Ce ſerait venger l'honneur du trône, et tous les laïques, de la tyrannie épiſcopale. Cependant la pitié, qui parle en faveur des malheureux,

1782. ſe fait entendre à mon cœur et me dit : c'étaient les Hildebrand qu'il fallait punir, et non un pauvre pontife, qui bien loin de faire du mal, défriche les marais Pontins. L'inſolence révolte, la faibleſſe attendrit : il n'y a que les ames lâches qui ſe vengent d'ennemis vaincus, et je ne ſuis pas de ce nombre. Je laiſſe paiſiblement la proſtituée de Babylone ſiéger ſur ſes ſept montagnes. Pourvu qu'il abandonne ſes dogmes pour la morale et qu'il prêche la charité, je ſerai auſſi peu ſon ennemi que celui du grand Lama qui ſiége au Tibet. Je ne ſais ſi on brûle les quiétiſtes à Madrid, ou ſi l'on porte le deuil à Lisbonne pour une hoſtie volée ; mais j'apprends (et je vous en félicite) la mort de l'archevêque de Paris. Ce Beaumont ne valait pas Elie de Beaumont l'avocat. L'évêque était un ours mené en laiſſe par un ex-jéſuite, lequel inventait et lui dictait toutes les ſottiſes ſacrées que l'autre mettait en œuvre. Le cagot devait bénir le Ciel de ce que le nom de prêtre était encore en uſage ; ce ſerait bien pis, ſi on ne l'employait plus ; c'eſt toujours en ſuppoſant qu'un jour les hommes puiſſent devenir raiſonnables, ce qui toutefois me paraît impoſſible, vu le train du monde.

Vous ne devez pas vous étonner de ce que j'aurais voulu parler à ce M. du Bois avant de l'engager. Vous ne ſauriez croire quelles caravanes arrivent ici d'inſectes littéraires, dont à peine on peut ſe débarraſſer, d'autant plus que c'eſt en Pologne où cette vermine pullule ; et le ſéjour que le Sr. du Bois a fait dans ce royaume, (où ne vont guère des gens de mérite,) feſaient naître des préjugés défavorables, qu'il ne pouvait détruire qu'en prouvant le contraire par ſon mérite.

J'ai vu la plupart de nos académiciens. On m'a parlé, les uns d'une nouvelle planète, les autres d'une nouvelle comète; j'attends qu'ils décident de son sort, pour l'honorer en conséquence. Pour M. la Grange, il calcule, calcule, calcule des courbes tant que vous en voudrez; M. Formey fait des panégyriques, Achard de l'air déphlogistiqué, Wéguelin étudie comment on aurait pu terminer plus vîte la guerre de trente ans, et moi je ne fais rien, sinon des vœux pour votre conservation, des malédictions contre la néphrétique et des souhaits pour le rétablissement de la paix de l'Europe. 1782.

Sur ce etc.

LETTRE CCXVIII.

DU ROI.

Le 21 février.

Mon Dieu, mon cher Anaxagoras, quel fratras de philosophie m'avez-vous envoyé! le premier volume contient la réfutation des systêmes absurdes qui se détruisent d'eux-mêmes et qui ne méritaient pas tant de paroles pour être pulvérisés. Le style en est un peu trop déclamatoire et ne convient point à des matières de philosophie. Quiconque veut traiter ces sortes de sujets, doit employer la méthode, une bonne dialec tique et beaucoup de clarté; mais pour le second tome, ciel! que vous en dirai-je? Comment y a-t-il encore des gens assez fous pour faire des systêmes

1782. dans ce XVIIIème siècle, et créer un monde à leur fantaisie, sans avoir examiné si ce monde est éternel, et si cela n'est pas beaucoup plus vraisemblable que de lui donner un commencement? Quel chaos que ce système! Vouloir ressusciter les tourbillons de Descartes et les assimiler très-gauchement au système de Newton! S'il est encore quelque place ouverte dans les petites maisons de Paris, logez-y votre philosophe au plus vîte. Ce sera là un trône pour lui. Celui qui veut lutter contre Newton, doit être armé de toutes pièces et bien assuré dans ses arçons; mais votre héros français, au moindre petit coup de lance, serait étendu sur le carreau. Croyez-moi, tenons-nous-en à l'expérience: que la raison dirige la partie philosophique, et que l'imagination ne déborde point la sphère de la poésie. Cet ouvrage m'a mis de très-mauvaise humeur; mais j'ai voulu décharger mon chagrin dans votre sein, pour m'alléger tant soit peu. J'avais déjà la goutte, le rhumatisme, une ébullition et la fièvre, et ces folies que vous m'avez envoyées, avaient presque achevé de m'accabler. Une mauvaise dialectique est la plus mortelle de toutes les maladies, quand elle entre dans un cerveau qui regimbe contre la déraison. Pour l'amour de Dieu, si vos Français enfantent de pareilles balivernes, ne m'en accablez point. Laissez-moi partir tranquillement de ce monde-ci, sans m'en dégoûter par les plates absurdités d'auteurs qui pensent être philosophes et qui ne sont que des visionnaires entêtés de leurs folles illusions.

Sur ce etc.

LETTRE CCXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris ce 1 mars.

SIRE,

DEPUIS la dernière lettre dont V. M. m'a honoré, j'ai eu des inquiétudes, bien ou mal fondées, mais toujours très-grandes pour moi, sur sa santé. On m'écrivait d'Allemagne qu'elle n'était pas bonne, que du moins elle avait souffert quelques altérations pendant le rude hiver qu'on dit avoir régné dans le nord. Heureusement M. le baron de Goltz a dissipé ces alarmes, et m'a assuré que V. M. était aussi bien qu'on pût le désirer. Je n'ai donc plus qu'à vous témoigner, Sire, toute ma satisfaction et toute ma joie. Cette consolation me dédommage des contradictions que ma pauvre machine éprouve, et qui commencent même à me faire croire qu'il faudra peut-être bientôt songer à faire mon paquet; mais, Sire, ma santé et ma vie même ne sont rien pour moi, tant que je n'aurai point à craindre pour la vôtre.

1782.

Vos bienfaits, Sire, pour le jeune étudiant que j'avais pris la liberté de recommander à votre bienfesance, ont augmenté l'émulation et l'ardeur que montrait déjà ce jeune homme intéressant; il n'a point quitté depuis cinq mois les premières places de sa classe; et fera tous ses efforts pour se montrer digne des bontés que V. M. a bien voulu avoir pour ses talens naissans.

1782. Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire au fujet de la querelle du *Céfar* avec le *très-faint père*, eft plein de raifon, d'humanité et de juftice. Il eft sûr que ce pauvre prêtre qui defféche les marais Pontins, n'eft pas coupable des fottifes de Grégoire VII, d'Innocent IV, et de tant d'autres de fes prédéceffeurs. Mais la juftice *fouveraine* a fait payer au genre humain le péché d'un feul, et la juftice *impériale* fera payer à un feul le péché de plufieurs. Nous avons vu ici les capucinales repréfentations du prêtre électeur de Trèves, et les réponfes très-militaires du Céfar. Je ne fais fi je me trompe, Sire, mais je crois que le Céfar n'en reftera pas là, et que tous ces préliminaires ne font, comme l'on dit, que pour *peloter en attendant partie.* Malheureufement pour St. Pierre, la partie ne fera pas égale entre les joueurs. Il me femble que tous les évêques des Etats du Céfar, foit politique, foit fatisfaction de ne plus dépendre de Rome, font très-foumis aux volontés impériales. Ils le feraient de même par-tout, fi les fouverains favaient dire, *je veux*, à cette troupe récalcitrante quand on la prie, mais très-docile quand on lui commande. Le St. père fe confolera de fes défaftres *germaniques* avec la foumiffion *italienne*, la fidélité *efpagnole*, et la catholicité *françaife*. Car nous ne cefferons pas fitôt d'avoir l'honneur d'être très-*catholiques*, non plus que les Italiens d'être très-*foumis*, et les Efpagnols d'être très-*fidèles*.

Voilà pourtant, Sire, ces Efpagnols, qui malgré leur inquifition, viennent de prendre Port-Mahon. Ils font, ce me femble, plus heureux que fages, et les Anglais un peu plus ineptes qu'ils n'étaient du

temps de Marlborough et de milord Chattam. On commence à croire que ces pauvres Efpagnols, malgré leurs fottifes multipliées *au camp de St. Roch*, finiront auffi par prendre Gibraltar, qui, à la vérité, montre un peu plus les dents que Port-Mahon n'a fait. *Ce camp de St. Roch* n'en fait pas plus, ce me femble, que la *neutralité armée*, dont nous attendons toujours, et jufqu'à préfent affez en vain, les efforts férieux pour réprimer l'infolence anglaife. Elle ferait bien mieux encore, fi elle pouvait déterminer les anglais à la paix, dont ils ont befoin ainfi que nous. Mais je crains, Sire, que cette paix ne foit pas auffi prochaine qu'elle eft défirable.

1782.

Nos politiques des Thuilleries, qui favent rarement ce qu'ils difent, parlent d'une menace d'invafion dans les Etats du vénérable Sultan, de la part de deux de vos voifins. Il ferait plaifant que le Céfar voulût à la fois chaffer le Pape et le grand Turc; cela m'eft fort indifférent, fi le repos de V. M. n'en fouffre pas. Car je ne lui fouhaite plus que le repos. Et qu'a-t-elle befoin de gloire?

Cette planète ou comète qu'on voit au ciel depuis long-temps, annonce peut-être de grands événemens politiques. Malheureufement, il n'eft point du tout certain qu'elle foit comète; auquel cas, comme le fait très-bien V. M., elle n'aurait pas l'honneur d'annonçer même de la pluie ou du beau temps. Elle eft *véhémentement* foupçonnée d'être une pauvre planète, que fa petiteffe et fa diftance avaient tenue jufqu'ici dans l'obfcurité; mais il faudra du temps encore pour que les aftronomes puiffent lui *donner un état, et faire*, comme on dit, *fa maifon*.

1782. En attendant, Sire, conservez-vous, daignez me continuer vos bontés, et recevoir l'hommage du profond respect avec lequel je serai jusqu'au tombeau, etc.

LETTRE CCXX.

DU ROI.

Le 17 mars.

Vous n'avez pas été aussi mal informé sur mon sujet que vous le croyez. J'ai eu une forte attaque de goutte à la main et au pied droit, et comme malheur est bon à quelque chose, l'impuissance de me servir de la main droite m'a fait recourir à la main gauche, avec laquelle j'ai appris à écrire lisiblement. Cet exercice et celui de la patience est tout ce que j'ai profité de ma dernière maladie. J'ai rappelé dans ma mémoire les sages préceptes du portique, quoique je ne me sois pas écrié dans un moment de douleur comme Posidonius : ô goutte ! quoi que tu fasses, je n'avouerai point que tu es un mal. Je me borne à supporter la douleur sans m'en plaindre et sans en nier l'existence. Je suis bien fâché d'apprendre que vous avez souffert de la gravelle, tandis que j'étais garrotté par la goutte. C'est à l'âge qu'il faut s'en prendre. Le temps qui a détruit jusqu'au temple de Jupiter au Capitole, et qui n'a laissé aucun vestige de la tour de Babel élevée jusqu'aux cieux, comme vous savez ; le temps, dis-je, vient beaucoup plus facilement à bout d'affaiblir et de rendre caducs des

resſorts auſſi fragiles que ceux dont le corps humain eſt compoſé ; et cette fange dont nous ſommes fabriqués, réſiſte plus long-temps cependant à la deſtruction que le fer même, malgré ſa dureté. Vous ſaurez que je me ſuis informé combien de temps ſe conſervent les horloges qui ſont ſur les clochers des égliſes, et j'ai appris à mon grand étonnement qu'il faut tous les vingt ans au-moins les renouveler tout-à-fait, parce que la rouille ronge et fait éclater des parties des reſſorts, ce qui en arrête le mouvement. Or nous deux, qui avons eu l'impertinence de vivre au-delà de la durée de trois horloges de fer, nous ne devons pas trouver étrange que notre machine ſe disloque et ſes infirmités nous annoncent ſa deſtruction prochaine. Tout nous avertit de l'empire que la viciſſitude exerce ſur notre globe. Rome, l'impérieuſe Rome apoſtolique ſuccombe ſous ſes enfans mutins, qui lui refuſent l'obéiſſance, décloîtriſent les cuculati, s'approprient leurs biens et ſecouent inſolemment le joug du purgatoire. Le vicaire du Chriſt va faire amende honorable à Vienne aux pieds du trône impérial ; et vous entendez les hérétiques crier par-tout : *nous vous l'avions bien dit, que la proſtituée de Babylone n'était pas infaillible, ſi Braſchi l'était, il ne commettrait pas la ſottiſe de faire une démarche auſſi inutile que déplacée.* Pour moi, quoiqu'à la vérité hérétique, je plains l'abbé du midi, (comme l'appelle le Prince de Ligne) de la ſituation déſolante où il ſe trouve ; il eſt la victime de l'audace effrontée de ſes prédéceſſeurs. 1782.

L'abbé Raynal ſouffre d'un deſtin à peu près ſemblable : à préſent dans un affreux cachot de la

1782. Je profite, le mieux qu'il m'eſt poſſible, des leçons et ſur-tout de l'exemple de V. M., et quand ma veſſie me fait ſouvenir qu'*elle n'eſt pas une lanterne*, comme dit le proverbe, je relis les lettres du Roi philoſophe, et cette lecture me ſoulage et me conſole.

Voilà donc le St. père à Vienne, communiant le Céſar qui le perſiffle, et qui le renverra comme il eſt venu. Il n'aura eu d'autre ſatisfaction que de faire baiſer ſa mule aux capucins et aux belles dames, et de donner force bénédictions à la canaille. Je voudrais que Grégoire VII et l'Empereur Henri IV puſſent être témoins de ce ſpectacle, et du progrès que la raiſon a fait depuis ſept cents ans. Le temps eſt un peu long, il eſt vrai, mais enfin la raiſon a cheminé comme l'aiguille d'une montre; ſans avoir fait de grands pas, elle a toujours avancé, et la voilà en beau chemin. Gare la ſuite de ces événemens pour la Ste Egliſe catholique, apoſtolique et romaine. Je ne ſais ſi le ſucceſſeur de St. Pierre s'appelle dans ſon voyage *l'abbé du midi*; mais il ſemble que dans ce beau voyage, il a été chercher, comme on dit, *midi à quatorze heures*.

V. M. n'eſt pas exactement informée ſur le compte de l'abbé Raynal. Il a été décrété, il eſt vrai, par Noſſeigneurs du parlement, plus ignorans que la Sorbonne, et plus intolérans que les capucins. Mais devançant cet arrêt foudroyant, l'abbé Raynal s'eſt mis à couvert et hors de France; ainſi il n'eſt ni au Châtelet, ni à la Baſtille, mais en ſûreté à Bruxelles ou ailleurs; car on dit qu'il voyage en ce moment en Allemagne, qu'il a été même très-accueilli d'un vénérable prélat, l'Electeur de Mayence; j'imagine qu'il n'oubliera pas dans ce voyage de voir le

monarque philosophe qui vaut mieux à voir que tous les électeurs et même tous les césars ; et je ne doute pas que V. M. ne le console des persécutions que le fanatisme lui a fait éprouver. 1782.

L'état de notre nouvelle planète ou comète est encore indécis, et *sa maison* est difficile à lui faire ; on commence à croire pourtant qu'elle restera planète, deux fois plus éloignée du soleil que Saturne, et fesant sa révolution en 82 ans. Le temps nous éclaircira davantage ; mais voilà, pour le présent, tout ce que je puis en apprendre à V. M.

Que dit-elle de la prise de Mahon, enlevé presque sans coup férir par un général médiocre, et par les Espagnols ? Il était écrit que cette place ne serait prise que par de pauvres généraux ; Richelieu le premier, et Crillon le second ; ce Crillon est le père de celui que V. M. vit il y a quelques années à Berlin avec le prince de Salm. On dit qu'il va être chargé du siége de Gibraltar, qui pourra être de plus dure digestion. Mais enfin il faut espérer en la providence ; sur-tout en voyant les sottises multipliées des Anglais, sur terre, sur mer, et dans le ministère. Puissent ces sottises bien répétées les forcer à la paix ! Car pour nous, nous ne demandons pas mieux que de la faire.

V. M. m'a rendu justice en me croyant très-innocent de l'ennui que lui a causé le mauvais livre de physique qu'on s'est avisé de lui envoyer comme de ma part. Elle doit avoir reçu un autre livre que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, mais en l'avertissant bien que ce livre n'était pas fait pour être lu par elle, et que c'était seulement un hommage de l'université

1782. de Paris, pleine d'admiration pour le monarque philosophe, et de reconnaissance pour l'encouragement qu'il a bien voulu donner à un de ses élèves.

Je suis avec le plus profond et le plus tendre respect etc

LETTRE CCXXIV.

DU ROI.

Le 18 mai.

Il m'arrive, comme à vous, d'admirer la morale des stoïciens et de m'affliger de ce que leur sage si respectable n'est qu'un être de raison. C'est bien à ce sujet qu'on peut appliquer ce beau vers de Voltaire.

Tes destins sont d'un homme et tes vœux sont d'un Dieu.

Quelqu'amour que nous ayons pour le bien de l'humanité, aucun législateur, aucun philosophe ne changera la nature des choses. Notre espèce a dû être probablement telle que nous la connaissons, un bisarre assemblage de quelques bonnes et de quelques mauvaises qualités. L'éducation et l'étude peuvent étendre la sphère de nos connaissances, un bon gouvernement peut former des hypocrites, qui arborent le masque de la vertu; mais jamais on ne parviendra à changer la trempe de notre ame. Je regarde l homme comme une machine mécanique assujettie aux ressorts qui la dirigent; et ce qu'on appelle sagesse ou raison, n'est que le fruit de

l'expérience qui influe fur la crainte ou fur l'efpérance qui déterminent nos actions. Ceci, mon cher Anaxagoras, eft un peu humiliant pour notre amour-propre ; par malheur cela n'eft que trop vrai. Quoi qu'il en foit, j'eftime les ftoïciens, et je les remercie d'un cœur pénétré de reconnaiffance de ce que leur fecte a produit un Lélius, un Caton d'Utique, un Epictète, fur-tout un Marc-Aurèle. Aucune des autres fectes philofophiques ne peut fe vanter de tels élèves, et je voudrais pour le bien de l'Europe que la race n'en fût pas éteinte. Il eft fâcheux que tous ceux qui fouffrent, foient obligés de donner un démenti tout net à Zénon ; il n'en eft aucun qui ne convienne que la douleur eft un grand mal. Je voudrais bien que notre bonne mère nature vous difpensât du pénible emploi de produire des Pyrénées et des Alpes au fond de votre veffie. C'eft un mal trop férieux pour que j'en badine, principalement lorfque vous en fouffrez, vous que le Parnaffe et tous les gens qui penfent, défireraient qu'il fût immortel. J'efpère donc d'apprendre au moins que cette fâcheufe maladie n'empire pas, et que vos amis peuvent fe flatter de vous conferver encore longues années.

1782.

Que vous dirai-je du faint père ? Il a perdu fon infaillibilité, depuis qu'il s'eft avifé d'aller à Vienne comme témoin de fa dégradation. Voilà une affaire finie pour l'Autriche. Vos Français n'imiteront point la conduite de l'Empereur.. Il règne dans votre patrie plus de fuperftition que dans aucun Etat de l'Europe. Vos prêtres ont ufurpé une autorité qui balance celle du fouverain, et votre roi n'ofe entreprendre

1782. contre un corps aussi puissant, sans avoir pris les plus sages mesures pour faire réussir un dessein aussi hardi. Ainsi tout bien considéré, les Etats de l'Empereur seront les seuls qui profiteront de ce schisme de l'Eglise, les autres souverains manqueront ou de cœur, ou de sagesse, ou de moyens pour l'imiter : cependant ne vous flattez pas que nous en soyons arrivés au temps où la raison dominera sur les hommes. Rappellez-vous que naguère un prince d'Allemagne a fait dire des messes sur le ventre de son épouse, assuré qu'elle en deviendrait enceinte. Sachez qu'une secte en Saxe évoque les morts comme la pythonisse d'Endor : apprenez que les francs-maçons forment dans leurs loges une secte religieuse (c'est beaucoup dire) plus absurde que les sectes connues. Telle est notre pauvre espèce, et telle sera-t-elle jusqu'à la fin des siècles. Des folies, des fables, le merveilleux l'emportent toujours sur la raison et sur la vérité. Fontenelle avait bien raison de dire que s'il avait une main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas pour la répandre dans le public, parce que le peuple n'en est pas digne.

Mais savez-vous ce qui vient d'arriver aujourd'hui ? Moi qui croyais l'abbé Raynal enfermé dans quelque prison de votre inquisition, je le vois arriver ici. Il viendra chez moi cette après-dînée, et je ne le quitterai point que je ne l'aye coulé à fond. Enfin j'ai vu l'auteur du stathouderat et du commerce de l'Europe. Il est plein de connaissances, qu'il doit aux recherches curieuses qu'il a faites ; j'ai cru m'entretenir avec la providence. Tous les gouvernemens sont pesés à sa balance, et l'on

rifque le banniffement à ofer avancer modeftement
devant lui que le commerce d'une puiffance eft de 1782.
quelques millions plus lucratif qu'il ne l'annonce. Refte à favoir fi ces notions qu'il a recueillies ont toute l'authenticité qu'on défire dans de pareilles matières.

Si vous me parlez de l'Europe, je vous entretiendrai de mon tonneau que je roule comme le fit Diogène durant les troubles de la Grèce. Le nord défire ardemment la paix; malgré les affociations maritimes et le code de Catherine pour l'empire de Neptune, il n'eft pas moins molefté par les fortes affurances que les pirateries obligent de payer. Un grand génie qui habite le cinquième dans quelque rue du fauxbourg Saint-Germain, et qui de-là gouverne defpotiquement l'Europe, vient de m'adreffer un beau projet de pacification générale. L'efprit de l'abbé de faint Pierre eft defcendu fur lui, avec une profonde politique, digne de Gargantua. La France pullule de grands hommes, qui dans leur obfcurité travaillent à fon plus grand avantage. C'eft dommage que d'auffi beaux génies n'ayent pas au moins quelques royaumes à brûler, je veux dire à gouverner. Qu'il arrive de l'Europe ce qu'il pourra, je borne mes vœux à la confervation du fage Anaxagoras. Nous ferons une ligue pour notre départ de cette vallée de misère et pour voyager enfemble, afin de nous rendre zéro.

Sur ce, etc.

LETTRE CCXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 juin.

SIRE,

1782. Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire ſur la philoſophie exaltée et exagérée des ſtoïciens, eſt ſans comparaiſon plus à mon uſage que cette philoſophie giganteſque et imaginaire. Je ne conviendrai jamais avec ces meſſieurs, non plus que V. M., que la douleur *ne ſoit point un mal*, et ma triſte veſſie ne me dit que trop ſouvent pluſieurs fois par jour qu'ils en *ont menti.* Je dirais volontiers, comme le roi Alphonſe diſait du monde, que ſi Dieu m'eût appelé à ſon conſeil, quand il fabriqua la veſſie humaine, je lui aurais donné de bons avis. Je ne ſuis pourtant pas plus mal de la mienne que je ne l'étais il y a deux mois; mais je crains toujours, et avec raiſon, que mon état n'empire avec l'âge. D'un autre côté je me dis, pour me tranquilliſer, ce vers de Racine:

Je ne veux point prévoir les malheurs de ſi loin.

En voilà trop ſur cet ennuyeux objet, dont je n'ai parlé que pour répondre à la bonté avec laquelle V. M. s'y intéreſſe. Vivez, Sire, portez-vous bien, n'ayez point de douleur, et qu'il arrive de moi ce qu'il plaira à la deſtinée et à la nature. Je ſerai content, ou du moins conſolé.

Le St. père me paraît avoir fait, comme l'on dit, *bonne mine à mauvais jeu.* Il a donné beaucoup de louange à la *piété* de Sa Majesté impériale, il lui a donné la communion le jeudi saint, à ce que disent les gazettes ; grand bien leur fasse à tous deux ! Reste à savoir ce que deviendront les moines supprimés. Quelques lettres d'Allemagne, et sur-tout de Flandre, paraissent donner des doutes sur l'entier accomplissement de son projet *impérial* et *anti-monastique.* On prétend que depuis son entrevue avec le Pape, la destruction des couvens supprimés traîne en longueur. Ce serait tant pis pour lui. Il vaudrait mieux n'avoir rien fait du tout, que de faire à moitié ce qu'il a annoncé. Mais, Sire, ce qui m'intéresserait beaucoup davantage, ce serait que nous eussions en France le courage d'imiter cette réforme. Hélas ! comme le dit très-bien V. M., nous n'en ferons rien, et tout en méprisant les prêtres et les moines, nous leurs ferons l'honneur de les craindre et de les épargner. Nous avons écrit là-dessus, et depuis long-temps les plus belles choses du monde ; mais nous écrivons et nous ne fesons pas. 1782.

Les autres font, et n'écrivent point. Nous sommes sur ce point comme pour la guerre et pour la musique, nous barbouillons des livres, et nous nous en tenons là. A propos de guerre, que pense V. M. de notre déconfiture aux Antilles ? Cette affaire du 12 avril est, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'ignorance et de la bravoure française. Dieu nous donne la paix dont nous avons si grand besoin, ainsi que nos ennemis, qui de leur côté, n'ont guère moins fait de sottises que nous ! Cette paix

1782. ferait peut-être bientôt faite, s'il ne plaisait pas au grand protecteur de l'inquisition de s'opiniâtrer à ce beau siége de Gibraltar, où la nation espagnole et son roi acquièrent depuis quatre ans une gloire si brillante.

V. M. me paraît avoir très-bien jugé l'abbé Raynal. Il est trop sûr de son fait dans tout ce qu'il avance, et soutiendrait presque à chaque souverain et à chaque Etat de l'Europe, qu'il sait mieux que lui-même ses forces et ses revenus. Mais d'ailleurs son ouvrage est utile, et lui a valu chez les étrangers, et dans sa patrie même, une célébrité qui le dédommage de la persécution excitée contre lui par les fanatiques. On me mande qu'il est enchanté de V. M., et je n'ai pas de peine à le croire. Je sais par expérience qu'elle renvoie avec cette disposition tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Nous avons eu ici pendant un mois M. le comte et Mme. la comtesse du Nord. Ils sont partis il y a deux jours pour Brest, et paraissent fort contens de leur séjour à Paris, et de l'accueil que tous les états se sont empressés de leur faire. Ils ont de leur côté très-bien réussi par la politesse dont ils ont été pour tout le monde. M. le comte du Nord m'a fait l'honneur de venir chez moi, avant même que j'eusse pris la liberté de me présenter chez lui. Il m'a dit les choses les plus honnêtes sur le désir qu'on avait eu de *me posséder* à Pétersbourg, ce sont les termes dont il s'est servi; et sur les regrets qu'il avait eus en particulier de ne *m'y point voir*. Je suis très-touché de ses regrets, mais je ne me repens point du tout, et peut-être moins que jamais, de n'avoir pas

accepté ce qu'on m'offrait, et je n'oublierai de ma vie la conversation, très-intéressante pour moi, que j'eus à ce sujet avec V. M. à Clèves en 1763. 1782.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'hommage le plus sincère de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

P. S. J'ignore si V. M. a reçu l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de la part du collége de Louis le grand, et de l'université de Paris, non pour être lu, mais comme un hommage de leur profond respect et de leur vive reconnaissance.

LETTRE CCXXVI.

DU ROI.

Le 5 juillet.

Je vous avoue qu'après avoir bien étudié les opinions des stoïciens, il m'a paru qu'ils avaient trop exalté la nature humaine. Leur amour-propre leur persuada que chacun possédait en soi une parcelle de l'ame de la nature, et que cette parcelle pouvait atteindre aux perfections de la Divinité, à laquelle elle se rejoignait après la mort de celui qu'elle avait animé. Ce systême est beau et sublime; il n'y manque que la vérité. Cependant il y a de la noblesse à s'élever au-dessus des événemens fâcheux auxquels nous sommes assujettis, et un stoïcisme qui n'est pas outré, est l'unique ressource des malheureux. Toutefois il ne faut

pas nous bouffir d'une idée de perfection à laquelle
1782. nous ne faurions atteindre, ni nous compofer une généalogie imaginaire, qui loin de nous anoblir nous dégrade, parce qu'en confidérant la turpitude et les crimes de notre efpèce, il y aurait plus de vraifemblance à nous croire defcendus d'êtres malfefans, (fuppofé qu'il en exifte), que d'un être dont la nature même doit être la bonté. Mais dès que la goutte, la pierre, ou le taureau de Phalaris s'en mêlent, les cris aigus qui échappent au fouffrant, atteftent que la douleur eft un mal très-réel. J'efpère que votre veffie ne vous mettra plus dans le cas de donner un démenti aux ftoïciens. Mon ame m'a appris par l'expérience qu'elle eft la très-humble fervante de mon corps. Auffi fouvent qu'il fouffre, elle eft très-mal à fon aife, tant fes facultés intellectuelles font affujetties à la mécanique de notre organifation.

Quel faut des ftoïciens au faint père! Mais puifqu'il eft fait, je pourfuis. Ce pauvre prêtre a démenti fon infaillibilité par fon voyage de Vienne; il s'eft expofé à recevoir un refus auquel il pouvait s'attendre. L'Empereur continue fes fécularifations fans interruption; il paraît que les couvens riches ont la préférence fur les mendians; on ne touche pas à ces derniers, dont le bien public exigerait la réforme préférablement aux premiers. Je doute fort qu'en France on imite l'augufte Céfar germanique, à moins que votre contrôleur général n'ait épuifé toutes les reffources de fon induftrie pour procurer des fonds au gouvernement. Chez nous chacun refte comme il eft, et je refpecte le droit des poffeffions fur lequel toute fociété eft fondée.

On

On nous a annoncé ici la disgrace de M. de Grasse ; il a marqué beaucoup de valeur dans ce combat qui lui a si mal réussi. Il paraît que la marine anglaise a une grande supériorité dans la manœuvre sur celle des Français. C'est faute d'exercice et d'expérience de la part de vos compatriotes ; ce sont des choses où ils pourront parvenir à se perfectionner, si on les encourage à l'application et qu'on leur donne plus d'emploi en temps de paix. Je vois avec plaisir que vous avez été content du grand Duc et de la visite qu'il vous a rendue. Ce prince possède de grandes et bonnes qualités ; il est un peu grave, cela tient à son caractère, mais le fond en est excellent. 1782.

L'abbé Raynal est encore à Berlin ; il y amasse des matériaux pour écrire l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes. Cet ouvrage paraîtra trop tard ; il fallait en 1680 remontrer à Louis XIV le tort infini que ressentirait son royaume de l'expulsion d'un nombre prodigieux d'habitans qui transporteraient leur industrie dans toutes les parties de l'Europe. A présent les Français le sentent, quand il est trop tard pour y remédier. Je crois vous avoir remercié dans mes lettres précédentes de l'ouvrage sur le collége de Louis le grand, que vous m'avez envoyé. Je vous annonce un ouvrage nouveau sur ***. Jusqu'à quand aura-t-on la bêtise d'écrire des billevesées de cette espèce ? Je m'en tiens aux lois générales et permanentes auxquelles tous les élémens obéissent ; c'en est bien assez. Vivez, mon cher d'Alembert, pour l'honneur de la philosophie, et donnez-moi quelquefois de vos nouvelles.

Sur ce etc.

LETTRE CCXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 août.

SIRE,

1782. Je viens d'apprendre par les nouvelles publiques la mort de la Reine Douairière de Suède, sœur de V. M. Votre attachement pour elle a dû vous rendre cette perte fort sensible, et je supplie V. M. d'être persuadée de toute la part que je prends à sa juste douleur. Cette respectable princesse m'avait même anciennement honoré de ses bontés, en me fesant membre d'une académie qu'elle avait rassemblée dans son palais, et que les troubles de ce malheureux royaume ont empêché de subsister. Ainsi par reconnaissance pour sa mémoire, par mon attachement, Sire, pour votre auguste maison, et sur-tout par mon tendre et respectueux intérêt pour tout ce qui peut toucher V. M., je dois à la perte de la Reine de Suède les justes regrets que je mets aux pieds de mon bienfaiteur.

Après m'être acquitté de ce devoir, ou plutôt après cet épanchement sincère de mon cœur, je dois, Sire, une réponse détaillée à l'excellente lettre philosophique dont V. M. m'a honoré sur les maux que j'endure. Que de vérité et de sagesse dans tout ce qu'elle dit de cette philosophie des stoïciens plus grande que naturelle, et si peu propre avec ses grands mots et ses principes exagérés à soulager ceux qui

souffrent! Heureusement je commence à avoir moins besoin de cette étrange pharmacopée. Mes douleurs sont beaucoup moindres, et presque cessées entièrement, grâce à la *maladie du nord*, qui en me valant un gros rhume et un violent rhumatisme, a transporté sur ma poitrine et sur mes membres ce que je souffrais à la vessie. Dieu veuille que ce ne soit pas une simple trève, et qu'après la fin de mon rhume, l'ennemi ne vienne reprendre son premier camp, où je le trouvais si mal placé!

1782.

C'est entretenir trop long-temps V. M. de mes misères; j'aime bien mieux lui dire que sa bonne santé me console de la faiblesse de la mienne; que cette bonne santé, comme l'assurent tous ceux qui vous voient, Sire, vous promet et promet à l'Europe encore plusieurs années d'une vie qui ne sera jamais trop longue pour le bien de vos peuples, pour le repos de l'Allemagne, pour l'honneur et le soutien de la philosophie, sur-tout pour moi le dernier des philosophes, mais le premier et le plus zélé de vos admirateurs.

Cette philosophie, Sire, a plus besoin que jamais de protecteurs et de modèles tels que vous. On la joue actuellement, d'une manière aussi plate qu'indécente, sur le théâtre français; et cette sottise, qui n'avilit que ses auteurs, a l'honneur d'avoir des protecteurs importans, qui soupçonnent au fond de leur ame le profond mépris que la philosophie a pour eux, quoiqu'elle ne s'en vante pas. Mais à force d'esprit ils s'en doutent, et essayent pour s'en venger, des moyens aussi dignes d'eux par leur nature que par leur succès.

1782. V. M. a bien raison sur le parti qu'a pris le César Joseph d'épargner les mendians, ces vampires de l'Etat et du peuple. Il fallait détruire également, et les fainéans opulens, et les fainéans qui mendient. Nous ignorons en France, où nous ne nous intéressons qu'aux spectacles de la foire; quels sont les progrès de la *suppression impériale*, ordonnée contre l'engeance monastique. On a répandu que des évêques et des moines avaient formé contre l'Empereur une conspiration qui avait été découverte à temps. Je crois néanmoins que toute cette engeance est bien moins à craindre qu'elle ne paraît, pour un prince qui a trois cent mille hommes et une volonté ferme, qu'on fait à l'Eglise bien de l'honneur de la craindre, et qu'elle ne peut jamais faire de mal qu'à ceux qui ont la faiblesse de la redouter. Je suis bien sûr que si V. M. la mettait à la raison pour quelque sottise qu'elle voudrait faire, elle pourrait se promener sans armes au milieu d'une procession, et sans avoir rien à redouter. La procession de la ligue n'aurait pas eu beau jeu sous un autre monarque que Henri III; et sous un prince tel que Frédéric.

On nous a dit que l'abbé Raynal avait été sérieusement malade. Je souhaite qu'il vive assez pour finir son utile ouvrage sur la révocation de l'Edit de Nantes. Hélas! Sire, V. M. a bien raison; cet ouvrage viendra trop tard pour le bonheur de la France; mais peut-être au moins servira-t-il d'instruction et d'exemple aux malheureux princes, qui dans la suite des siècles, voudraient hasarder de pareilles sottises. Peut-être nous éclairera-t-il sur l'absurdité actuelle de nos lois au sujet des protestans, que l'amour de la patrie

fait rester encore en France, avec la crainte de voir leurs malheureux enfans déclarés illégitimes et privés des droits de citoyen. Quelle honte pour notre siècle qu'il faille croire en France à la *transsubstantiation*, (voilà un terrible mot à prononcer et à écrire,) pour avoir le droit de recueillir l'héritage de ses pères! 1782.

Nos princes sont allés à Gibraltar. J'aimerais mieux pour les Espagnols et pour nous, y voir V. M.; je serais plus sûr du succès de ce siége, qui aura duré, si même il réussit, presque aussi long-temps que celui de Troyes, quoique les Espagnols ne soient pas Grecs; on assure que le 28 de ce mois 990 bouches à feu tâcheront d'écraser ce rocher. Dieu le veuille, et sur tout Dieu accorde bientôt la paix à ceux qui en ont si grand besoin, et qui savent si peu faire la guerre!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

LETTRE CCXXVIII.

DU ROI.

Le 8 septembre.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à la perte que ma famille vient de faire. A en juger par les événemens, il semble que le mauvais tonneau de Jupiter est plus grand et plus plein que celui dont il répand ses faveurs sur les hommes. Dix mauvaises nouvelles pour une bonne. Il y a des personnes qui

——— renoncent volontairement à la vie, mais je n'en ſache
1782. aucune morte de douleur. Si des malheurs nous accablent qui ne regardent que notre perſonne, l'amour-propre fait gloire d'y oppoſer la fermeté ; mais dès que nous feſons des pertes irréparables pour l'éternité, il ne reſte rien dans le fond de la boîte de Pandore pour nous conſoler, ſi ce n'eſt pour un vieillard de mon âge la ferme perſuaſion de rejoindre dans peu ceux qui nous ont devancés. Il faut l'avouer : l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable. Le cœur eſt atteint d'une bleſſure, le ſtoïcien vous dit : tu ne dois pas ſentir de douleur ; mais je la ſens malgré moi, elle me conſume, elle me déchire, un ſentiment intérieur plus fort que moi, m'arrache des plaintes et d'inutiles regrets. Je ne vous parlerai pas davantage ſur un objet triſte et qui ne peut engendrer que des penſées ſombres et mélancoliques. J'ai abandonné tout ce qui tient aux lettres dans votre patrie, à l'exception de l'abbé de l'Isle, le ſeul digne ſelon moi du ſiècle de Louis XIV, et je ne me ſoucie ni de votre théâtre, ni de vos farces, ni de votre Ramponet, ni de tous vos bateleurs comiques. Il ne reſte pour la fin de ce ſiècle que la phyſique, dans laquelle il s'eſt fait des recherches curieuſes. Si les abſurdités théologo-métaphyſiques avaient pu être anéanties, elles l'auraient été par les foudres philoſophiques lancées contre elle. Cependant faites réflexion que ceux de notre eſpèce étant formés avec un penchant preſque irréſiſtible pour le merveilleux et la ſuperſtition, les moines et les voyans n'ont pas eu grand' peine à leur remplir l'eſprit de ce fatras dégoûtant d'abſurdités par leſquelles ils les gouvernent. Le peuple, qui par-tout fait le

grand nombre, se laissera toujours conduire par des fourbes, des fripons feseurs et commentateurs de fables puériles, et le nombre des sages sera toujours réduit à peu d'individus; le grand nombre d'imbéciles doit donc probablement prévaloir sur le petit nombre de ceux qui pensent et qui savent faire usage de leur raison. 1782.

Si l'Empereur détruit des couvens, je rebâtis des églises catholiques qui étaient brûlées, je laisse à chacun la liberté de penser à sa guise, et je crois que Fontenelle a dit très-sagement, que s'il avait la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas, parce que le peuple n'en vaut pas la peine. Cela n'est malheureusement que trop vrai. Un âne ploie sous le poids quand on l'a surchargé; mais un superstitieux porte tous les fardeaux dont son prêtre l'accable, sans s'apercevoir de la manière indigne dont il se trouve avili.

A l'égard des guerres présentes, je pense comme vous, et j'applaudirai aux efforts prodigieux des puissances belligérantes, si tous ces immenses préparatifs nous ramènent promptement la paix. J'ai fait une absence de trois semaines et je n'ai point entendu parler pendant ce temps-là de l'abbé Raynal. On m'a dit qu'il a été chez mon frère, je n'en sais pas davantage. Je souhaite que la coqueluche ou le mal du nord vous guérisse de toutes vos infirmités, et que ni la vessie ni les poumons ne vous causent de ces fâcheuses distractions qui rendent la vie onéreuse et insupportable. Sur ce, etc.

Je crains que ma lettre ne vous égaye pas. Un peu de patience et le temps feront ce que la raison a inutilement entrepris.

LETTRE CCXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 octobre.

SIRE,

1782. VOTRE MAJESTÉ a bien raiſon de dire que le mauvais tonneau de Jupiter, celui qui verſe les maux ſur les hommes, eſt plus grand et plus plein que celui qui leur verſe les biens. Ma triſte veſſie ne me le fait que trop ſentir, car j'en ai bien ſouffert depuis un mois, au point de craindre une inflammation. Je me ſuis mis entre les mains du plus habile médecin de ce pays-ci; et dans ce moment la nature ou lui me ſoulagent. Dieu ſait jusqu'où cela durera. Mais c'eſt trop entretenir V. M. de ce que je ſouffre; j'aime bien mieux lui dire, ou plutôt lui répéter, tout ce que je ſens pour elle depuis près de quarante années que j'ai commencé à éprouver ſes bontés. Les lettres dont elle veut bien m'honorer, en ſont un nouveau témoignage, qui m'eſt d'autant plus précieux, que dans l'état où je ſuis, je ne puis plus eſpérer d'aller moi-même lui en porter l'hommage. Au moins, Sire, ces lettres me conſolent des maux que je ſens, et me dédommagent en partie du bien dont je ſuis privé, d'entendre de la bouche même de V. M. ce qu'elle a la bonté de m'écrire. J'oſe dire que votre ſiècle, qui vous appelle depuis ſi long-temps le roi philoſophe, et avec tant de juſtice, ne ſait pas autant que moi à quel point vous l'êtes. Il n'a pas

comme moi, l'avantage de lire dans vos lettres la morale ſi vraie, ſi ſaine, ſi utile dont elles ſont remplies, cette morale à la portée de l'homme, et non pas giganteſque et exagérée comme celle de ſtoïciens et d'Epictète ; cette morale qui vous a rendu plus grand encore dans les revers que dans les ſuccès, cette morale enfin dont vous êtes à la fois pour moi la leçon et l'exemple. 1782.

Je prie, Sire, M. le marquis d'Eterno, qui vient de partir pour réſider en qualité de miniſtre de France auprès de V. M., de mettre à ſes pieds, s'il en trouvait l'occaſion, tous les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle, et ma douleur de ne pouvoir aller moi-même les lui exprimer M. le marquis d'Eterno eſt un homme ſage, honnête, vertueux, et inſtruit; j'ai lieu de croire que V. M. en ſera contente. Puiſſe-t-il continuer à entretenir la bonne intelligence qui a été ſi long-temps entre la France et V. M., qu'une femme et un preſtolet avaient détruite, et qui paraît être revenue, ou à peu-près, dans ſon état naturel! Hélas, Sire, vous jouiſſez de la paix et de toute votre gloire, et notre pauvre France n'a en ce moment ni l'une ni l'autre. Que penſe V. M. de la belle équipée que nous venons de faire devant Gibraltar, de ces *batteries flottantes* qui menaçaient de tout abymer, et qui ſe flattaient que *les boulets rouges* ne les *brûleraient pas?* Jamais peut-être il n'y a eu un plus triſte exemple de la jactance et de la légéreté françaiſe; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que cette équipée recule peut-être la paix, ſi néceſſaire et à nous et à nos ennemis. On ne déſeſpère pourtant pas qu'elle ne ſe faſſe cet hiver, attendu l'impuiſſance

1782. où sont les deux nations de continuer à s'égorger, parce qu'on ne s'égorge qu'à prix d'argent, et que ce *nerf de la guerre* manque à tout ceux qui la font aujourd'hui.

On dit que l'abbé Raynal s'établit dans les états de V. M.; il a besoin, pour écrire son histoire de la révocation de l'édit de Nantes, de l'écrire dans un pays où il soit à l'abri des fanatiques. Mais par malheur, comme l'observait très-bien V. M. dans une de ses dernières lettres, ce livre ne fera que montrer à la France toute la grandeur du mal qu'elle s'est fait à elle-même par cette révocation; il est trop tard pour le réparer. Nous ne pensons pas même à en empêcher les suites, en permettant au moins le mariage aux protestans. Nous serons les derniers à faire ce que nous avons écrit, et ce que les autres nations exécutent. Dieu veuille enfin nous éclairer!

En attendant, nos grands Seigneurs font ici des banqueroutes scandaleuses et incroyables. M. le prince de Rohan Guémené, grand Chambellan du Roi, et mari de la gouvernante des enfans de France, en fait une de 20 millions au moins. Il met à l'aumône des milliers de citoyens, qui ont placé sur lui leur fortune. L'indignation et le cri public contre cette abominable action sont extrêmes, et le coupable n'est point puni. Toute la France crie qu'il le serait dans les états de V. M., et il le serait même chez nous, si notre roi n'écoutait que les principes de justice, et de vertu qui sont au fond de son ame, et ne cédait pas aux prières des Rohans, qui sacrifient le public à leur vanité.

Tout cela, Sire, ne sera pour moi qu'un mal

léger, tant que j'aurai le bonheur de conserver V. M. Je la supplie de prendre de nouvelles précautions à l'approche de l'hiver, pour prévenir les attaques de goutte dont elle est ordinairement tourmentée dans cette saison, et pour se conserver à ses peuples, à l'Europe, à l'humanité, à la philosophie, aux lettres, et à moi qui ai si grand besoin qu'elle vive. 1782.

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCXXX.

DU ROI.

Le 30 octobre.

Il faut, mon cher d'Alembert, que nous rendions en détail à la nature ce que nous avons reçu d'elle en détail: et quoique les maux de la vessie, quoique ceux de la goutte soient fort douloureux, il vaut encore mieux les souffrir que de sentir défaillir sa mémoire et par conséquent ses pensées. Les Muses étaient filles de la mémoire, pour nous apprendre que sans la mémoire toutes les facultés de l'esprit sont perdues. Pour moi je suis journellement aux prises avec ma mémoire et je m'efforce à la rapeler malgré elle aux momens qu'elle s'élance pour m'échapper. Tout nous fait apercevoir de la fragilité de notre nature, du peu que nous sommes et de l'infini où nous allons nous abymer. Et dans une telle situation nous avons l'effronterie

1782. de nous targuer, de nous affocier prefque à la divinité, de parler de grandeurs, de dignités, de majefté et de cent autres folies qui font foulever le cœur à ceux qui étudient la nature de l'homme, fa vanité et fon néant!

. Mais je laiffe ces réflexions trop mornes et trop lugubres, pour vous parler d'objets moins fombres, et premièrement de M. d'Efterno qui vient d'arriver, et qui m'a paru un fort galant homme, autant que j'en ai pu juger par un premier entretien. Nos dames ont été très-fâchées que fon époufe ne l'ait point accompagné; elles efpéraient qu'une dame françaife ferait pour les tudefques une légiflatrice des grâces et un modèle accompli fur lequel elles pourraient fe mouler, pour répandre le vernis du bon ton fur ce qu'elles ont encore confervé d'agrefte, et qui date du temps des Obotrites. Je ne fais fi c'eft fentiment d'équité ou faute de difcernement; mais perfonne dans ces contrées n'attribue aux Français le malheur que les batteries flottantes des Efpagnols ont effuyé à Gibraltar. On croit que Sa Majefté catholique a réfolu abfolument de prendre la lune avec les dents et que des fujets fidèles ont inutilement épuifé leurs efforts pour le fatisfaire. Toutefois fi Gibraltar n'eft pas ravitaillé par les Anglais, la faim fera réuffir ce que les batteries flottantes n'ont pu opérer.

Vous en aviez la paix dont nous jouiffons, fans penfer qu'alternativement le fort des Etats eft de fe trouver tantôt acteurs, tantôt fpectateurs fur le grand théâtre des événemens. A peine defcendions-nous des treteaux que vous y montâtes; et

si la paix se fait à l'occident, la grande Catherine fera parler d'elle aux lieux où nous voyons le soleil sortir des bras d'Emphitrite. Cette phrase, toute poétique qu'elle paraît, n'est pas déplacée, quand il s'agit de projets qui exaltent l'imagination et qui font naître les plus vastes combinaisons. C'est ainsi que l'amplification et l'hyperbole sont comme des tubes qui agrandissent nos misères aux yeux de notre imagination. Ne me demandez pas si l'abbé Raynal en fera usage. Je sais qu'il assemble des matériaux, et qu'il trouve parmi les réfugiés tous les renseignemens qui lui sont nécessaires pour étaler les effets qu'a produits la révocation de l'édit de Nantes. Il montrera le résultat de cette fausse opération de Louis XIV; il parlera des pertes que cause l'esprit persécuteur à la France; mais la Sorbonne lui répondra avec Bossuet: „ Agiles instrumens d'un prompt écrivain et d'une main diligente, „ hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et „ les Théodose. Apprenez par Sozomène que depuis „ que Dieu suscita des princes chrétiens et qu'ils „ eurent défendu les conventicules, la loi ne permettait pas aux hérétiques d'en assembler en public; „ de sorte que la plus grande partie se réunissait à „ l'église, et les opiniâtres mouraient sans postérité, „ parce qu'ils ne pouvaient plus communiquer „ entre eux ni enseigner leurs dogmes. Ce que „ souffre un pays par la dépopulation est un mal „ pour les mondains; mais les cœurs divinement „ éclairés ne prennent pour des maux réels que „ ceux qui les détournent eux et leurs compatrio- „ tes de la voie du salut ". C'est à l'abbé Raynal à

1782.

1782. répondre à cette belle tirade, qui peut contenter un pénitent imbécille et non convaincre un philosophe.

Notre académie vient de faire l'acquisition d'un nouveau membre; il sort des tribulations que quelques phrases raisonnables et modestes lui avaient attirées à Turin; son nom est l'abbé Denina. Il a été professeur à l'université de Turin; il vous sera peut-être connu par l'histoire des révolutions de Grèce et des révolutions d'Italie. Il vient pour dire tout haut en Allemagne ce qu'il pensait tout bas en Italie. Vous me parlez de banqueroutes, comme si l'on n'en fesait qu'à Paris; au moins nous avons eu la nôtre au commencement de cette année assez forte, elle était de six millions de vos livres. Les proportions sont gardées, six millions pour nous sont autant que vingt millions pour la France. Gare que le Prince de Guémené ne soit le précurseur d'un plus grand que lui. L'Angleterre, l'Espagne et la France se sont épuisées dans la guerre présente; il faudra bien à la fin en venir là. Tout le monde fait banqueroute; le bon chrétien aux convoitises de la chair; le malade aux voluptés; le philosophe à l'erreur; celui qui a la bourse vide à son créancier; et la mort qu'est-elle? qu'une banqueroute qu'on fait à la vie. Près de faire ce dernier pas, je perds de vue les charmes du monde et je n'en vois plus que les illusions. Que la goutte me vienne assaillir ou toute autre maladie, je sais que c'est le voiturier qui me doit conduire là-bas d'où personne n'est revenu, et j'attends le moment de mon départ sans crainte de l'avenir et avec une entière résignation. Pour vous, je vous dispute le

pas, et comme avant vous je fuis venu au monde, je prétends en fortir avant vous, vous affurant que tant que je ferai en vie je ferai des vœux pour vótre contentement. 1782.

Sur ce etc.

LETTRE CCXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 décembre.

SIRE,

J'AI prié M. le Baron de Goltz de faire à V. M. mes très-humbles excufes, fi je n'avais pas l'honneur de répondre plutôt à la charmante lettre que j'ai reçue d'elle en date du 30 Octobre dernier. Ces excufes, Sire, ne font, malheureufement pour moi, que trop légitimes. J'ai cruellement fouffert de ma maudite veffie durant une affez grande partie du mois de Novembre; je ne ferai point à V. M. l'ennuyeux détail de mes douleurs, il me fuffira de lui dire qu'elles font fort diminuées, et que je profite du premier moment où elles me permettent d'écrire, pour renouveler à V. M. l'hommage de ma refpectueufe reconnaiffance et de tous les autres fentimens que je lui dois à tant de titres, et que je lui ai voués depuis fi long-temps. Les réflexions de V. M. fur toutes les misères auxquelles la nature humaine eft fujette, et fur le contrafte de ces misères avec notre pitoyable et ridicule vanité, font bien dignes d'un Roi

1782. philoſophe, qui plane d'en-haut ſur toutes les ſottiſes de notre eſpèce, et mériteraient d'être ſignés, *Marc-Aurèle-Frédéric.* Je plains pourtant V. M. ſi elle commence, comme elle le prétend, à perdre la mémoire; il y a long-temps que j'ai commencé à la perdre auſſi; mais la mémoire eſt plus indiſpenſable à un prince qu'à un pauvre individu obſcur et iſolé. Puiſſe la nature, Sire, vous la conſerver, et pour vous, et pour tant d'êtres à qui vous êtes néceſſaire, et puiſſe-t-elle en même temps vous épargner ces douleurs de goutte, que je voudrais pouvoir vous épargner moi-même, fût-ce aux dépens de ma veſſie!

Je ſuis ravi que V. M. ait jugé M. le Marquis d'Eterno tel que j'avais eu l'honneur de le lui annoncer. J'ai tout lieu de croire qu'elle ſe confirmera dans ce jugement, à meſure qu'elle le connaîtra davantage, et qu'elle le trouvera comme il eſt, ſage, inſtruit, honnête et modeſte.

J'ignore à qui eſt la faute du mauvais ſuccès de nos batteries flottantes; j'ignore auſſi par quelle fatalité cinquante vaiſſeaux tant français qu'eſpagnols, en ont laiſſé paſſer et repaſſer, ſans coup férir, trente-quatre anglais deux ou trois fois à leur barbe; mais je ſais que ce maudit ſiége de Gibraltar, ſi ridiculement entrepris, et plus ridiculement prolongé, a été la principale cauſe de nos malheurs ou de nos ſottiſes, a prolongé la guerre de deux ou trois ans, et retardé d'autant la paix avantageuſe que nous aurions pu faire. Enfin, grâce à Dieu, et ſelon même toute apparence, on nous fait eſpérer cette paix, on la dit même arrêtée et conclue. Que le deſtin en ſoit loué; pourvu que la grande Catherine et le Céſar Joſeph ne

ſuſcitent

1782.

ſuſcitent pas une nouvelle guerre par l'invaſion de la Turquie! Puiſſe, ſur-tout, Sire, cet aveugle deſtin ne vous pas engager dans cette guerre nouvelle, inutile à votre gloire, et funeſte à votre ſanté et à votre repos! Nous avons lu avec édification dans les nouvelles publiques la déclaration de V. M. au clergé catholique de Siléſie, le *Te-Deum* que l'Egliſe romaine a fait chanter pour remercier Dieu d'avoir trouvé en vous un protecteur, et l'émigration d'une volée de religieuſes autrichiennes, qui ſont venues vous demander aſyle. Aſſurément quand V. M. a recommandé la tolérance aux ſouverains, on peut bien dire qu'elle leur a prêché d'exemple, ſur-tout et plus que jamais dans cette conjoncture. Mais l'Egliſe romaine n'en ſera pas moins perſécutrice et intolérante, quand elle pourra l'être. Voilà nos prêtres qui viennent de préſenter une requête au Roi contre les ſouſcripteurs de la nouvelle édition qu'on prépare de Voltaire; cette requête eſt bien adreſſée, car le Roi eſt un des ſouſcripteurs. On ne ſait ſi l'on doit rire, ou être indigné de cette plate ſottiſe.

L'ouvrage de l'abbé Raynal, fût-il auſſi bon qu'il peut l'être, ſur la révocation de l'Edit de Nantes, viendra trop tard pour la France. Elle ne recouvrerait pas, quand elle le voudrait, tout ce qu'elle a perdu par cette abſurde et funeſte révocation; je crains bien même que cet ouvrage ne lui épargne pas de nouvelles ſottiſes en ce genre, ſi l'occaſion ſe préſente d'en faire quelques-unes; car corrige-t-on les hommes, et ſur-tout les nations, avec des livres?

Je crois bien, Sire, qu'on fait chez vous des ban-

—— queroutes, comme ailleurs; mais on n'en fait pas
1782. d'auſſi monſtrueuſes, d'auſſi atroces, d'auſſi impudentes, d'auſſi ſcandaleuſes, que celle du Prince, qu'on n'appelle plus ici Rohan-Guémené, mais **-***. Je le répète, Sire, toute la France crie qu'il aurait été puni chez vous exemplairement; il ne l'eſt ici que par la perte de ſes places, qu'il était impoſſible de lui laiſſer. Mille familles peut-être ſont à l'aumône par cette banqueroute, qu'on fait monter à près de 40 millions, tant en France qu'en pays étranger; elles crient en vain. Le crédit du ** et des ſiens eſt plus fort que leurs cris.

Nous allons, Sire, entrer dans une nouvelle année, qui eſt la quarante-troiſième de votre glorieux règne, et la trente-ſeptième des bontés dont V. M. m'honore. Puiſſent vos ſujets, Sire, conſerver encore quarante années un pareil monarque, et puiſſent vos bontés me conſoler encore, non pas quarante ans, mais juſqu'à la fin de ma vie! Puiſſiez-vous jouir encore long-temps de la gloire que vous avez acquiſe, et du repos que vous avez ſi bien acheté!

Je ſuis avec la plus tendre vénération, etc.

P. S. Un homme de lettres eſtimable, M. de Villars me prie de préſenter à V. M. cette lettre, et le proſpectus d'un journal qu'il ſe propoſe d'imprimer, Sire, dans vos Etats à Neuchâtel; il demande la protection de V. M., et tâchera de s'en rendre digne.

LETTRE CCXXXII.

DU ROI.

Le 30 décembre.

Vous me faites un grand plaiſir de m'apprendre vous-même la nouvelle de votre convaleſcence. C'eſt le plus fâcheux don que la nature ait pu faire aux hommes que de former une carrière dans leurs inteſtins. De tous les maux que nous ſommes condamnés à ſouffrir, ceux de la pierre ſont les plus violens et exigent le plus de compaſſion, ſur-tout quand des gens de mérite comme Anaxagoras, en ſont affligés. Pour moi, je m'attends dans peu à quelque cadeau de la part de Madame la Goutte, qui n'eſt pas non plus une aimable commère. Oh, mon cher d'Alembert, autrefois nos lettres ne parlaient ni d'infirmités, ni des progrès de la caducité; à préſent chaque jour nous arrache quelque choſe de notre exiſtence. Cela me fait ſouvenir de ce mot célèbre d'une Spartiate à laquelle on apprit que ſon fils avait été tué à la bataille de Leuctres: *Je ne l'avais pas mis au monde pour être immortel.* 1782.

Si vos amiraux et les Eſpagnols font la guerre, c'eſt en veillant à la conſervation de leur monde, et ils font fort bien, parce que la paix va ſe conclure. L'idée des batteries flottantes était aſſurément très-hétérodoxe et ne pouvait réuſſir. Les hommes les plus déterminés peuvent entreprendre des choſes difficiles, mais les impoſſibles ils les abandonnent aux fous. On menace ſans doute l'orient d'une nouvelle

1782. guerre. On veut placer le derrière du marmot Conftantin fur le fopha de Muftapha, et l'on dit que le Céfar Jofeph veut partager les dépouilles : les houris du férail feront bien pour lui. Voilà au moins ce qu'annoncent les bulletins de Vienne.

L'abbé Raynal écrit fur la révocation de l'édit de Nantes, et quand l'ouvrage fera imprimé, il l'enverra à Louis XIV par le premier courrier qui partira pour les champs élyfées. Pour moi, je me fuis prefcrit la règle d'imiter toutes bonnes actions anciennes et modernes, et de n'imiter jamais les mauvaifes. Je laiffe chacun adorer Dieu comme il le juge à propos, et je crois que chacun a le droit de prendre le chemin qu'il préfère pour aller dans le pays inconnu du paradis ou de l'enfer; je me contente de la liberté de fuivre de même l'impulfion de la raifon et de ma façon de penfer, et pourvu que par de juftes entraves on empêche les moines de troubler la fociété, il faut les tolérer, parce que le peuple les veut.

Ce M. de Villars, qui n'eft pas le maréchal de Villars, peut faire imprimer ce qu'il lui plaît à Neuchâtel, pourvu qu'il ménage les puiffans et ne choque point les grands de la terre, gens chatouilleux fur les prérogatives de leur infaillibilité et fur leurs dignités. Vous favez que les prêtres les appellent les images de Dieu fur terre ; ces fous le croient de bonne foi, et les folliculaires font dans la néceffité de les refpecter en ménageant leur délicateffe infinie avec la plus fcrupuleufe attention. Si l'image de Dieu de Verfailles défend la publication des œuvres de Voltaire, les libraires fuiffes, hollandais et allemands gagneront à l'im-

pression ce que des libraires français auraient pu profiter, et vos prêtres, quoi qu'ils fassent, ne ressusciteront pas à la fin du XVIIIème siècle la bienheureuse stupidité des siècles X et XIème. Les gens qui pensent et qui combinent des idées, sont très-désabusés de fables. La Sorbonne défend les brèches faites au corps de la place de la stupidité et elle se contente que la masse imbécille du peuple la suppose invulnérable. Je vous souhaite la bonne année; sur-tout n'ayez plus de colique néphrétique, et suspendez votre voyage jusqu'à mon départ. Sur ce etc. 1782.

LETTRE CCXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 février.

SIRE,

MA santé n'est depuis plus de trois mois qu'une alternative continuelle de souffrances plus ou moins longues, mais toujours très-vives, et de quelques jours de repos. Je profite, Sire, avec ardeur d'un de ces derniers momens pour mettre aux pieds de V. M. les sentimens que je lui dois à tant de titres, et sur-tout pour lui témoigner ma vive reconnaissance des lettres si consolantes qu'elle a la bonté de m'écrire. C'est le meilleur baume que je puisse mettre sur mes douleurs, et le seul adoucissement à ma triste existence. La douleur d'une part, et de l'autre l'affaissement et l'abattement qui la suit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien, qu'au bonheur de V. M., 1783.

1783. à sa conservation, et aux bonnes nouvelles que M. le baron de Goltz me donne de sa santé. Puissé-je enfin, quoique je ne m'en flatte guère, faire la paix avec ma vessie, comme nous venons de la faire avec l'Angleterre, qui en avait, je crois, autant de besoin que nous pour le moins. Nous voilà donc en paix, jusqu'à ce que quelque sottise politique, de quelque part qu'elle vienne, ramène la discorde. Les Espagnols doivent être bien heureux de recouvrer Mahon et les deux Florides, après la manière ridicule et plate dont ils se sont comportés. Leur ineptie en tout genre ne les empêche pas de donner la loi partout jusques sur notre théâtre français, où l'Ambassadeur d'Espagne empêche dans ce moment de jouer une tragédie qui a pour sujet *la mort de Don Carlos*. Vous n'auriez pas cru, Sire, qu'il dût un jour être défendu de peindre sur le théâtre de France le plus cruel et le plus abominable ennemi des Français, l'exécrable Philippe II; mais cette persécution qu'éprouvent les lettres est la suite de l'horrible inquisition à laquelle on les a soumises. Par bonheur ou par malheur pour moi, ma vessie, qui est aujourd'hui mon premier intérêt, m'empêche d'être indigné ni même affligé de toutes ces vexations qui ne vont pas jusqu'à moi, quoique j'aye dans mes porte-feuilles bien des rapsodies à donner, quand il plaira à Dieu de me faire pisser sans douleur.

On nous menace toujours de troubles du côté de la Turquie. Puissent ces troubles, Sire, ne pas venir jusqu'à nous! Puissent-ils aussi, ce qui est malheureusement plus difficile encore, ne pas vous intéresser assez pour troubler la paix dont vous jouissez avec tant de gloire.

Nous attendons avec impatience la nouvelle édition de Voltaire, qui paraîtra, à ce qu'on assure, dans le courant de cette année, s'il plaît à nos Argus fanatiques de la laisser entrer en France. Leur ineptie, comme le dit très-bien V. M., fera gagner aux Allemands et aux Hollandais l'argent que la France perdra de gaieté de cœur. C'est son affaire, et bien peu la mienne. 1783.

V. M. a bien raison sur la plate astuce des prêtres, qui en criant et en fesant semblant de croire que les princes sont sur la terre les images de la Divinité, veulent persuader aux souverains imbécilles que l'Eglise est la sauve-garde de leur trône et de leur couronne. Hélas! Ils ne crient aux oreilles des rois *que la royauté vient de Dieu*, qu'afin de se soumettre plus habilement et plus facilement les rois mêmes; leur petit syllogisme ou sophisme sera bientôt fait. *Vous tenez*, diront-ils aux rois, *votre puissance de Dieu; il pourra donc vous l'ôter quand il lui plaira; or c'est nous, Ministres du Dieu vivant, qui annonçons sur la terre ses volontés. C'est donc de nous que votre pouvoir dépend.* Tel a été le raisonnement des Grégoire VII et des Innocent IX; et tel sera toujours l'argument de la cohorte sacerdotale, quand les rois et les sots peuples voudront bien l'écouter. J'ai été aussi affligé qu'indigné de l'incroyable démence et sottise de l'auteur du *système de la nature*, qui bien loin de montrer les prêtres pour ce qu'ils sont, les véritables, les seuls, les plus redoutables ennemis des princes, les représente au contraire comme les appuis et les *alliés* de la royauté. Jamais peut-être la philosophie n'a dit une absurdité plus bête, ni une fausseté plus notoire, quoiqu'elle ait été en bien d'autres occasions

1783. menteuse et absurde. Si je l'avais osé, j'aurais réfuté par écrit, avec toute la force dont je suis capable, cette bêtise si préjudiciable aux rois et aux philosophes. Mais les prêtres auraient trouvé moyen de faire supprimer mes réflexions ; tant ils ont en France de crédit, malgré tout le mal qu'ils y font, et toutes les impertinences qu'ils y débitent.

Je lis actuellement une traduction d'Euripide, faite par un membre de l'académie de Berlin ; cet ouvrage me paraît estimable ; on m'a dit que V. M. en pensait de même, et je me félicite d'être de son avis.

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

LETTRE CCXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 avril.

SIRE,

Je suis presque honteux d'entretenir sans cesse V. M. de mon malheureux état, et il y a long-temps que j'aurais gardé le silence sur ce triste objet, si l'intérêt que votre bonté veut bien y prendre, ne me fesait un devoir de l'en instruire. Je veux au moins abréger ce détail, en me bornant à dire à V. M. que cet état est toujours à-peu-près le même ; douleurs périodiques et vives, relâchement ensuite, quoique toujours avec souffrance ; très-peu de sommeil en tout temps, abattement et faiblesse presque continuelle. Les lettres seules dont V. M. veut bien m'honorer me procurent quelque consolation ; et j'ai reçu avec la plus

tendre reconnaissance le nouvel adoucissement qu'elle a bien voulu apporter à mes maux, en chargeant M. le Chevalier de Goffeins, secrétaire d'ambassade de France, de venir à son arrivée à Paris savoir de mes nouvelles, et en instruire V. M. Il s'est acquitté, Sire, avec zèle et avec empressement de cette commission, si flatteuse et si douce pour moi; il a même eu la bonté de venir plusieurs fois, et j'ai eu de mon côté le plaisir si cher à mon cœur, de lui parler beaucoup plus de V. M. que de moi. J'ai vu avec la plus douce et la plus tendre satisfaction tous les sentimens de respect, d'admiration, et de reconnaissance dont M. le Chevalier de Goffeins est pénétré pour V. M.; j'ai appris avec moins d'étonnement que de plaisir tout ce qu'elle fait pour le bien de ses peuples, et j'en ai vu encore l'intéressant détail dans un mémoire lu dernièrement par M. de Hertzberg à l'académie de Berlin. J'ai lu ce détail à toute la société d'amis qui se rassemble auprès de ma souffrante personne, et je les ai renvoyés pénétrés de vénération pour un prince si précieux à ses sujets, et si digne de servir en tout de modèle aux autres monarques. 1783.

La philosophie si consolante et si douce dont V. M. veut bien remplir les lettres dont elle m'honore, est encore, Sire, un soulagement pour moi. Mais cette philosophie n'a guère d'armes et de ressource contre les maux physiques, que la patience, qui ne les guérit pas.

Voilà donc la paix faite; Dieu veuille qu'elle dure long-temps! Car outre que la guerre est un grand mal, ni nous ni nos ennemis ne savons la faire. On nous menace toujours qu'elle va bientôt renaître dans

le nord et en Turquie. L'Europe n'a pas besoin de ce
1783. nouveau fléau, et je désire bien vivement qu'il épargne V. M., à qui il ne faut plus que du repos, et la jouissance paisible de toute sa gloire.

On travaille toujours très-ardemment à la nouvelle édition de Voltaire, qui se fait à Kehl; elle sera magnifique, et de plusieurs volumes plus riche que les précédentes. Elle paraîtra, dit-on, dans une année au plus tard, et peut-être plutôt. Je sais aussi qu'il paraît une histoire de la Bastille de Linguet, qui ne fait que mentir impudemment, et qui par conséquent pourrait bien encore ne pas dire vrai, même lorsqu'il a si beau jeu pour ne dire que ce qui est. Je connais l'ouvrage sur les lettres de cachet; il serait meilleur, si l'auteur, qui n'est pas Linguet, y avait moins prodigué les lieux communs et les déclamations.

Le César Joseph continue, ce me semble, à traiter rigoureusement la cohorte sacerdotale. Il est bien sûr que cet exemple ne sera pas suivi en France, où les prêtres, quoique haïs et méprisés par le gouvernement, conservent cependant un grand crédit, parce qu'on a la simplicité de les craindre, comme s'ils pouvaient avoir d'autre force que celle que le gouvernement leur donne. V. M. a bien raison; l'erreur et la sottise sont faites pour l'espèce humaine, et il faut se résoudre à l'y laisser croupir, puisqu'elle veut et qu'elle fait tant de mal à ceux qui voudraient l'en tirer.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de dire à V. M., que j'ai lu avec le même plaisir qu'elle la traduction d'Euripide de M. Prevôt, qui est un homme de beaucoup de mérite, et plein de connaissances en plusieurs genres. Je ne connais point la traduction de l'Histoire

Augufte de M. Moulines, et j'écris à Berlin pour me la procurer. Car cette hiftoire eft très-intéreffante. 1783.

Comme il eft aujourd'hui auffi décidé qu'il le peut être en médecine, que mon mal n'eft point la pierre, je ne puis, ni ne dois faire ufage des remèdes qui fe prétendent propres à cette maladie. La mienne eft très-difficile à définir, et plus encore à guérir. Il y faudrait des remèdes contraires, car il y a à la fois relâchement et fpafme. Les docteurs y perdent leur latin, et moi l'efpérance.

Je fuis, malgré tous mes maux, avec la vénération la plus tendre etc.

LETTRE CCXXXV.

DU ROI.

Le 18 mai.

M. de Seran m'a remis votre lettre dans un temps ou j'étais trop occupé pour m'entretenir long-temps avec vous. J'ai appris avec peine ce qu'il m'a rapporté à l'égard de votre fanté. Il prétend que vous avez des hémorragies dans un endroit où il ne devrait pas couler du fang. Cela me confirme dans le jugement que j'avais porté de votre mal et que je vous ai communiqué par ma dernière lettre. Les hémorroïdes font une maladie très-commune dans ce pays-ci; et cet accident dont on dit que vous fouffrez, il y a plufieurs perfonnes ici qui en font atteintes; cependant on parvient à les guérir. Si cela peut vous faire plaifir, je vous enverrai des recettes, non de moi, mais de ce que nous avons de mieux en fait de médecins. Sur ce etc.

LETTRE CCXXXVI.

DU ROI.

Le 22 juillet.

1783. Il eſt très-fâcheux de ſe trouver aſſujetti à la férule des médecins et de ſe rendre l'eſclave de leurs idées fantaſques. Pour éviter ce joug, il faut ſe donner la connaiſſance de leur art; qui ſait les contrôler, ne devient pas le jouet de leur ignorance Vous ſavez que de tout temps j'ai été le très-humble admirateur de la nation françaiſe; néanmoins quelque prévenu que je ſois en ſa faveur, j'oſe ſoupçonner votre avorton d'Hippocrate de ſe déterminer avec légèreté ou avec ignorance pour les remèdes qu'il vous preſcrit. Il s'eſt mépris dans ſon jugement; il a confondu des maladies entièrement différentes par leurs ſymptômes. La gravelle diffère autant des hémorroïdes que les autruches des pigeons. J'admire l'indulgence avec laquelle vous continuez à confier votre ſanté et votre vie aux mains de ce charlatan. Veuille le Ciel que vous n'en deveniez pas la victime!

Dans nos climats ſeptentrionaux les hémorroïdes ſont très-communes, et nos médecins ont à fond étudié cette maladie. Si vous étiez tombé entre les mains d'un docteur plus habile, vous euſſiez été guéri en moins de trois mois; non que ce mal puiſſe être entièrement déraciné, mais on aurait dirigé le cours du ſang dont la nature veut ſe dégager, par le canal uſité où les veines hémorroïdales aboutiſſent.

Nos médecins qui commencent à devenir circonſpects depuis qu'on s'eſt moqué d'eux à différentes repriſes, ne vous propoſeraient aucun remède, à moins qu'ils n'euſſent un détail exact de vos maux et de leurs ſymptômes: s'ils agiſſaient autrement, ils mettraient leur réputation au haſard, de ſorte qu'il leur faut *le ſtatus morbi* du patient, pour opiner de quelles drogues ils l'empoiſonneront. 1783.

Ceci vous touche de bien plus près que les nouveaux troubles qui s'élèvent en orient, et dont Dieu ſait quelle ſera l'iſſue. Depuis l'abdication de Charles Quint, nous avons vu la Reine Chriſtine l'imiter, Victor Amédée a ſuivi cet illuſtre exemple, Schach Geray veut partager cette même gloire avec eux. Vous conviendrez par conſéquent qu'il eſt des ſouverains détrompés des grandeurs de ce monde, philoſophes ſans le ſavoir. Si jamais il me vient en tête d'imiter Denys de Syracuſe, je me ſens trop ignorant pour me faire comme lui maître d'école; je me bornerai à devenir ſouffleur dans quelque troupe de comédiens; il en ſera ce qu'il plaira au Ciel, je n'en ferai pas moins de vœux pour votre conſervation.

Sur ce etc.

LETTRE CCXXXVII.

DU ROI.

Le 30 septembre.

1783. LE Baron d'Echerny, que je ne connaîs point et qui a été bourguemaître de Neuchâtel à quarante écus par an, avec caractère de Miniſtre d'Etat de la principauté, m'a fait remettre votre lettre. Je ſuis fort fâché qu'il vous ait laiſſé malade et ſouffrant. Peut-être la nature veut-elle ſur la fin de nos jours nous dégoûter de la vie, pour nous faire ſortir de ce monde avec moins de regret. Je ſuis toutefois touché d'apprendre vos ſouffrances, et je voudrais que vous vous fuſſiez ſervi des remèdes de nos Eſculapes germains, accoutumés à traiter la maladie dont vous ſouffrez, et dont preſque tout le monde eſt atteint chez nous.

Si par *lacunes de la philoſophie* on entend toutes les matières que l'eſprit humain n'a pu approfondir et ſur leſquelles l'eſprit ſyſtématique s'eſt exercé, on fournira ſur ce ſujet un livre volumineux au double de l'encyclopédie. Il me ſemble que l'homme eſt plutôt fait pour agir que pour connaître : les principes des choſes ſe dérobent à nos plus perſévérantes recherches. Nous paſſons la moitié de notre vie à nous détromper des erreurs de nos aïeux; mais nous laiſſons en même-temps la vérité au fond de ſon puits, dont la poſtérité ne la tirera pas, quelques efforts qu'elle faſſe. Jouiſſons donc ſagement des petits avantages qui nous

font échus, et fouvenons-nous qu'apprendre à connaître, eft fouvent apprendre à douter. Mais je ne m'apperçois pas que ma lettre s'adreffe à un des plus grands philofophes de notre fiècle, qui a fcruté tous les fecrets de la nature, et qu'un ignorant de mon acabit devrait s'énconcer vis-à-vis de lui avec plus de retenue. Vous voyez, mon cher d'Alembert, combien le caractère de fouverain rend ceux qui le portent impertinens et avantageux. Philippe de Macédoine aurait été plus fage, il n'aurait point endoctriné Socrate, s'il avait été fon contemporain, il fe ferait inftruit dans la converfation de ce philofophe. J'en veux faire autant, je me borne à vous entendre, à vous lire, et je me renfermerai dans la modeftie qui convient à mon ignorance. Je me contente de faire mille vœux pour votre confervation. Sur ce etc.

1783.

LETTRE CCXXXVIII.

DU ROI.

Sans date.

Je ne fais par quel hafard les détails des jugemens de ce pays-ci fe font répandus dans les pays étrangers. Les lois font faites pour protéger les faibles contre l'oppreffion des puiffans; elles feraient obfervées par-tout, fi l'on furveillait attentivement ceux qui en font les organes et les exécuteurs. Vous avez des difcours admirables de vos préfidens aux rentrées du parlement, qui font voir que ces juges

habiles tâchaient de prémunir les conſeillers contre
1783. toutes les faibleſſes et les vices de l'humanité qui pouvaient les induire à prévariquer; mais il ne ſuffit pas toujours d'avertir, il faut quelquefois des exemples de ſévérité, pour contenir un ſi grand nombre de conſeillers dans leur devoir. Les ſouverains ſont originairement les juges de l'Etat; la multitude d'affaires les a obligés de ſe décharger de cet emploi ſur des perſonnes auxquelles ils confient la partie de la légiſlation; toutefois ils ne doivent pas négliger cette partie de l'adminiſtration juſqu'à tolérer qu'on abuſe de leur nom et de leur autorité pour commettre des injuſtices. Voilà la raiſon qui m'oblige à ſurveiller ceux qui ſont chargés de rendre la juſtice, parce qu'un juge inique eſt pire qu'un voleur de grands chemins. Aſſurer leurs poſſeſſions à tous les citoyens, et les rendre heureux autant que le compromet la nature humaine, ſont les devoirs de tous ceux qui ſe trouvent à la tête des ſociétés; et je tâche de les remplir de mon mieux; ſans cela à quoi me ſervirait d'avoir lu Platon, Ariſtote, les lois de Lycurgue et celles de Solon? Pratiquer les bonnes leçons des philoſophes, c'eſt la véritable philoſophie; vous en donnerez aux ſiècles futurs, et vos leçons, qui germeront dans les têtes de la poſtérité, formeront à leur tour des hommes qui tâcheront d'être les bienfaiteurs de leurs ſemblables. Sur ce etc.

FIN de la Correſpondance du Roi avec d'Alembert.



